

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée par

Suzanne COMHAIRE-SYLVAIN

Licenciée ès Lettres
Diplômée de l'École Pratique des Hautes Études

LES CONTES HAÏTIENS

II^e PARTIE

CONJOINT ANIMAL OU DÉMON DÉGUISÉ

Origine immédiate et extension
en Amérique, Afrique et Europe occidentale

PARIS

1937

Thèse Paris
1937.

LES CONTES HAÏTIENS

II^{ème} PARTIE.

CONJOINT ANIMAL OU DÉMON DÉGUISE

ORIGINE IMMÉDIATE ET EXTENSION
EN AMÉRIQUE, AFRIQUE ET EUROPE OCCIDENTALE

*
39867



CONJOINT ANIMAL OU DÉMON DÉGUISÉ

Les contes haïtiens où une jeune fille épouse un animal ou un démon sous la forme d'un jeune homme, ou un jeune homme épouse un animal ou un démon sous la forme d'une jeune fille, peuvent se répartir en trois thèmes :

Dans le premier, *l'époux surnaturel à l'intention de dévorer son conjoint*. Ce thème comprend deux formes, la *forme I* représentée par « Domangage » où *la femme s'enfuit quand elle découvre la nature et les projets de son mari*, et la *forme II* représentée par « Mouton », « Couleuvre », « Nouvelles aventures de Couleuvre », « Miroté » et « Les Trois chiens » où *la victime ne découvre la nature de son conjoint qu'au moment où celui-ci l'attaque*.

Dans le deuxième, représenté par « Bandolié » et « Pintade », *l'époux surnaturel n'a pas de mauvaises intentions à l'égard de son conjoint, il s'enfuit dès que sa vraie nature est découverte*.

Dans le troisième, représenté par « Razcouitt Macaq », *l'époux surnaturel a des intentions bienveillantes à l'égard de son conjoint qui est au courant de sa véritable nature. Il s'enfuit lorsque le tabou auquel était lié le bonheur du couple est brisé*. Ce thème est une variante d'un autre plus général représenté par « Gentil » dans lequel le bienfaiteur dont la présence et l'œuvre sont liées à un tabou n'épouse pas son obligé.

Dans aucun de ces contes il n'est fait allusion à une progéniture quelconque résultant de ces unions hybrides.

THÈME I

INTENTION MALFAISANTE DU CONJOINT SURNATUREL

Domangage

Tim-tim? Boi chèche!

Donc, il y avait une jeune fille très intelligente qu'on appelait Gamarissel. Elle habitait une belle maison blanche et verte avec son père et son petit frère Dianacoué qui avait peut-être encore plus d'esprit qu'elle.

Depuis quelque temps, le père avait beaucoup de chagrin : Gamarissel ne voulait pas se marier. Elle était coquette, elle attirait les jeunes gens puis quand elle les voyait bien pris, les renvoyait en se moquant d'eux et en les ridiculisant. Naturellement, c'étaient autant d'ennemis pour le père qu'ils accusaient de leur échec. Ils ne pouvaient se décider à haïr Gamarissel et conservaient un reste d'espoir tant qu'elle n'en avait pas épousé un autre.

Or, un jour, il arriva dans le pays un grand Diable avec des coquines de moustaches qui se recourbaient comme les cornes d'un taureau. Il vit Gamarissel et comme les autres en devint amoureux tout diable qu'il était. Et il dansait longtemps avec elle sous la tonnelle quand tous les autres étaient fatigués, et ses yeux luisaient comme des charbons ardents quand il lui faisait des compliments et les coquines de moustaches frétilaient si drôlement quand il répondait

à ses mots d'esprit que Gamarissel commença à sentir un bon faible pour le grand Diable.

Dianacoué la taquinait à tout instant à ce sujet, mais il était inquiet devinant que ce beau-frère possible avait en lui quelque chose de surnaturel. Enfin, le grand Diable se déclara au père et Gamarissel ayant accepté malgré tous les conseils de sa famille, on prépara les noces.

Sitôt marié, le Diable voulut retourner dans son pays avec sa femme. La veille de leur départ, le père appela Gamarissel et lui dit : « Je veux te faire cadeau d'un cheval qui vaut plus que de l'or, mais il faut me promettre de toujours le monter et de ne jamais t'en séparer, tu n'as le droit ni de le vendre ni de le donner. » Gamarissel promit et le vieux continua : « Va dans ma hatte et frappe avec ce bâton le dos de chacun de mes chevaux, celui qui lancera des étincelles quand tu le toucheras, c'est celui-là qu'il faut prendre. »

Le lendemain, à quatre heures du matin, quand son mari lui offrit de monter sa mule en croupe, elle lui dit : « Attends-moi un instant, Père m'a donné un cheval, il vaut mieux que nous soyions chacun sur notre bête. »

Elle se rendit à la hatte et regarda les chevaux. Ils étaient si gras, leur croupe était si ronde, qu'on aurait pu jouer aux os dessus. « Quel superbe cadeau ! » pensa-t-elle. Et elle toucha le plus beau d'entre eux avec son bâton, un peu d'eau coula. « Dommage ! ce n'est pas lui », et elle en toucha un autre, encore de l'eau. Et elle toucha successivement tous les chevaux de la hatte, hélas ! ils ne rendaient que de l'eau. « Mon père m'a trompée ! » allait-elle s'écrier, lorsqu'elle vit qu'elle avait oublié un cheval qu'on appelait Domangage. Il se tenait tout seul dans un coin, si vieux que presque tous ses poils étaient devenus blancs et que ses dents secouaient, si maigre qu'à chaque mouvement on entendait le cliquetis de tous ses os qui se choquaient. Furieuse à la pensée que c'était peut-être là le cheval que lui destinait son père, elle lui allongea un grand coup de bâton, au lieu d'étincelles, un éclair déchira l'air.

« C'est bien lui ! » dit-elle, et comme elle était fière, ayant déjà annoncé à son mari qu'elle avait un cheval, malgré son désappointement, elle sauta sur l'animal qui fila comme le vent.

Pendant qu'on s'occupait des derniers préparatifs, Dianacoué s'approcha de son père et lui dit : « Je ne suis pas tranquille sur le compte de Gamarissel, cet homme a des yeux de loup-garou, je pars pour veiller sur elle. Adieu mon Père ! » Puis il tira de côté Domangage et lui ouvrit le ventre avec son canif, et comme il était tout petit, il s'y installa avec un pain et une calebasse d'eau et de sirop. Ayant reconnu le ventre du dedans, il s'aperçut qu'il y faisait noir et qu'il ne pouvait rien contrôler de ce qui se passait au dehors. Alors il tailla un peu plus haut, juste devant la chabraque une petite fenêtre qui s'ouvrait à volonté. Il avait à peine fini que sa sœur sauta sur le dos de Domangage et le voyage commença.

Après avoir traversé des rivières et des rivières, parcouru des plaines et des montagnes, on arriva enfin au pays du grand Diable. Devant l'une des premières maisons, il y avait une pauvre vieille, mal peignée, mal lavée, couverte de hail-lons déchirés et crasseux. A la vue du grand Diable, elle s'avança presque dans la rue et sourit, l'air heureux.

« Recule-toi si tu ne veux pas que je te passe sur le corps. Je n'ai plus besoin de toi ici, j'ai une femme pour s'occuper de ma maison. Fais ton paquet, et vite, hors d'ici fainéante ! » Sans mot dire, la vieille disparut dans l'intérieur de la maison.

« Tu es bien dure pour elle, qui est donc cette femme ? » demanda Gamarissel à son mari.

« Peuh ! ne t'en occupes pas, c'est une vieille radoteuse que j'ai recueillie par charité.

— Si elle n'a personne pour prendre soin d'elle, je t'en prie garde-la, je ne voudrais pas que le jour de mon arrivée fût un jour de larmes pour quelqu'un. »

Quoiqu'il parut contrarié, le grand Diable consentit à garder la vieille. Le lendemain, de bonne heure, Gamarissel la vit assise tristement sur une chaise basse, devant la porte.

« Ti-Grann, voulez-vous que je vous coiffe ? Vos cheveux me paraissent bien emmêlés, j'irai doucement et après vous aurez tellement frais !

— Merci, ma fille, Dieu vous le rende ! »

Après l'avoir coiffée, elle l'aida à se laver et la revêtit de ses propres vêtements en attendant que ceux de la vieille

fussent lavés et raccomodés. Quand son mari rentra, il se mit en colère :

« Croyez-vous que je puisse entretenir deux femmes à la fois, tant pis pour vous si vous voulez partager, je ne donnerai pas un sou de plus. »

Bientôt Gamarissel commença à regretter la maison de son père. Le grand Diable ne rentrait qu'aux repas, toujours grincheux, il ne trouvait rien à son goût et lui parlait durement. Elle aurait pris du chagrin si elle n'avait eu auprès d'elle le petit Dianacoué. Dès que le Diable avait passé la porte, l'enfant sortait du ventre de Domangage et venait l'aider dans tous les travaux du ménage. Sitôt qu'il entendait le pas du beau-frère, il regagnait sa cachette.

Un matin que le grand Diable s'était rendu à la ville voisine, Gamarissel appela la vieille comme de coutume pour la coiffer. Elle ne répondit pas. Alors, Dianacoué partit à sa recherche. Il la trouva toute en larmes derrière la maison. « Qu'avez-vous, Ti-Grann, qui vous a fait de la peine ? » lui dit Gamarissel. Elle s'empara de la main de la jeune femme et la couvrit de baisers : « J'ai beaucoup de chagrin, mon enfant, vous êtes si bonne et mon fils va vous tuer... »

— Votre fils, vous avez donc un fils !

— Oui, mon enfant, pour mon malheur et le vôtre, il y a de cela trente ans, j'eus un fils du démon : c'est le grand Diable, votre époux.

— J'avais bien deviné que cet homme n'était pas naturel — interrompit Dianacoué.

— Il a décidé de vous tuer demain — continua Ti-Grann.

— Mais nous fuirons tous deux avant son retour — répondit Gamarissel.

— Vous n'auriez pas fait dix pas qu'il serait après vous — dit alors la vieille — il a laissé ici son coq pour vous surveiller. Où qu'il soit, dès que le coq chante « Cò-ki-you-cou ! » il faut qu'il l'entende et sache qu'il se passe chez lui quelque chose de grave.

— Prépare tout de même tes affaires, ma sœur, dit alors Dianacoué, habille-toi en homme pour voyager seule sans être inquiétée, n'oublie ni le fusil ni la manchette couline. Vous, dit-il à la mère du grand Diable, venez avec moi au grenier, nous allons transporter de quoi distraire le coq. »

Et tandis que Gamarissel ramassait les paquets, la vieille et l'enfant descendaient les provisions. Quand il y eut sept barils de petit mil, sept barils de riz et sept barils de maïs : « En voilà assez, dit Dianacoué, Ti-Grann, vous allez rester auprès du coq pour l'empêcher de lever la tête jusqu'à ce qu'il ait englouti tout cela, nous partons. »

Et dès que sa sœur fut installée avec son paquet sur le dos de Domangage, il sauta dans le ventre, le recousit soigneusement, entr'ouvrit la fenêtre et ils partirent comme l'éclair. Pour ne pas fatiguer Domangage et lui permettre de galoper toujours plus vite, Dianacoué tout le long de la route vidait le ventre du cheval qui avalait du vent pour remplacer ses entrailles, et il devenait de plus en plus gras, de plus en plus léger, de plus en plus rapide.

Pendant ce temps-là, Ti-Grann ne cessait de remplir le coui du coq qui broyait le grain plus vite qu'un moulin : « Côt, côté, côté, côté ! » Quand les sept barils de petit mil furent finis, elle s'approcha pour vider le riz. Mais il y avait un scorpion sous le baril elle courut chercher son balai pour l'écraser, mais, si vite qu'elle revint, le coq avait levé la tête et regardé autour de lui : « Cò-ki-you-cou ! »

Entendant ce cri, le grand Diable qui jouait aux os avec ses amis se leva brusquement.

« Il se passe quelque chose chez moi, je ne peux pas rester plus longtemps.

— Vous ne pouvez pas nous faire cette insulte, la partie n'est pas finie, et puis qu'est-ce qui peut arriver chez vous !

— Le coq a chanté, je vous dis que c'est grave !

— Combien de fois a-t-il chanté ? Si c'était grave, il n'aurait pas cessé de vous appeler, allons, asseyez-vous, mon cher, vous aurez tout le temps d'aller voir ce qu'il y a après cette partie ! »

On s'amusait si bien par là que le grand Diable se laissa tenter et continua à jouer.

* * *

Loin, bien loin maintenant, Domangage, avec son petit fardeau et son joli cavalier, continuaient leur course. Et tout en courant, à la nuit tombée, ils arrivèrent au pays des Hommes Seuls. Dans ce pays, on n'avait jamais vu de fem-

me, les jeunes gens allaient s'amuser autre part et revenaient avec leurs enfants garçons. A l'entrée du village, il y avait une cloche posée par terre comme une grande chaudière à sucre renversée, sitôt qu'une femme en approchait, la cloche se mettait à sonner et les habitants se réunissaient pour massacrer la malheureuse. A la vue de Gamarissel, toute la cloche vibra, elle préparait son carillon ! Mais Domangage, en passant, lui allongea un maître coup de pied. « Bin-n-n-ng ! » elle perdit connaissance et ainsi, ils purent sans dommage traverser le village.

A peine avaient-ils dépassé les dernière maisons, qu'on entendit une rumeur. Les notables parlaient tous en même temps devant la Commune et de tous côtés venaient les habitants. Il y en avait de vieux s'appuyant sur leurs bâtons, il y en avait de jeunes, le halfort sur l'épaule, et puis de tous petits, à cheval sur un bois-balai. Et il en venait, et il en venait toujours, et la cloche chantait de sa petite voix claire :

Cé fanm, cé fanm,	C'est une femme, c'est une femme,
Cé fanm, cé fanm.	C'est une femme, c'est une femme.
Cila-la cé fanm.	Celle-là est une femme,
Cé fanm, cé fanm,	C'est une femme, c'est une femme,
Cé fanm, cé fanm.	C'est une femme, c'est une femme.
Cila-la cé fanm.	Celle-là est une femme.

En coup de vent, Domangage traversait la plaine.

* * *

... Chez le grand Diable, Ti-Grann gavait le coq. Et quand il eut mangé les sept barils de petit mil, les sept barils de riz et les sept barils de maïs, il s'arrêta, refusant toute autre nourriture, la queue comme un cercle de barrique dressé en l'air, la poitrine gonflée à crever. Il fit le tour de la cour, puis entrant dans la maison, s'étira longement et cria : « Cò-ki-you-cou ! Cò-ki-you-cou ! »

« Mes amis, dit le grand Diable, cette fois-ci, c'est sérieux. » Et sans vouloir rien écouter, il sauta sur son cheval et s'en retourna chez lui au grand galop.

« Où est ma femme? — demanda-t-il à Ti-Grann avant de mettre pied à terre.

— Ta femme, je ne sais pas, elle est sortie prendre l'air, il y a de cela un moment. »

Il s'avança vers l'écurie et remarqua l'absence de Doman-gage. « Tu mens, chienne, elle s'est enfuie et tu l'as aidée! » Et d'un coup de pied dans le ventre, le Diable tua sa mère et disparut par la grand'route.

Et il galopa longtemps, longtemps, et il arriva au pays des Hommes Seuls. Là, on avait décidé que la cloche était détraquée puisque depuis déjà cinq heures, elle sonnait sans s'arrêter, dénonçant une femme qui n'existait pas. Et en grande pompe, on enterrait Mamzelle pour se débarrasser de cette obsession. Quand elle fut au fond, à dix pieds sous terre, on entendait encore, affaiblie, lointaine, une petite voix tremblante :

Cé fanm, cé fanm,

Cé fanm, cé fanm.

Cila-la cé fanm...

« N'avez-vous pas vu passer hier soir, une toute jeune femme sur un grand cheval maigre? » — demanda le Diable.

— Non, mon compère, la seule personne que nous ayons vu traverser la ville depuis plus de deux jours, est un beau jeune homme sur un cheval anglais.

— A quelle heure passa-t-il?

— Un bon moment avant que la cloche ne chantât.

— Imbéciles que vous êtes, leur cria le grand Diable, ce jeune homme est une femme revêtue d'habits d'homme, sur un cheval magique. Depuis hier, je la cherche, elle ne peut être loin, courons à sa poursuite. »

Et comme les notables ne le croyaient pas, il leur montra ses tresses et son anneau d'or fin, puis il les regarda : de ses yeux, de sa bouche, des flammes s'échappaient. Ils reconnurent un diable et partirent après lui, en cavalcade.

... Le lendemain matin, au lever du soleil, Domangage s'arrêta devant un fleuve immense, si large que les bœufs de l'autre rive paraissaient des cabris nouveaux-nés, si profond que de grands bateaux pouvaient y manœuvrer. Au pied d'un cocotier, allongé dans une barque, un homme

somnolait. Gamarissel s'approcha et reconnut l'un de ceux qui avaient voulu l'épouser.

Bacouban-o sauvez moin la vie Bacouban, sauvez-moi la vie
M'rainmain bell, bell qu'a tué'm J'aime le beau, cet amour me
tuera

Bacouban-o sauvez moin la vie Bacouban, sauvez-moi la vie
M'rainmain bell, bell qu'a tué'm J'aime le beau, cet amour me
tuera

« Ah ! ah ! — dit Bacouban, se soulevant sur son coude — on a besoin de moi ! Bacouban à présent est bon à quelque chose. Bacouban aujourd'hui ne sent pas la marée. J'ai sommeil, il n'est même pas six heures. Allez-vous en plus loin chercher l'autre passeur.

— Bacouban, ne sois pas rancunier. Je suis poursuivie, on veut ma mort. Je regrette maintenant de ne pas t'avoir épousée. Ce que tu voudras, je te le donnerai, je serai ta servante. »

Bacouban - o sauvez moin la vie
M'rainmain bell, bell qu'a tué-m
Bacouban - o !

Très ému, mais ne voulant pas céder trop vite, Bacouban se grattait la tête derrière l'oreille, quand il vit au loin paraître toute l'armée du grand Diable.

« Embarque ! » dit-il alors à la pauvre Gamarissel. En même temps qu'elle, son frère Dianacoué sauta dans le canot et Domangage, allégé, vogua vers l'autre rive comme une calebasse vide.

Après vingt coups de rame, Bacouban s'arrêta, le grand Diable l'appelait :

« Ohé, passeur ! il te reste une place, reviens donc me prendre, je te donnerai une fortune !

— Combien ? Parlez plus clairement. J'ai déjà pris ces gens, je ne puis retourner.

— Je te donnerai un champ. Si ce n'est pas assez, je te donnerai une case... Si ce n'est pas assez, je te donnerai une femme...

— Avancez mon compère, je vous attends ici ! »

Croyant l'avoir gagné, le grand Diable avança. Et quand il fut tout près, d'un lourd coup d'aviron, Bacouban l'assomma sur la fontaine du crâne, au milieu de la tête. Puis, tout doucement, il glissa sur le fleuve.

A l'heure de midi, ils arrivèrent en ville, chez Monsieur le Curé qui les maria, puis, l'un de chaque côté, Domangage au milieu et Dianacoué derrière, retournèrent chez le père. Et depuis, tous heureux, dans une maison blanche et verte, ils vécurent et moururent.

Mouton

Cric ? Crac !

Voilà, il y avait une jeune fille très gâtée par sa mère. Heureuse chez elle, rien ne la pressait de se marier, aussi détaillait-elle tous ses prétendants, pesant le pour, le contre et finalement les rejetant l'un après l'autre en attendant que parlât son cœur. Or Mouton avait remarqué cette jeune fille. Un jour, prenant figure humaine, il vint lui faire sa cour, mais la moqueuse répondit :

« Vois tes souliers troués ! Tu as la tête trop longue et les pieds bien trop fins ! »

Désolé, Mouton s'en retourna chez lui essayer un autre visage : de beaux yeux allongés, de fins cheveux soyeux. Mais la belle, hélas ! n'en fut pas plus touchée :

« Ta bouche est trop épaisse et tes jambes sont trop frêles ! »

« Comment être pour lui plaire ! » se demandait Mouton, et de dix en dix jours, il changeait de silhouette, il changeait de figure.

« Ma fille — disait la mère — quelle est donc cette armée de têtes longues à jambes grêles qui vient te faire la cour ! Je crois maintenant qu'ainsi le veut le sort, c'est ta chance, sûrement tu finiras par un Monsieur Pied-Fin ! »

Pendant ce temps, Mouton se fatiguait. Il s'en fut voir Couleuvre qui lui promit son aide.

« De vous je parlerai du matin jusqu'au soir, je vous présenterai sous de telles couleurs qu'avant un mois la belle sera vôtre ».

Elle se vêtit en homme, la tête sur le côté, ondulant doucement arriva chez la fille. Dès qu'elle l'aperçut, celle-ci enlaça tendrement sa mère : « Maman, voici le mien, voici celui que j'aime ! Quelle démarche, mon Dieu ! Quelle grâce, quelle souplesse ! »

Couleuvre se présenta, on lui sauta au cou. « Bien bête je serais, pareillement accueilli, de parler pour Mouton ! » Et elle parla pour elle, et huit jours après, le mariage eut lieu.

Couleuvre, il faut vous dire, n'aimait pas la jeune fille. Tout ce qu'elle désirait, c'était de la sucer. Au bout de deux jours, le temps lui parut long.

« Allons nous promener », dit Couleuvre à sa femme.

Et comme elle hésitait : « Allez donc — dit la mère — et amusez-vous bien. »

Après avoir marché environ vingt minutes, Couleuvre s'arrêta, elle avait vu son trou. L'envie de dévorer à l'instant la jeune femme lui redonna sa queue qui alla se nicher dans la narine droite. Tout son être changea et ses vêtements tombèrent, il n'y avait plus maintenant qu'une énorme couleuvre qui s'enroula autour du corps de sa victime.

Mouton passait par là.

Mouton ! Bê ! Ou av'allé la caill
Ou a dit Manman
Coulèv ap valé inoin
— Cé pa moin qui valé-ou
Cé nhom toué qui valé-ou
Jouez, jouez, tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou
Ou té dit piém fin
Jouez, jouez, tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou
Ou té dit bouch'moin longue
Jouez, jouez, tracolacouinza

Mouton ! Bê ! Tu iras chez moi
Dire à Maman
Que Couleuvre m'avale
— Ce n'est pas moi qui t'avale
C'est ton homme qui t'avale
Jouez, jouez, tracolacouinza
Quand je t'aimais
Tu m'appelais « pied fin »
Jouez, jouez, tracolacouinza
Quand je t'aimais
Tu m'appelais « bouche longue »
Jouez, jouez, tracolacouinza

Lò m'té rainmain-ou
Ou té dit zago'm fann !

Quand je t'aimais
Tu m'appelais « sabots fendus » !

Elle reprit d'une voix plus faible, les forces s'épuisant :

Mouton ! Bê ! Ou av'allé la caill
Ou a dit Manman
Coulèv ap valé moin
— Cé pa moin qui valé-ou
Cé nhom toué qui valé-ou
Jouez, jouez, tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou
Ou té dit pié'm fin
Jouez, jouez, tracolacouinza
Jouez, jouez, tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou
Ou té dit bouch'moin longue
Jouez, jouez, tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou
Ou té dit zago'm fann !

Mouton ! Bê ! Tu iras chez moi
Dire à Maman
Que Couleuvre m'avale
— Pas moi qui t'avale
C'est ton homme qui t'avale
Jouez, jouez, tracolacouinza
Quand je t'aimais
Tu m'appelais « pied fin »
Jouez, jouez, tracolacouinza
Jouez, jouez, tracolacouinza
Quand je t'aimais
Tu m'appelais « bouche longue »
Jouez, jouez, tracolacouinza
Quand je t'aimais
Tu m'appelais « sabots fendus » !

« Bien que ma tête soit longue et mes jambes trop grêles, mon cœur n'est pas méchant. Tout seul, je ne puis rien pour votre délivrance, je vais voir votre mère. » Et, courant, il partit.

Arrivé chez la mère, sans se montrer et déguisant sa voix, il cria dès le seuil : « Ceux qui ont des enfants dehors ! J'ai vu une couleuvre qui avalait une femme ! — Oh, mon Dieu ! loin d'ici ? dit aussitôt la mère — Ceux qui ont des enfants dehors, allez chercher de l'aide, apportez vos bâtons ainsi que vos manchettes, j'ai vu une couleuvre qui avalait une femme ! » S'élançant au dehors, elle reconnut Mouton et lui prit les deux mains : « C'est mon enfant, n'est-ce pas !

— Mes pieds sont trop fins pour être votre fils, ils courent bien cependant, ma bouche est trop longue, si elle l'était moins, peut-être serait-elle close aujourd'hui.

— Conduis-moi près d'elle. En passant, j'appellerai de la porte les voisins ! »

Elle fit comme elle disait et, suivant Mouton, vinrent quatre hommes armés. Personne devant le trou ! mais en se baissant par terre, on entendait un souffle, une petite voix mourante.

Mouton ! Bê ! Ou av'allé la caill	Mouton ! Bê ! Tu iras chez moi
Ou a dit Maman	Dire à Maman
Coulèv ap valé moin	Que Couleuvre m'avale
— Cé pas moin qui valé-ou	— Pas moi qui t'avale
Cé nhom toué qui valé-ou	C'est ton homme qui t'avale
Jouez, jouez, tracolacouinza	Jouez, jouez tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou	Quand je t'aimais
Ou té dit pié'm fin	Tu m'appelais « pied fin »
Jouez, jouez, tracolacouinza	Jouez, jouez, tracolacouinza
Jouez, jouez, tracolacouinza	Jouez, jouez, tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou	Quand je t'aimais
Ou té dit bouch'moin longue	Tu m'appelais « bouche longue »
Jouez, jouez, tracolacouinza	Jouez, jouez, tracolacouinza
Lò m'té rainmain-ou	Quand je t'aimais
Ou té dit zago'm fann	Tu m'appelais « sabots fendus »

On élargit le trou. Dans le fond, une couleuvre plus grosse que le bras retenait amarrée une femme et, face au beau visage, dardant ses petits yeux, pointait une langue noire. On lui coupa le cou, on dénoua les anneaux et la femme fut libre. « Que vous donnerais-je, ô mes bons voisins ? Comment vous remercier ? — Ne parlez pas de cela, madame, nous n'avons pas fait plus que notre devoir.

— Je crois bien cependant, que notre récompense est déjà sur la route. N'est-ce pas, Mouton, que le champagne est proche ?

Il ne répondit pas mais regarda la fille et regarda la mère, et puis, me regardant, m'allongea une calotte qui me jeta face contre terre, à vos pieds, Mesdames, Messieurs.

Couleuvre

Alors, il y avait une fille qu'on appelait Suzanne. Sa mère aurait voulu la marier à un prince, mais à l'heure qu'il est les fils de roi sont rares ! Quand elle eut renvoyé plus de dix jeunes gens, elle n'en trouva plus et comprit qu'elle avait tort d'être si difficile. Un an passa. La fille et la mère trouvèrent cette année longue.

Une autre allait passer, quand un beau jeune homme fréquenta la maison, la démarche onduleuse, la tête sur le côté, il plut à la maman : « Qu'il est beau, ma chère, fais donc cette affaire ! » Suzanne était une fille obéissante. Elle admira, aima, épousa. Or le beau jeune homme était une couleuvre qui s'était déguisée pour être plus sûre d'arriver à manger celle qu'elle avait choisie.

Le lendemain du mariage, après la nuit tombée, on était au salon, Couleuvre dit à sa femme en lui prenant le bras :

« Ne restons pas ici, allons sous la tonnelle, il y fait si bon.

— Hum ! je vois qu'il y fait noir, je sens qu'il y fait frais, nous sommes bien ici tous deux près de maman.

— Ma fille — dit la mère — suivez votre mari. Il a sûrement quelque chose à vous dire. Et Suzanne répondit :

— Maman, maman, j'ai peur quand il fait trop noir !

— Allez ! » La mère la poussa par l'épaule. Couleuvre la tira et l'on ne vit plus rien, ni d'elle, ni du mari. La mère en souriant disposait le couvert. Après un bon moment, elle entendit Suzanne :

Manman, manman,	Maman, maman,
Main Coulèv ap valé-moin non !	Voilà Couleuvre qui m'avale !
Manman, Manman,	Maman, maman,
Main Coulèv ap valé-moin non !	Voilà Couleuvre qui m'avale !

Puis la voix de son gendre :

Madanm, madanm,	Madame, madame,
Dépi m'piti cé con ça m'té yé !	Depuis petit j'agissais ainsi !
Madanm, madanm,	Madame, madame,
Caressé m'apé caressé li-o !	Je suis en train de la caresser !

Alors, elle répondit :

Pitit-moin, pitit-moin !	Enfant, enfant !
Caressé l'apé caressé-ou	Ne vois-tu pas qu'il te caresse !
Pitit-moin, pitit-moin,	Enfant, enfant,
Lò m'palé ou a couté-moin !	Quand je parle, écoute-moi !

Et sans se déranger, continua son travail. Et Suzanne reprit, des sanglots dans la voix :

Manman, manman,
Main Coulèv ap-valé moin non...

Et Couleuvre disait, sur un ton d'impatience :

Madanm, madanm,
Dépi m'piti cé con ça m'té yé...

Et la mère doucement répétait son refrain :

Pitit-moin, pitit-moin !
Caressé l'apé caressé-ou
Pitit-moin, pitit-moin,
Lô m'palé ou a couté-moin !

Et le chant de Suzanne maintenant s'affaiblissait, semblant venir de loin, presque d'un autre monde :

Manman, manman,
Main Coulèv ap-valé moin non...

Puis, plus rien, les jeunes gens se taisaient. La mère dans la maison pouvait s'entendre respirer. « Il faut que j'aille voir ce que devient l'enfant. »

Elle parut dehors, son fanal à la main. Tout près, devant la tonnelle, une énorme couleuvre balançait sa tête plate, pour finir d'avaler une tête de femme. « Ma fille ! — hurla-t-elle — à moi ! à mon secours ! » Elle tomba raide morte.

... La démarche onduleuse, la tête sur le côté, Couleuvre lentement retourna dans les bois.

Nouvelles aventures de Couleuvre

Voilà, après que Couleuvre eut dévoré Suzanne, elle quitta le pays. Quelques années passèrent. Elle se dit que sûrement, on l'avait oubliée, et eut grande envie de faire un autre coup.

Il y avait une jeune fille dont je ne me rappelle plus le nom qui refusait tous ceux qui se présentaient pour elle.

La mère déjà avait pris son parti de la voir rester fille, et c'était dommage réellement, une fille intelligente, jolie, une fille qui avait de l'argent ! Mais, n'est-ce pas, on force l'âne à passer la rivière, on ne le force pas à y boire.

Donc, un jour, la fille et la mère étaient sous la galerie, quand dans une voiture à deux chevaux un homme vint à passer. Il montait tout droit la route de l'église. « Quel beau garçon ! » s'écria la jeune fille. Le beau garçon n'était pas arrivé au coin qu'il fit tourner la voiture et repassant encore, salua cette fois-ci d'un grand coup de chapeau.

« Maman, cet homme me plaît !

— Eh ! bien, ma fille, si tu lui plais aussi, il trouvera moyen de faire ta connaissance. »

Elle ne dormit pas durant toute la nuit. Le lendemain, de bonne heure, elle prit faction sous la galerie. Le même homme passa et salua jusqu'à terre, puis repassa, s'arrêta, renvoya la voiture et entra dans la maison. Comme il avait un cousin qui était l'ami du compère de leur cousin, il leur rendit visite. La fille en était folle.

« Ma chère, je ne vous ai jamais vue dans un pareil état. Cet homme ne mérite pas un pareil enthousiasme, il a dans les yeux quelque chose comme de la glace !

— Vous dites cela maintenant pour me contrarier parce que je n'ai pas voulu épouser l'un de ceux qu'autrefois vous m'aviez présentés, mais je n'en ferai qu'à ma tête, il me plaît, il me plaît ! »

Le jeune homme revint, l'affaire marcha si vite qu'avant une semaine, ils étaient fiancés et voulaient se marier.

« Ma fille, attendez donc votre père et vos frères, ils vont venir bientôt, pourquoi tant se presser ? »

Mademoiselle s'impatienta, frappa ses petits pieds, mais enfin, consentit à attendre le retour de sa famille. Quelques jours après, père et frères revinrent. Le père fut ébloui par l'élégance du jeune homme. Baguidi, le frère aîné, l'admira pareillement. Seul, le petit Baguida dit tout bas à sa mère :

« Je trouve à mon beau frère quelque chose de froid, malgré cela, ses yeux ont du feu là-dedans. Je crains bien que cet homme ne soit pas naturel. »

La mère fut troublée par cette réflexion, un bon moment après, elle appela sa fille :

« Mon enfant, tu sais combien je t'aime, je n'ai pas d'autre fille, aie pitié de moi ! je suis tellement inquiète. Tu crois que j'ai tort, prouve-le moi, Je n'aime pas les yeux de ton fiancé. Tiens, voici une épingle, pour me rassurer, pique-lui la main : s'il en sort du sang, j'ai tort d'avoir peur ; s'il en sort du pus, sépare-toi de lui, car ce n'est pas un homme. »

Autant les paroles que le ton de la mère bouleversèrent la jeune fille. Elle prit l'épingle et partit sans mot dire. Dans la soirée, tandis qu'elle causait avec son fiancé, elle lui prit les deux mains et les porta à son corsage. L'épingle qu'elle avait placée là lui piqua le pouce. Elle s'excusa bien fort de sa maladresse et regarda le doigt. Il lui sembla alors que son cœur s'arrêtait, puis à toute vitesse remontait jusqu'à sa bouche : un peu de pus coulait...

Après la visite, la mère se rapprocha :

« Eh ! bien, tu l'as piqué ? Qu'est-il sorti ?

— Du sang, Maman, du beau sang rouge ! »

Et elle montra l'épingle couverte de son sang, car elle s'était piquée après son amoureux. La mère fut rassurée et s'en alla dormir.

* * *

Le fiancé maintenant était de la maison. Quand il n'y avait plus personne sur la galerie, il allait dans la cour, il montait à l'étage. Or un jour qu'il se croyait tout seul, il vit par terre devant la cuisine des ordures ménagères. Il reprit bien vite sa forme de couleuvre, dévora les ordures et se promena longtemps autour de la maison.

Le petit Baguida en rentrant de l'école aperçut l'animal, il eut peur pour ses poules et remplissant ses poches de cailloux effilés, attaqua la couleuvre. Aussitôt, il lui sembla voir comme une fumée devant lui et... le fiancé parut.

« Que vous a fait cette bête ? Qu'est-ce qui vous pousse à être si cruel ! Chacun gagne sa vie. Ne pouviez-vous donc pas la laisser tranquillement accomplir son métier ? Vous devenez mon jeune frère, j'aurai sur vous des droits, et si jamais je vous prends à vouloir maltraiter une bête du Bon Dieu, j'arracherai votre peau avec ma cravache ! »

L'enfant baissa la tête mais depuis ce jour-là, sans que

l'autre le vit, il le suivit partout et eut bientôt la preuve de ce qu'il craignait : le fiancé de sa sœur était une couleuvre !

On prépara la noce, quelle fête, mes amis ! Vins, liqueurs, gâteaux, on en parlait encore après vingt ans passés. Toute la journée le petit Baguida, enfermé dans sa chambre, effilait une manchette.

« Pourquoi Couleuvre épouse-t-elle ma sœur ? Cette bête, j'en suis sûr, a de mauvais desseins. »

Le soir, il appela sa mère et lui dit à l'oreille :

« N'avertis pas ma sœur, je vais chez elle, je coucherai dans la chambre à côté, ils ne sauront rien. »

— Cela ne se fait pas — répondit la mère — d'ailleurs, que crains-tu ? nous sommes là tout près. Tu couches avec moi dans la chambre de derrière, son balcon donne en face, nous pouvons nous parler. »

L'enfant se tut, ne voulant pas inquiéter sa mère, en lui disant ce qu'il savait. La mère lui passa doucement la main sur les cheveux, elle était contente de voir qu'il aimait tant sa sœur.

On se sépara. Monsieur et Madame traversèrent chez eux et chacun s'endormit. Seul Baguida, accroupi dans un coin, fourbissait sa manchette. Après une heure environ, il entendit un chant :

Baguidi, Baguida o !	Oh ! Baguidi, Baguida !
Baguidi, Baguida o !	Oh ! Baguidi, Baguida !
Aguié manman	Pauvre maman
Coulèv-l'ap, valé-moin !	La couleuvre m'avale !

« Maman, maman, réveille-toi — dit-il — voilà ma sœur qui appelle au secours ! » Une grosse voix reprenait :

Cé menti, bell-mè, cé menti !	Elle ment, belle-mère, elle ment !
Li vé pa moin caressé-li o !	Elle ne veut pas que je la caresse !

Et la mère, de son lit, répondait :

Di-o, di-o, sò, con ça li yé	Tout doux, t'en fais pas, elle est
Bo-fi moin !	Comme ça, mon gendre !

« Maman, je vais voir ce qu'elle a, ce n'est pas naturel !
— Veux-tu bien rester, laisse ta sœur avec son mari ! »
Tout se tut. Un moment après, le chant reprit, plus faible.

Baguidi, Baguida o !	Oh ! Baguidi, Baguida !
Baguidi, Baguida o !	Oh ! Baguidi, Baguida !
Aguié manman	Pauvre maman
Coulèv- l'ap'valé-moin !	La couleuvre m'avale !

Et l'autre voix, changée, méconnaissable, disait :

Cé menti, bell-mè, cé menti	Elle ment, belle-mère, elle ment
Li vé pa moin caressé-li o !	Elle ne veut pas que je la caresse !

La mère se retourna, prête à se rendormir.

Di-o, di-o sò, con ça li yé	Tout doux, t'en fais pas, elle est
Bo-fi moin !	Comme ça, mon gendre !

« Non, Maman, vous ne pouvez pas rester dans votre lit ! La voix de cet homme est complètement différente et celle de ma sœur n'est plus maintenant qu'un souffle. Je m'en vais. »

Avant que sa mère ait pu le retenir, il prit sa manchette et bondit dans la cour. Il grimpa par le balcon et enfonça la porte. Couleuvre était allongée sur le lit, la tête de quelqu'un qu'elle n'avait pas fini de dévorer pendait hors de sa gueule. Cette tête, bouche ouverte, yeux clos, c'était celle de sa sœur. D'un seul coup de manchette, il déchira Couleuvre de la tête à la queue et puis il essaya de ranimer sa sœur.

Un bon moment après, sa mère arriva. Que voulez-vous la route est longue par la rue et par l'escalier ! Sans discours inutiles, elle frotta, frictionna, frotta, et bientôt, la fille ouvrit les yeux.

« Voyez, lui dit sa mère, voyez ce que l'on gagne à être téméraire. Que n'avez-vous, ma fille, écouté mes conseils ? Si votre frère n'était pas arrivé juste à temps pour tuer cette bête... »

Elle s'arrêta court. Les yeux absents, sa fille ne l'écoutait pas. Tout d'un coup, elle sauta hors du lit, et prit entre ses bras le corps de Couleuvre.

« Laissez cela, mon enfant, nous le brûlerons demain ! »

Elle se tourna vers sa mère et, sans lâcher le corps qu'elle berçait doucement, elle dit entre ses dents :

« Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! »

Miroté

Voilà, Monsieur le Roi avait deux femmes. Il en amena une en France et laissa l'autre ici. Et pour veiller cette jeune femme qui se trouvait être frêle et jolie, le Roi laissa deux animaux : un petit chien qui reçut l'ordre de garder la maison et un coq qui devait avertir son maître si le danger devenait trop menaçant.

Or, Miroté, la jeune femme, causait depuis quelques jours avec un Monsieur. Et quoiqu'elle ne le sût point, ce Monsieur était un diable. Le diable donc lui demanda :

« Maman Miroté, il me faut venir vous voir. Pouvez-vous me recevoir cet après-midi ? »

— Monsieur — répondit Miroté — je serais trop heureuse, mais j'ai une petite bête, un chien que mon mari a placé pour veiller la maison, je ne sais si elle vous laissera passer, c'est une petite bête si malfaisante !

— Oh ! si ce n'est que cela — dit le diable — je viendrai. Pourquoi ne l'attachez-vous pas ? Donnez-lui à manger et mettez-le à la chaîne.

— Vous avez raison ! »

Et Miroté prépara en effet une pleine assiette de patates avec des os de poulet et quand il eut bien mangé, elle mit un collier et une chaîne au petit chien.

Vers quatre heures, le diable arriva. Dès le coin, il commença à chanter :

Manman Miroté ou bel ou joli !	Miroté tu es belle et jolie !
Manman Miroté ou bel ou joli	Miroté tu es belle et jolie
Rhélé yo han hé !	Crie yo han hé !
M'a rhélé yo han hé ho !	Je crierai yo han hé ho !
Bèt-la po valé mon	Que la bête m'avale
Rhélé yo han han !	Crie yo han han !

Mais le petit chien de japper :

Hanhan ! ça m'a dit Roi ?	Ah ! que dirais-je au Roi ?
Moin Domadokan	Je suis Domadokan
Hanhan ! ça m'a dit Roi ?	Ah ! que dirais-je au Roi ?
Ouap, ouap !	Ouap, ouap !

Et brisant sa chaîne, il s'élança. Le diable furieux s'arrêta net à la barrière :

« Miroté, ne vous avais-je pas dit d'enchaîner cette bête ?

— Je l'avais fait, répondit la jeune femme, mais il s'est sauvé.

— Eh bien, bon ! je reviens demain, mettez le chien sous une barrique et donnez-lui à manger.

— Vous avez raison ! »

De bon matin, le lendemain, Miroté chercha une barrique et dès midi, on mit le chien dessous avec un os de jambon encore entier. Vers quatre heures, le diable arriva. Depuis la barrière il chantait :

Manman Miroté ou bel ou joli !	Miroté tu es belle et jolie !
Manman Miroté ou bel ou joli	Miroté tu es belle et jolie
Rhélé yo han hé !	Crie yo han hé !
M'a rhélé yo han hé ho !	Je crierai yo han hé ho !
Bèt la po valé mon	Que la bête m'avale
Rhélé yo han han !	Crie yo han han !

Il arriva sous la galerie :

Manman Miroté ou bel ou joli

Sous la barrique, on entendit faiblement : « Ouap ! Ouap ! »
Le diable se mit à rire, il atteignit le pied de l'escalier.

Manman Miroté ou bel ou joli

Alors la barrique fut secouée, d'abord un peu, puis d'un grand saut qui la fit rouler jusqu'au fond de la cour où elle alla frapper le calebassier sur lequel le coq dormait déjà : « Cokiyoco ! » dit le coq, et depuis lors, il garda un petit œil clair. Le chien sauta en menaçant :

Hanhan ! ça m'a dit Roi ?

Moin Domadokan

Hanhan ! ça m'a dit Roi ?

Ouap, ouap !

L'homme courut de l'autre côté de la barrière :

« Miroté, vous ne m'écoutez pas.

— Mais j'avais mis le chien sous la barrique !

— Pourquoi ne le tuez-vous pas ? Cette bête nous ennuie,

Je reviens demain, faites-en sorte que je ne le retrouve plus.

— Vous avez raison ! »

Le lendemain à midi, Miroté fit couper la tête du petit chien. On fouilla ensuite un trou dans la cour et on l'enterra. « Cokiyoco ! » chanta le coq, et il s'envola comme un ramier. Vers quatre heures, le diable revint. Il ne trouva cette fois personne sur son chemin et montant l'escalier entra dans la chambre de Miroté. Elle lui donna sa poudre, son peigne et de l'eau fraîche dans sa jolie cuvette. Quand il se fut bien rafraîchi, le diable commença un jeu. Il prit un pied de Miroté qu'il suçait tout en chantant :

Manman Miroté ou bel ou joli !

Manman Miroté ou bel ou joli

Rhélé yo han hé !

M'a rhélé yo han hé ho !

Bèt la po valé mon

Rhélé yo han han !

La jeune imprudente riait ! Mais au fur et à mesure, le diable suçait plus haut. Quand il eut avalé jusqu'à ses genoux, Miroté prit peur :

« Que faites-vous là ? » dit-elle. Mais le diable chantait toujours :

Manman Miroté ou bel ou joli...

« Je ne joue plus ! Non ! Non ! » Et elle se mit à crier.

La voix du diable était enrouée et Miroté, enfouie jusqu'à la ceinture pleurait : « A moi ! A moi ! » quand soudain : « Ouap ! Ouap ! » la tête du petit chien sortit d'abord de terre, puis son corps qui avait rejoint sa tête :

Hanhan ! ça m'a dit Roi ?

Moin Domadokan

Hanhan ! ça m'a dit Roi ?

Ouap, ouap !

En deux sauts il grimpa l'escalier et dans la chambre, il trouva Miroté avalée jusqu'au cou. Avec les dents, il fendit le diable en deux du haut en bas. Comme une peau, le diable tomba et Miroté sortit.

« Tu vois, dit le petit chien, comme tu as été injuste. Tu m'as mis à la chaîne, tu m'as renfermé sous une barrique et puis, tu m'as tué, tout cela pour ce diable qui allait t'aval-
ler. »

Cependant, le coq avait traversé la grande eau. Tombé sur le toit d'une maison, il chanta : « Cokiyoco ! Coté Roi ? » (Où est le Roi ?)

« Ton maître n'est pas ici, plus loin, plus loin. » lui dirent les gens.

Il vola à la ville suivante : « Cokiyoco ! Coté Roi ? »

— Plus loin, plus loin. »

Il vola ainsi de maison en maison jusqu'à ce qu'on lui désignât celle où habitait le Roi :

« Cokiyoco ! Cokiyoco ! »

« Oh ! dit le Roi, il me faut partir, la maison est en danger ! » (lacay engagé).

Il prit aussitôt son bateau et revint. Miroté le reçut avec les yeux baissés.

« Que s'est-il passé ? » demanda le Roi.

Personne ne répondit, il appela le petit chien.

« Que s'est-il passé ? Mon petit chien n'est pas naturel ! (Ti chien an moin l'pa nan local li).

— Eh ! bien, Roi, un diable est venu. »

Le Roi, quand il entendit l'histoire entra dans une grande colère. On coupa la tête à Miroté.

Et le petit chien me dit : « Comment ? Que faites-vous là ? Pourquoi vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas ? Allez, faites votre chemin. » Et il me donna un petit coup de pied, et je suis venu tomber jusqu'ici où je vous raconte ces mensonges

Les trois Chiens

Voilà, Madame Caress voulait marier Ti-Jean, mais Monsieur faisait le difficile, l'une était trop grande et l'autre trop petite, celle-ci avait les dents longues, celle-là parlait pointu.

Enfin, un jour, il annonça qu'il avait fait son choix, une jeune grifonne, bien belle, bien grassette.

« Mon fils, cette enfant a mauvais caractère !

— Maman, je l'aime ainsi, c'est moi qui me marie ! »

Elle leur donna donc une autre habitation, chacun restant chez soi, l'entente fut plus facile.

Ti-Jean avait trois chiens qu'il aimait autant que des chrétiens vivants : Simangoyo, Daflanme et Hallebais. Quand il allait aux champs, les chiens restaient chez lui pour garder la maison. Or la femme de Ti-Jean était une diablesse et cela l'ennuyait partout où elle allait pour accomplir ses rites, d'avoir toujours présents six grands yeux noirs attentifs à ses moindres mouvements. Un jour, elle dit à son mari :

« Ces bêtes me font une mauvaise impression, l'autre jour, Hallebais m'a sauté à la gorge quand je le caressais, Simangoyo est voleur et sournois. Je ne peux plus dormir ni me reposer lorsque tu es absent, de peur que Daflanme ne m'étrangle durant mon sommeil ! »

En effet, les chiens, la queue basse, rôdaient en grondant autour de la maison et dans leurs regards passaient des lueurs étranges.

« N'as-tu jamais craint qu'ils deviennent enragés ?

— Tu exagères ! Ici Daflanme ! »

Et il le caressait et la bête doucement lui léchait les deux mains, mais la femme s'approchant il lui montra les dents.

« Tu vois, il m'est impossible de vivre parmi ces démons ! Choisis entre eux et moi !

— Je les enverrai chez Maman.

— Pour qu'ils reviennent ici ! Non, vends-les à des étrangers.

— Vendre mes chiens, jamais ! »

Elle bouda, Ti-Jean, le cœur gros bouda de son côté. Le lendemain, quand Ti-Jean était à son jardin, elle donna aux trois chiens du poison à manger et tous trois moururent à côté du bassin.

Quand le maître revint, il trouva plus grande la maison silencieuse. Nul aboi joyeux ne saluait sa venue.

« Les aurait-elle vendus ? — pensa Ti-Jean inquiet. S'adressant à sa femme : Chérie, où sont les chiens ?

— Je ne les ai pas vus depuis ton départ, où sont-ils passés? J'ai cru que tu les avais conduits chez ta mère.

— Daflanme, Hallebais, Simangoyo ! »

Vains appels ! Après avoir cherché durant un bon moment, il vit les trois corps étendus sans vie. Devinant alors le drame du matin, il les prit pieusement et les transporta bien loin pour les brûler, mais avant que la flamme n'eût léché tous les os, il en choisit trois, un pour chaque cadavre, qu'il serra dans sa poche et tête nue, vit le feu détruire les pauvres corps.

Le lendemain matin, il passa chez sa mère et lui remit trois petites boîtes ficelées :

« Maman, voici mes chiens, ma femme était jalouse, garde-les soigneusement et n'en dis jamais rien !

— Tes chiens dans ces boîtes !

— Écoute, chère Maman, voilà Simangoyo ! »

Et il ouvrit une boîte, il y avait un os retenu par un cheveu à une épingle minuscule. Dans un coin roulait sans cesse un grain semblable à un petit mil.

« Voilà Hallebais et voilà Daflanme ! » dit-il en ouvrant les deux autres boîtes. « Ce grain que tu vois dans la niche de Simangoyo est l'un de ceux que Malfini m'avait donnés. Quand tu voudras rendre aux bêtes leur forme de chien, il te suffira de le jeter par terre.

— Bien, mon enfant, je vais te les garder..

Et elle serra les boîtes au fond de son armoire.

A quelques jours de là, la diablesse enhardie voulut tuer Ti-Jean pour pouvoir le manger et hériter de lui.

« Si tu savais — dit-elle en l'embrassant — comme j'ai envie d'avoir des abricots ! Grimpe donc sur un arbre m'en cueillir quelques-uns ! »

A peine était-il à la deuxième branche qu'elle cria :

« Lance-moi les plus verts !

— Écarte-toi vite ! »

Un abricot en tombant lui creva le ventre et une dizaine de petits diables avec de longues barbes et des haches bien fourbies s'en échappèrent en hurlant et se mirent au travail pour abattre l'abricotier :

M'vin nan bois

Rach-moin pa coupé

J'arrive au bois

Ma hache ne coupe pas

M'travaill nan bois
Rach-moin pa filé !

J'travaille dans l'bois
Sans hache effilée !

Ti-Jean frémit et jetant une graine s'écria :

« Deviens mapou géant qu'ils ne puissent entamer ! »

Et le tronc qui déjà vacillait lourdement s'élargit, s'allongea et ses puissantes racines couraient à fleur de terre. « Ra-a-a-a ! » fit le feuillage couvrant de son ombre près de mille pieds carrés.

Elle se frappa le ventre, une autre équipe parut :

M'vin nan bois
Rach-moin pa coupé
M'travaill nan bois
Rach-moin pa filé !

J'arrive au bois
Ma hache ne coupe pas
J'travaille dans l'bois
Sans hache effilée !

Pendant ce temps, Malfini, inquiet du sort de son protégé, envoya Colibri pour avertir sa mère. Il s'en fut tout droit trouver Madame Caress :

« Ti-Jean est en lutte avec une diablesse ! »

— Que dis-tu ? Je suis sourde ! » Il introduisit son bec dans l'oreille droite : « Sauve ton fils, sa femme veut le tuer. »

« Bon Dieu ! » dit la mère en se levant d'une pièce et dans son empressement elle renversa la chaudière où chantait gaïement le hoholi dans le sirop. Elle courut à l'armoire et là prit les trois boîtes puis ouvrant la première jeta au loin le grain :

« Allons, mes bons chiens, réveillez-vous et courez aider votre maître ! »

Des aboiements furieux alors lui répondirent. Les trois chiens étaient devant elle dans de superbes niches secouant à les briser leurs énormes chaînes : « Ouap, ouap. »

« Comment faire, mon Dieu ! Vite, des manchettes ! »

A son aide, elle appela les gens du voisinage et l'on fut quérir le prochain machoquette.

Pendant ce temps, la diablesse au-dessous du mapou donnait sans cesse naissance à des légions de nains tous armés de haches. Et l'arbre maintenant attaqué de toutes parts avait des craquements sourds. Ti-Jean, désespéré, voyant la mort venir jeta son dernier grain :

« Mapou, reprends des forces, durcis à l'extrême ! »

Et comme la première fois, « ra-a-a- », le mapou s'étendit avec un bruit de pluie. Et Ti-Jean soudain se rappela ses chiens :

Simangoyo ! Si moin pa té là	Simangoyo ! Si je n'avais pas
Coupé pié ou ! Hallebais	Gardé ton pied ? Hallebais
Ta-li, ta-li, ta-la-la !	Ta-li, ta-li, ta-la-la !
Daflanm-o !	Daflanme !
Prend yo, prend yo.	Prenez, prenez.

Et tandis qu'il chantait, les chaînes là-bas se rouillaient rapidement et d'un bond les trois chiens s'élançaient dans la plaine.

Simangoyo ! Si moin pa té là	Simangoyo ! Si je n'avais pas
Coupé pié ou ! Hallebais	Gardé ton pied ? Hallebais
Ta-li, ta-li, ta-la-la !	Ta-li, ta-li, ta-la-la !
Daflanm-o !	Daflamme !
Prend yo, prend yo.	Prenez, prenez.

Ils couraient, langue pendante, le corps couvert d'écume. Et les nains à longue barbe autour du mapou s'acharnaient :

M'vin nan bois	J'arrive au bois
Rach-moin pa coupé	Ma hache ne coupe pas
M'travail nan bois	J'travail dans l'bois
Rach-moin pa filé !	Sans hache effilée !

Sautant la barrière, les trois chiens arrivèrent jusqu'au mapou géant :

Simangoyo ! Si moin pa té là	Simangoyo ! Si je n'avais pas
Coupé pié ou ! Hallebais	Gardé ton pied ? Hallebais
Ta-li, ta-li, ta-la-la !	Ta-li, ta-li, ta-la-la !
Daflanm-o !	Daflanme !
Prend yo, prend yo.	Prenez, prenez.

Et l'un après l'autre dévorèrent les petits diables.

« Ti-Jean, descends vite, c'est une taquinerie ! Je voulais plaisanter, c'était pour t'éprouver ! C'est fini maintenant. Rappelle tes chiens. »

Simangoyo ! Si moin pa té là	Simangoyo ! Si je n'avais pas
Coupé pié ou ! Hallebais	Gardé ton pied ? Hallebais

Ta-li, ta-li, ta-la-la !

Daflanm-o !

Prend li, prend li.

Ta-li, ta-li, ta-la-la !

Daflanme !

Tuez-la, tuez-la.

Et les chiens joyeux, s'élançant sur la femme la partagèrent en trois et en moins d'un quart d'heure eurent mangé jusqu'aux os.

THÈME II

CONJOINT SANS INTENTION MALVEILLANTE

Bandolié.

Alors vivait une jeune fille qui ne voulait pas épouser des gens de son pays. Comme elle était jolie, tous la courtaient mais elle les renvoyait impitoyablement. Un jour vint un boiteux pour demander sa main.

« Moi qui ai refusé plus de vingt beaux garçons, moi je t'accepterais ! Mais autant prendre un chien pour époux ! »

Mortellement vexé, l'homme s'éloigna. « Ah ! ah ! Je suis un chien pour toi, autant prendre un chien, tu ne crois pas si bien dire, tu épouseras un chien ! »

Il arriva chez lui. Dès qu'il tourna la clef de la porte d'entrée, un chien sauta sur lui, remuant la queue, le léchant au visage, se couchant par terre et sautant à nouveau. C'était un gros chien blanc, son seul ami sur terre.

« Bandolié, lui dit-il, promets-moi de m'aider.

— Ouap, ouap.

— Habille-toi en homme, je changerai ton visage, je transformerai ta voix.

— Ouap, ouap.

— Tu iras chez ces dames où tu m'as vu aller, tu leur feras la cour... après, laisse-toi gâter. »

Et Bandolié partit. Gros, blanc, lourd et parlant la bouche pleine, il plut à ces dames.

« Ma chère, un étranger ! »

On le cajola, et comme il ne paraissait pas très pressé de « parler » on lui insinua qu'une demande de sa part serait bien accueillie. Il se fit prier puis finit enfin par se décider. On prépara la noce, bonbons, liqueurs, la fête fut complète.

Deux jours après, les nouveaux mariés se trouvant dans leur chambre entendirent au loin une voix qui chantait :

Bandolié, Bandolié, aïe, chain- moin !	Bandolié, Bandolié, ah ! mon chien
Bandolié, Bandolié, aïe, chain- moin !	Bandolié, Bandolié, ah ! mon chien.
Troi jou passé m'a pa ouè chain-moin !	Je n'ai pas vu mon chien depuis trois jours
Tou banm, tou ban-banm.	Tou banm, tou ban-banm.
Troi jou passé m'a pas ouè chain-moin !	Je n'ai pas vu mon chien de- puis trois jours !
Tou banm, tou ban-banm.	Tou banm, tou ban-banm.

Le maître du chien ne l'ayant pas revu depuis le mariage, voulait savoir de lui et dans tous les détails comment il avait pu exécuter la dernière partie de son plan.

Bandolié, Bandolié, aïe, chain-	Bandolié, Bandolié, ah ! mon
moin !	chien
Bandolié, Bandolié, aïe, chain	Bandolié, Bandolié, ah ! mon
moin !	chien !
Troi jou passé m'pa ouè chain-	Je n'ai pas vu mon chien
moin !	depuis trois jours !
Tou banm, tou ban-banm.	Tou banm, tou ban-banm.
Troi jou passé m'pa ouè chain	Depuis trois jours je n'ai pas
moin !	vu mon chien !
Tou banm, tou ban-banm.	Tou banm, tou ban-banm.

Géné, inquiet, Bandolié, lâchant le bras de sa femme se mit à la fenêtre et la chanson finie, son émotion fut grande, si grande qu'il oublia le langage des humains et cria :

« Оуар, оуар.

— Qu'as-tu ? lui dit sa femme. Maman, Maman, au secours ! Mon mari est indisposé !

— Ouap, ouap.

— Au secours, ce sont des crises ! »

On le déshabilla et on le mit au lit. Devant la barrière, l'homme s'était arrêté :

Bandolié, Bandolié, aïe
chain-moin

Bandolié, Bandolié, ah !
mon chien

Troi jou passé m'pa ouè chain-moin !	Depuis trois jours je n'ai vu mon chien !
Tou banm, tou ban-banm.	Tou banm, tou ban-banm.

Le chien se débattait, les femmes le retenaient.

« Ouap, ouap, ouap, ouap ! »

La queue se formait, les poils du ventre poussaient. De plus en plus fort, l'homme poursuivait :

Bandolié, Bandolié aïe chain-moin !	Bandolié, Bandolié, ah ! mon chien !
Troi jou passé m'pa ouè chain-moin !	Depuis trois jours je n'ai vu mon chien !
Tou banm, tou ban-banm.	Tou banm, tou ban-banm.

« Voyez comme ses traits changent ! Maman, Maman ! »

Et Bandolié, devenu chien à nouveau, rejeta ses draps et d'un bond prodigieux renversant les deux femmes, descendit l'escalier, sauta sur l'entourage, et posant ses deux pattes sur l'épaule de son maître lui lécha le visage et partit à sa suite.

... Le conte est fini.

Histoire du Roi qui avait épousé une pintade.

Alors, vivait un roi veuf depuis longtemps avec un petit garçon. Voyant l'enfant grandir et se sentant bien seul pour l'élever comme il faut, le roi se remaria. Mais depuis ce mariage, on aurait dit qu'un sort était tombé sur le pays. Plus une récolte sur pied, à peine mûrissante elle disparaissait. L'un accusait l'autre et tous étaient ennemis. Querelles, procès, ce n'était plus une vie.

Un des voisins du roi avait planté lui-même un champ de petit-mil. Ne pouvant veiller jour et nuit sur le champ (il travaillait ailleurs) il appela chez lui le petit garçon du roi et lui promit une poule s'il restait bien sagement toute la sainte journée à surveiller ses plants.

« On n'osera pas aller voler ton père mais je suis un pauvre homme, mon petit-mil est bon, j'ai des craintes pour lui ! »

L'enfant aimait les bêtes et l'affaire lui plut. Le lendemain, quand son père voulut l'emmener en ville :

« Je préfère, lui dit-il, jouer avec mes camarades, nous avons des billes et puis des fistiballes. »

Le père le laissa et quand la belle-mère demanda où était le garçon :

« Il est parti avec quelques amis, nous ne pourrons pas longtemps le retenir, notre fils est un homme, le coq de race avant de voir sa crête, sent déjà à ses pieds pousser des éperons ! »

Quand il ne resta plus personne à la maison, la femme se rendit dans le champ voisin, l'inspecta soigneusement de crainte d'un perlin et retourna chez elle. Et quand elle fut chez elle, se mit à chanter :

Tocaille, kimalo, kimalo !	Tocaille, kimalo, kimalo !
Kimalo ! Tocaille, kimalo !	Kimalo ! Tocaille, kimalo !
Nanm-la dit moin :	L'Esprit m'a dit :
Kimalo, rin-kin-kin,	Kimalo, rin-kin-kin,
Kimalo, rin-kin-kin-kin,	Kimalo, rin-kin-kin-kin,
Kimalo !	Kimalo !

Et de tous côtés arrivaient des pintades et sur son corps, diminuant à vue d'œil, de petites plumes poussaient, ses pieds devenaient durs et ses habits tombaient.

Tocaille, kimalo, kimalo !	Tocaille, kimalo, kimalo !
Kimalo ! Tocaille, kimalo !	Kimalo ! Tocaille, kimalo !
Nanm-la dit moin :	L'Esprit m'a dit :
Kimalo, rin-kin-kin,	Kimalo, rin-kin-kin,
Kimalo, rin-kin-kin-kin,	Kimalo, rin-kin-kin-kin !
Kimalo !	Kimalo !

Son bec se formait, et d'un élan soudain ouvrant ses deux ailes, la Reine des Pintades vint diriger la fête. En moins d'un quart d'heure : « Tocaille, tocaille, tocaille ! » plus un grain ne restait et toutes les pintades s'envolaient dans le ciel. Et le petit garçon, caché parmi les feuilles, sur un manquier muscat, avait vu tout cela.

Dans l'après-midi, quand son père revint, l'enfant le prit à part et lui raconta la scène du matin.

« Mon fils, tu as rêvé, la brise était douce à l'ombre du manguier. »

Cependant, assez sage pour comprendre qu'un rêve peut avoir une part de vérité, le Roi fit annoncer au roulement du tambour que pour rendre au pays son ancienne richesse, il fallait sacrifier le peu qui restait et mettre du poison sur toutes les récoltes.

Le voisin, en rentrant, trouva chez lui l'enfant :

« Compère, j'ai bien vu où passent vos petits-mils, mais ma bouche est cousue et je ne puis parler. N'ayez aucune crainte, tout finira bien, bientôt vous serez riche. » Et il s'en alla.

Le lendemain, tous les champs étaient empoisonnés, sauf ceux du Roi, qui donc oserait venir voler le Roi ? Tranquille maintenant chacun à son travail s'en fut. Le soir, les champs du Roi étaient tous détruits.

« Que vous avais-je dit ? J'ai vu les mêmes choses. J'aurai encore rêvé ! Restez avec moi demain pour toute la journée et vous verrez votre femme se changer en pintade.

— Mon fils, si tu dis vrai, je la tuerai sur l'heure !

— Préparez votre fusil, mon père, chargez le bien ! »

Et toute la soirée, il s'en fut par les bois. Il coupa des bambous à diverses longueurs et les perça de trous et puis, y attachant des ficelles gommées en fit un instrument plus beau que le violon.

Le lendemain matin, assis sur le carreau, ses deux jambes croisées, il regarda son père et doucement, commença à jouer l'air magique tout en fredonnant :

Tocaille, kimalo, kimalo !

Kimalo ! Tocaille, kimalo !

Nanm-la dit moin :

Kimalo, rin-kin-kin,

Kimalo, rin-kin-kin-kin,

Kimalo !

Tocaille, kimalo, kimalo !

Kimalo ! Tocaille, kimalo !

L'Esprit m'a dit :

Kimalo, rin-kin-kin,

Kimalo, rin-kin-kin-kin,

Kimalo !

La belle-mère mal à l'aise dit à son mari :

« De grâce, mon ami, faites taire cet enfant, voyez il m'incommode avec cet air idiot !

— Ma chère, c'est un enfant, laissez-le bêtiser, plus tard il apprendra à mieux choisir ses airs. »

Tocaille, kimalo, kimalo !	Tocaille, kimalo, kimalo !
Kimalo ! Tocaille, kimalo !	Kimale, Tocaille, kimalo !
Nanm-la dit moin :	L'Esprit m'a dit :
Kimalo, rin-kin-kin,	Kimalo ! rin-kin-kin,
Kimalo, rin-kin-kin-kin,	Kimalo, rin-kin-kin-kin,
Kimalo !	Kimalo !

« Je me sens mal, faites-le taire ! »

L'enfant maintenant accélérât son rythme, et le Roi, en sourdine, murmurait avec lui :

Tocaille, kimalo, kimalo !	Tocaille, kimalo, kimalo !
Kimalo ! Tocaille, kimalo !	Kimalo ! Tocaille, kimalo !
Nanm-la dit moin :	L'Esprit m'a dit :
Kimalo, rin-kin-kin,	Kimalo, rin-kin-kin,
Kimalo, rin-kin-kin-kin	Kimalo, rin-kin-kin-kin !
Kimalo !	Kimalo !

Et les jolis bras nus se couvraient de plumes, les jambes se desséchaient, les traits se déformaient. Le Roi dans la maison courut chercher son arme et quand il arriva, avec un grand « té-coué » la pintade s'envola jusque dessus le toit. D'un seul coup de fusil, le Roi l'abattit. Il envoya le corps en présent au voisin et depuis ce temps-là, tout le monde est riche d'un bout à l'autre du pays.

THÈME III

CONJOINT A INTENTIONS BIENVEILLANTES. TABOU.

Razcouitt Macaq.

Voilà, il y avait un pêcheur qui n'avait pas de chance. Tout seul dans sa cahute, il vivotait péniblement, le poisson était rare, les clients plutôt chiches. Un jour en retirant sa nasse, elle lui sembla peser bien plus que de coutume. Il l'ouvrit aussitôt et vit une couleuvre qui lui tint ce discours :

« Je suis ta chance. Prends-moi pour femme et adopte mon fils tu seras alors aussi riche qu'heureux. Cependant, garde-toi de jamais appeler mon enfant par son nom, un charme y est attaché, un charme qui m'est contraire.

— Et quel est ce nom, Couleuvre, s'il vous plaît ?

— Un bien vilain nom, Razcouiss Macaq !

— Bien, j'accepte, venez avec moi ! »

Et Couleuvre devint une belle jeune femme tenant par la main un tout petit garçon.

A partir de ce jour, la pêche fut abondante, dès que le marin déposait ses filets les poissons en foule accouraient s'y jeter. Il acheta deux barques et prit des associés. Il bâtit une maison qu'il fit couvrir en tôles. Il eut des amis à n'en savoir que faire.

Or, un jour que le petit de Couleuvre l'avait supplié de l'emmener en haute mer, il partit avec lui sur sa barque toute neuve. L'enfant sur la terre était tendre et docile. Le grand vent du large réveilla d'autres instincts. Il se montra taquin, menteur, insolent, en un mot le portrait de Macaque, son père. L'homme ayant pêché un gros tazard, il le prit par la queue, le fit sauter en l'air et puis en ricanant le jeta à la mer,

Le pêcheur s'indigna, l'enfant singeait sa colère et de temps à autre pour le mettre hors de lui lançait hors de la barque un des plus beaux poissons. Comme un taureau harcelé par des mouches, l'homme haletait, étouffait, soudain dans un juron le nom lui échappa :

« Espèce de Razcouitt Macaq !

— Ah ! ah ! vous m'avez appelé Razcouitt Macaq. Je le dirai à Maman Couleuvre.

Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Razcouitt Macaq	Razcouitt Macaq
Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Papa-m jouré-m Razcouitt Ma-	Papa m'appelle Razcouitt Macaq
Kingouélé Ma Kingouélé [caq	Kingouélé Ma Kingouélé
Razcouitt Macaq.	Razcouitt Macaq.

— Mon fils, mon cher petit ! J'étais énervé, ne te fâches pas. Tu m'avais tellement taquiné. Veux-tu d'autres poissons pour jouer ?

— Vous m'avez appelé Razcouitt Macaq, Razcouitt Macaq !

— Mon Dieu ! Comment distraire ce petit imbécile et comment arriver à le faire oublier ? se demandait-il.

— Je veux rentrer chez nous. Razcouitt Macaq, il m'a appelé Razcouitt Macaq ! » Et comme le bateau continuait au large, l'enfant par dessus bord cherchait à s'élancer.

« Quel tracas ! — soupirait le pauvre père, virant le gouvernail.

— Plus vite, plus vite !.... Razcouitt Macaq !

Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Razcouitt Macaq	Razcouitt Macaq
Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Papa-m jouré-m Razcouitt Ma-	Papa m'appelle Razcouitt Ma-
caq	caq
Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Razcouitt Macaq.	Razcouitt Macaq.

Et le petit homme sanglotait, criait et le pêcheur navré ne pouvait le faire taire. Enfin, ils arrivèrent au port, l'enfant hors de la barque s'élança en courant : « Maman, Maman, il m'a appelé Razcouitt Macaq. »

Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Razcouitt Macaq	Razcouitt Macaq
Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Papa-m jouré-m Razcouitt Ma-	Papa m'appelle Razcouitt
caq	Macaq
Kingouélé, Ma Kingouélé	Kingouélé, Ma Kingouélé
Razcouitt Macaq.	Razcouitt Macaq.

Alors la Couleuvre regarda son mari. « Ne t'avais-je pas dit que ces mots ont un charme, un charme qui m'est contraire ! Adieu, mon ami, vois ta chance qui s'en va ! » Avant que l'homme ait pu la retenir, tenant par la main son fils inconsolé, elle s'enfuit vers la plage. Il la suivit de loin et la vit embarquer. Elle rama un moment et puis elle s'arrêta, prit dans ses bras l'enfant et plongea dans la mer.

... Et le pêcheur depuis n'attrape plus de poissons. Il a perdu très vite tout ce qu'il avait gagné. Il vit de charité ; nuit et jour dans sa barque les yeux fixés sur l'eau il croit voir tout au fond une femme enchaînée qui lui tend les deux bras et pendu à sa jupe un tout petit garçon qui répète en pleurant : « Razcouitt Macaq, Razcouitt Macaq. »

Gentil.

Alors vivait un homme très pauvre qui s'appelait Gentil, si pauvre qu'il s'habillait de sacs et se nourrissait d'herbes et de peaux de patates. Un jour, dans les bois, tout au bord de la mer, il aperçut un trou. N'ayant rien d'autre à faire, il élargit le trou, il fouilla... plus de cinq pieds sous terre, et vit une couleuvre qui lui dit aussitôt :

« Voudrais-tu réussir ? Ramène-moi chez toi, bâtis-moi une maison, nourris-moi fidèlement et tu seras heureux, mais prends garde qu'une femme en passant ne me voie : tout ton bonheur fondrait comme beurre au soleil. »

Ambitieux comme tout homme, Gentil prit la couleuvre et lui bâtit lui-même une cabane de branchages. Avant qu'il n'eût fini, il vit une pintade qui chantait dans sa cour, pen-

sant qu'elle était à un voisin quelconque et serait réclamée avant qu'il fût longtemps, Gentil l'attacha. Ses cris attirèrent une volée de tocailles et la couleuvre dit :

« Garde la première, tu m'en donneras les œufs, mais vends toutes les autres. »

Il fit comme elle disait et tous les jours venaient de nouvelle pintades. Quand il eut réuni une quantité d'argent, Gentil acheta une vache, puis deux petits cabrits et un coq de bataille. La vache donnait du lait comme un nuage noir la pluie, la chèvre eut quatre petits et dans toutes les gagerres le coq fut victorieux. Gentil bâtit une case plus belle que les autres avec galerie derrière soutenue par des piliers. Il fit blanchir les murs et peindre en vert les bois. Et puis il mit dedans des meubles d'acajou. La couleuvre maintenant habitait une chambre isolée dans la cour, cette chambre n'avait qu'une porte, fermant à double tour, dont Gentil sur lui avait toujours la clé.

Au bout de quelques mois, Gentil devint coquet. Il changea de cravate, il changea de costume et bientôt dans sa case amena une jeune femme. Cette femme était curieuse : la chambre isolée, la porte toujours fermée, la petite clé dorée, autant de sujets à ses réflexions.

Un jour que le jeune homme était à la gagerre, elle vit par hasard la clé sur la table.

« Enfin, je vais savoir le secret de Gentil ! » et elle courut bien vite jusqu'à la chambre close. A peine eut-elle ouvert qu'une immense couleuvre lui embrassa la taille et se mit à chanter :

Moin dit Gentil	J'ai dit à Gentil
Pa quitté fanm ouè moin. Ouó !	Que femme ne doit me voir. Ouó !
M'té dit Gentil	J'avais dit à Gentil
Pa quitté fanm ouè moin. Ouó !	Que femme ne doit me voir.
	Ouó !
Gentil-ò, coté ou yé ?	Oh, Gentil, où donc es-tu ?
Papa, m'apr'allé nan pays-moin !	Papa, je m'en vais dans mon pays !

Le coq dans la gagerre, cette fois fut battu et Gentil s'écria : « Je m'en vais, mes amis, il se passe quelque chose chez moi ! » Ses amis se moquèrent,

« Gentil ne sait pas perdre ! » Mais soudain sur sa tête son chapeau se posa et le chapeau bougeait, montait et descendait et lui donnait chaque fois une petite calotte semblant tout doucement le pousser vers l'entrée. Laissant là ses amis, Gentil s'en retourna. Et quand il arriva en vue de sa maison il entendit le chant :

Moin dit Gentil	J'ai dit à Gentil
Pa quitté fanm ouè moin. Ouò !	Que femme ne doit me voir. Ouò !
M'té dit Gentil	J'avais dit à Gentil
Pa quitté fanm ouè moin. Ouò !	Que femme ne doit me voir. Ouò !
Gentil-o, coté ou yé ?	Oh ! Gentil, où donc es-tu ?
Papa, m'apr' allé nan pays- moin !	Papa, Je m'en vais dans mon pays !

Il se précipita :

« Rapporte-moi dans mon trou ! — lui siffla la couleuvre.
— Lâche d'abord ma femme ! »

La couleuvre lentement déroula ses anneaux et dans sa macoute Gentil la déposa puis se dirigea vers le petit bois, tout au bord de la mer.

Mais à peine Gentil eut passé la barrière que sa femme s'enfuit. Un grand vent souffla et la maison prit feu et par tout le pays les bêtes se dispersèrent et quand il arriva par devant le trou noir, Gentil se retrouva aussi pauvre qu'avant.

CONJOINT ANIMAL OU DÉMON DÉGUISE



- | | | |
|---------------------|----------------|--------------------|
| 1. Andros Island | 6. Dominique | 11. Puerto-Rico |
| 2. Antigua | 7. Guadeloupe | 12. Saint-Jean |
| 3. Barbade | 8. Jamaïque | 13. Sainte-Lucie |
| 4. Cariacou | 9. Haïti | 14. Trinidad |
| 5. Rép. Dominicaine | 10. Martinique | 15. Virgin Islands |

PARALLÈLES NÉGRO-AMÉRICAINS

THÈME 1. — FORME I

Ce type se rencontre régulièrement dans les Antilles. On le voit aussi sur le continent là où l'importation africaine a été plus considérable. Les seuls incidents haïtiens que nous n'ayions pas remarqués dans les autres versions négro-américaines sont :

- a. — Le bâton qui lance des étincelles quand on frappe le cheval magique.
- b. — L'enfant qui habite le ventre du cheval magique.
- c. — Le Pays des Hommes Seuls (l'armée où va servir au Brésil l'héroïne de « O Sargento Verde » représente peut-être une altération de l'incident primitif).
- d. — La cloche magique.
- e. — Le mariage avec un ancien-prétendant-sauveur.

1. — *Contes possédant le même thème principal précédé du prologue de la jeune fille difficile et suivi d'un thème de poursuite.*

Jamaïque.

La forme I a été notée par M. JEKYLL, (*Jamaican Song and Story*, p. 148. « Devil and the Princess »). Une princesse refuse ses prétendants ; elle rencontre le Diable à un bal et s'en amourache. Après le mariage, il l'emmène dans son pays et à peine arrivé s'en va inviter ses amis à venir manger la jeune femme. La vieille cuisinière du Diable avertit celle-ci et donne au coq-gardien du maïs trempé dans du rhum afin de l'enivrer. La femme a ainsi le temps de s'enfuir. Elle

prend un canot, et quand son mari rappelé par le coq est sur le point de la rattraper, le batelier enlève une planche du canot du Diable qui fait eau et l'oblige à atterrir, abandonnant la poursuite. La princesse est à tout jamais dégoûtée du mariage.

Dans « The Snake-husband » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 105, n° 86), une jeune fille qui a refusé tous ses prétendants accepte un jeune homme très élégant, bien que son frère sorcier l'ait avertie qu'elle avait affaire à un serpent. Ils partent après le mariage. Le frère s'accroche à la voiture sous la forme d'un lézard. En route, on réclame au serpent les diverses pièces de son habillement et il finit par reprendre sa forme animale. Arrivé chez lui, il veut tuer sa femme mais il ne peut le faire sans la chose qu'on appelle « bosse » (« bump ») et court la chercher. Pendant ce temps, la mère du serpent dit à la jeune femme : « Mon fils a déjà tué sa première femme, il va vous tuer, partez ! Je m'occuperai de son coq qui est si bavard. » Elle donne un baril de blé et un baril de maïs au coq : « Je m'en moque, je peux manger et parler ! » Il picore rapidement : « La fille est partie ! Lui n'est pas parti ! » La mère lui donne une quantité double de grain qu'il avale de même : « La fille est partie, lui n'est pas parti ! » Le serpent entend, la poursuit et la rattrape au moment où son frère allait lui faire passer l'eau. Il l'enferme et sort à nouveau chercher sa « bosse ». Avec l'aide de la belle-mère, une nouvelle tentative de fuite est plus heureuse. Le Serpent ne peut rejoindre les fugitifs, il s'en venge en tuant sa mère.

Dans « The Devil-husband », l'histoire suivante, le diable remplace le serpent. Deux orphelines ont un petit frère malade de la peau dont elle ne s'occupent pas beaucoup. Un homme courtise les deux sœurs et les enlève un jour dans son bateau. Le petit garçon se change en cancrelat et les suit. Arrivés chez l'homme, la servante dit aux deux jeunes filles : « Pourquoi avez-vous suivi cet homme ? C'est le Diable ! Je vais vous renvoyer dans le bateau. » Elle jette au

coq qui s'ébattait dans la cour un plein sac de maïs : « Avant qu'il n'ait fini vous serez chez vous. » Le coq avale le grain à toute vitesse, bat de l'aile : « Cocorico ! Maître, la jolie femme est partie ! » Le diable n'entend pas. Il répète. Le diable revient, s'élance dans la cour et frappe du pied : « John Studee ! » C'était le nom du bateau. « John Studee ! » Le bateau vire et ramène ses trois passagers. Le petit garçon se change encore en cancrelat et se cache dans le jardin. Le lendemain, à peine le diable parti, la servante donne au coq un sac de maïs et un sac de riz, mais le diable revient encore à temps. Une troisième tentative est plus heureuse, le coq ayant reçu un sac de maïs, un sac de riz et un sac d'orge, le diable ne fait revenir qu'un bateau vide. L'histoire s'achève sur cette phrase née d'une confusion dans l'esprit du conteur : « N'était ce petit garçon malade de la peau, le Diable les aurait tuées. »

Louisiane.

Dans « *The Bride of the Evil One* » (COOKE, *English Folk tales in America*, p. 126) ce sont les parents qui ne veulent pas marier la fille parce qu'ils ne trouvent personne assez riche. Le Diable se présente dans un bel équipage et est accepté. Après le mariage, les époux partent pour le pays du mari. Arrivée devant une haute montagne, la voiture s'enfonce dans une espèce de tunnel et s'arrête devant un palais souterrain. Le Diable, comme dans le conte haïtien, rudoit la vieille qui vient l'accueillir. A peine est-il parti que celle-ci annonce à la jeune femme qu'elle a épousé le Diable et lui propose de l'aider à s'enfuir, elle donnera du maïs aux deux coqs-gardiens pour lui permettre de s'emparer de l'un des bœufs magiques. Pour l'aider, elle lui remet une brique et deux œufs à lancer dès qu'elle se sentira près d'être atteinte et qui feront surgir des obstacles (mur, rivière). Elle rentre ainsi chez ses parents. Le Diable arrive peu après et lui propose trois énigmes, si elle n'en donne pas la solution, elle devra le suivre de gré ou de force. Bien entendu, elle devine.

Bahamas.

Un conte des Bahamas (PARSONS, *Folk tales of Andros Island*, p. 49) présente aussi la première forme de notre thème I. Une jeune fille se moque de tous ses prétendants. Paraît un beau jeune homme dans une belle voiture : « Voici mon amoureux ! » Elle l'invite à entrer. Il demande sa main et est aussitôt agréé. Après le mariage, il l'emmène dans son pays. En chemin, il perd ses souliers, son habit, sa voiture. Elle remarque qu'il a un pied en fer et un pied ordinaire. C'était un diable ! Elle essaie plusieurs fois de se sauver les jours suivants mais elle a un coq comme gardien qui avertit son maître dès qu'elle fait mine de s'échapper. Un jour elle donne au coq vingt boisseaux de maïs, passe la rivière en bateau et retourne chez elle. Le diable tombe à l'eau durant la poursuite et se noie parce qu'il avait « tout un côté en fer. »

Dans la quatrième variante d'une seconde version (p. 50) le petit frère fait remarquer que le fiancé que sa sœur a accepté après en avoir renvoyé tant d'autres a un « bon » pied et un mauvais. Durant le voyage de noces le diable remet à Grenouille son chapeau, à Couleuvre son pantalon, à Léopard sa chemise, etc. Arrivé devant son trou rempli des os de ses victimes le diable va chercher de quoi faire rôti sa femme. Paraît le petit frère qui s'était caché sous la voiture. Ils prennent le cheval à cinq pieds pour s'enfuir. Aussitôt le coq avertit son maître qui s'élance à leur poursuite. Le petit garçon brise successivement deux œufs dont le premier fait surgir une montagne et le deuxième un fleuve. Ils peuvent ainsi arriver chez leur mère.

Trinidad.

Dr. Parsons nous donne trois variantes de cette forme (*Folklore of the Antilles*, p. 26 sq. « M'sieu Diab'e ma' ié fi'a ») Dans toutes les trois nous retrouvons la jeune fille qui refuse tous ses prétendants et finit par épouser le diable déguisé. Dans la première, c'est le petit frère qui remet à sa mère l'épingle afin qu'elle demande à la jeune fille de piquer son

fiancé, dans la deuxième l'incident est conforme à celui du conte haïtien « Les Nouvelles aventures de Couleuvre », dans la troisième l'incident a disparu. Le frère accompagne les époux à leur insu et dans la première variante meurt en même temps que sa sœur. Dans la 2^e et la 3^e, la mère du diable aide la jeune femme dans sa fuite et donne à manger au coq gardien tandis que sa belle-fille s'enfuit dans le canot du diable. Dans la 3^e variante, plus élaborée que les précédentes, le diable dévoile sa nature durant le voyage de nocces : il tord le cou à un mouton, boit son sang et rejette le cadavre. Comme dans la version de la Caroline, où le cheval Betty obéit à un commandement, la voiture et le canot avancent au moyen d'une chanson magique. La fugitive a oublié la chanson, son frère paraît et le bateau démarre. Dès que le diable s'aperçoit de la fuite, il rappelle le bateau et celui-ci vire. L'enfant chante à nouveau et le bateau reprend sa route. Le diable lance sa corde de halage qui attrape l'arrière du canot, l'enfant plonge, la décroche et l'attache à un rocher sous-marin, puis reprend sa chanson et disparaît à toute allure.

Martinique.

Dr. Parsons a recueilli deux variantes de cette forme (*Folklore of the Antilles*, p. 234 et sq.). Dans la première intitulée « Diab'e qui marié fi-la » le diable qui a décidé d'épouser la jeune fille revient sous différents déguisements jusqu'à ce qu'elle l'accepte. L'incident de l'épingle et celui des chevaux et domestiques étranglés pendant le voyage apparaissent. Comme dans la version haïtienne, elle se montre charitable envers la mère du diable qui l'avertit des projets de son fils et l'aide à tromper le coq (la première tentative est infructueuse, la seconde fois, la vieille donne pour tâche au coq quand il a fini de manger de séparer les épingles contenues dans neuf barils). Elle est sauvée par un ancien prétendant passeur qui tue le diable mais ne veut plus de celle qui l'a dédaigné.

La seconde variante, incomplète, s'arrête au mariage consécutif à l'incident de l'épingle.

Puerto-Rico.

La troisième variante porto-ricaine de « La jóven que se casó con el diablo » (MASON et ESPINOSA, *Porto-Rican Folklore*, Part IV, *Cuentos de Brujas y del Diablo*, dans *Journal of American Folklore*, Vol. 39, p. 361) nous présente une jeune fille qui ne veut épouser qu'un homme qui a les dents en or. Un jour Saint Pierre s'arrête chez elle pour demander à boire de l'eau, on la lui donne dans un crachoir. Saint Jean est aussi mal servi, mais le diable qui a des dents en or reçoit son eau dans un vase d'or. La jeune fille déclare à son père qu'elle le veut pour époux. Ils partent après le mariage. « Femme, j'ai faim ! — Mange les provisions. » Quand il a fini, le diable a encore faim : « Mange les bœufs ! » et comme il n'est pas rassasié « Mange les nègres ! » Elle se trouve toute seule et toujours il répète : « Femme, j'ai faim ! — Mange-moi alors ! »

Ici, il y a confusion avec un autre conte et les aventures de la poursuite sont attribuées non à la femme mais à une fille du diable. De même, le rôle du frère qui vient chercher sa sœur est dévolu à un pèlerin qui demande l'hospitalité au diable dont la famille se réjouit d'avoir quelqu'un à manger.

Le diable a une fille Maria qui n'a pas hérité de la nature de ses parents, elle décide de sauver le pèlerin et l'aide à accomplir les tâches imposées. Puis tous deux se sauvent après avoir déposé dans un coin un bol plein de crachat qui répond pour eux. Ils emportent une poignée de sel, une poignée de charbon et une poignée de cendres qui se transforment en mer, en forêt et en neige durant la poursuite. Enfin, ne sachant plus que devenir, ils se transforment l'un en église et l'autre en prêtre ce qui leur permet de se sauver définitivement.

République Dominicaine.

A Seibo (ANDRADE. *Folkl. from the Dom. Rep.*, p. 102, n° 71. « El galán de los dientes de oro ») une jeune fille ne veut épouser qu'un homme avec des dents d'or. Le diable

se présente sous le déguisement requis et est accepté. Son petit frère l'accompagne malgré maintes rebuffades quand elle se rend au pays du mari, après les noces. Au moment de passer l'eau, le diable chante une chanson magique que le petit frère retient. Durant la nuit il veut tuer sa femme mais chaque fois qu'il approche, l'enfant pousse un cri et se met à parler. « Qu'as-tu? — Maman a l'habitude de me donner des choux pendant la nuit pour que je dorme. » Pendant que le Diable va lui chercher des choux, il réveille sa sœur, lui raconte ce que tentait de faire son mari et s'enfuit avec elle. Le Diable les poursuit mais après avoir passé l'eau, le petit garçon brise le canot si bien que le Diable se noie en voulant les atteindre.

2. — *Contes possédant le même thème principal
et le même prologue
mais suivis d'un thème différent.*

Caroline du Nord.

Dans « The Devil Marriage » (PARSONS, *Tales from Guilford County*, dans *Journ. Am. Folkl.*, vol. 30, p. 181) une jeune fille ne veut se marier qu'à un homme vêtu d'or. Elle en trouve un mais son frère lui fait remarquer qu'il a les pieds fourchus. Elle se marie et demande à emmener le petit frère. Celui-ci remarque qu'en entrant dans le buggy, le mari jette un œuf en disant : « Betty, allons ! » Il dit à sa sœur qu'elle a épousé un diable et ferait mieux de rentrer avec lui. Elle est vite convaincue. Ils prennent la voiture et l'enfant lance un œuf en disant lui aussi : « Betty, allons ! » Après les avoir déposés chez eux, Betty retourne chez son maître qui vient chercher sa femme. Le petit frère avertit une sorcière qui vient pour répondre aux questions et énigmes du Diable et l'écarter définitivement.

Dominique.

Dans la deuxième des variantes du conte n° 28 (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 416 et sq.) la forme I est nettement reconnaissable. Une jeune fille refuse tous ses

prétendants pour accepter le diable déguisé : « Compère Cheval ». Sa mère lui passe l'épingle qui doit vérifier si son fiancé est « un homme ou un démon ». Elle prétend avoir trouvé du sang mais le petit frère méfiant répète l'expérience en se cachant et trouve du pus. Il les accompagne à leur insu durant le voyage de noces et avertit sa sœur du sort qui l'attend. Le mari rentre et demande de la chair humaine, comme elle n'en a pas à lui donner, il l'attache et met à chauffer de l'eau pour la faire cuire. Le frère reparait et coupe les sept têtes du cheval qui s'était endormi, il ouvre les sept chambres, dans la chambre défendue se trouve la fille du roi perdue depuis longtemps qu'il ramène en même temps que sa sœur.

République Dominicaine.

Dans la région de Bonao on raconte l'histoire suivante (ANDRADE. *Folkl. from the Dom. Rep.* p. 101, n° 70, « El jóven de lo diente de oro »). Une jeune orgueilleuse ne veut épouser qu'un homme avec des dents d'or. Le diable se présente sous l'apparence désirée et l'épouse. Il l'emmène chez lui et avant de sortir lui donne un mouchoir blanc qu'elle ne doit quitter sous aucun prétexte. Elle a le droit de se promener dans tout le palais à condition de ne pas entrer dans une chambre fermée. Elle s'y rend bien entendu dès qu'il a le dos tourné et la trouve pleine de cadavres, surprise elle laisse tomber le mouchoir qui se tache de sang. Le diable l'étrangle à son retour et va chercher la sœur cadette pour rendre visite à sa femme. Elle est aussi victime de sa curiosité. La troisième sœur quand elle entre dans la chambre défendue n'a pas le mouchoir dénonciateur qui est resté dans sa chambre à coucher. Elle découvre dans l'appartement voisin un cheval de sept couleurs à demi-mort de faim, elle lui jette de l'herbe et il lui conseille de frotter les yeux de ses sœurs avec les feuilles d'un arbre qui croît derrière le palais afin de les ressusciter. Les trois sœurs s'enfuient sur le cheval aux sept couleurs.

Dans la première version de Macoris (*ibid.*, n° 72, p. 102), intitulée « El joven de lo diente de oro » une jeune fille ne

veut épouser qu'un homme blanc, avec les deux dents de devant en or. Le diable prend la forme désirée et le mariage se fait. Il amène sa femme à son château situé de l'autre côté de la mer. La plus jeune de ses belles-sœurs l'entend chanter trois fois : « Yolita ven ! » avant qu'apparaisse la barque magique. Ici, nous retrouvons l'épisode de la chambre défendue. Ce sont les clés, au lieu du mouchoir qui sont tachées de sang. Elle envoie par son chien un message à sa sœur cadette qui est arrêtée en route par son ignorance de la chanson magique. La petite vient à son aide et elles tuent le Diable.

La seconde version de Macoris (*ibid.*, n° 73, p. 103), est altérée et incomplète. Une jeune fille a trois frères. Elle ne veut se marier qu'à un homme qui crache des pommes d'or. Elle rencontre son idéal et l'épouse. Le couple part pour le pays du mari. Ils rencontrent une vieille, une bête féroce et un chien qui effrayent la femme par leurs remarques énigmatiques et traversent une rivière dans une barque. Un jour, l'un des frères veut connaître le sort de sa sœur. Il part à sa recherche. Une vieille lui indique le chemin moyennant le don du contenu de sa besace.

A San José de las Matas (*ibid.*, p. 104, n° 74, « Ei hombre de lo diente de oro ») une vieille a une fille qu'elle ne veut marier qu'avec un homme aux dents d'or. Elle en trouve un et la noce se fait. Après huit jours, le mari, qui était un diable déguisé, emmène femme et belle-mère. En chemin il les prévient de ne nommer aucun saint. « Ave Maria Purissima ! » s'écrie la vieille. Il la jette aussitôt dans un précipice et continue avec sa femme. La maison du Diable a sept chambres où sont prisonnières des âmes. Avant de sortir pour aller à son travail il donne à son coq un baril de maïs et le laisse surveiller la maison.

L'un des frères de la femme part à sa recherche mais il ne peut trouver le chemin. Le dernier des frères part ensuite après avoir choisi la bénédiction de son père au lieu de l'omlette offerte. Il rencontre un vieillard (Dieu) qui lui dit que pour libérer son frère et sa sœur il doit les asperger d'eau bénite. Il suit le conseil et tous trois s'échappent.

Puerto-Rico.

Dans la deuxième variante porto-ricaine de MASON et ESPINOSA (*Porto-Rican Folklore*, dans *Journal of American Folklore*, Vol. 39, p. 360) une jeune fille difficile ne veut épouser qu'un millionnaire. Un diable déguisé se présente et est accepté mais le frère de la jeune fille a des soupçons et en fait part à sa mère et à sa sœur qui s'en offusquent. Elle part avec son mari peu après le mariage, celui-ci lui révèle sa véritable nature durant le voyage. Arrivée chez le diable, elle apprend que celui-ci mange un chrétien par jour mais qu'elle a encore un peu de répit. Son frère qui est au courant de son sort « par son intelligence » part à sa recherche : « Maman, voici mes clefs, quand les trois chiens commenceront à hurler, ouvre-leur, ils savent où je vais. Observe bien la fontaine et la rose qui s'y trouve, lorsqu'elle s'effeuillera je serai en train de me battre avec le diable, lorsqu'elle se fermera j'aurai délivré ma sœur. » Il emporte avec lui une poignée de sel, une poignée de charbon et une poignée de cendres et arrive chez le diable.

Cette version est inachevée.

3. — *Contes possédant le même thème principal, sans prologue ou avec un autre prologue, suivi d'un thème de poursuite.*

Louisiane.

Dans « Mariaze Djabe » (FORTIER, *Louisiana Folk Tales*, p. 68) l'incident d'introduction est légèrement différent : la jeune fille refuse tous ses prétendants, la mère alors place au sommet d'un arbre un giraumont et promet sa fille à celui qui le décrochera. Le plus beau, qui n'est autre que le Diable, y réussit à la grande satisfaction de la jeune fille, A peine marié, il veut retourner dans son pays. En route les époux rencontrent un homme qui réclame au Diable sa cravate qu'il lui a prêtée, un autre son pantalon, un autre ses chevaux, etc. Arrivé chez lui il laisse sa femme un instant avec sa mère. Celle-ci renseigne sa belle-fille sur la vraie nature de son mari et lui conseille la fuite. Elle lui

fait voir des cadavres de femmes dans un cabinet et lui conseille, lorsque le Diable l'enverra donner un sac de maïs à son coq d'en donner trois pour avoir le temps de partir sans être dénoncée et de prendre six œufs sales pour l'aider. Elle obéit. Les œufs qu'elle brise créent des obstacles sur la route du Diable qui la poursuit. Lorsqu'elle se trouve devant la rivière, elle demande au crocodile de la faire passer, il accepte et la dépose de l'autre côté. Quand le Diable veut aussi se faire passer, le crocodile plonge en plein courant et le noie.

Géorgie.

Dans « De debble an' May Belle » (JONES, *Negro myths from the Georgia Coast*, p. 82) le Diable épouse May Belle et l'emmène chez lui. Tandis qu'il est à son travail, elle ouvre une pièce fermée contenant trois cadavres de femmes. Elle se plaint de son sort à haute voix devant l'écurie et le cheval lui dit : « Ne saviez-vous pas que votre mari était un diable ? » Elle lui demande de l'aider à retourner chez son père, ce qu'il accepte. Le lendemain, munie de quatre gros clous que suivant les conseils du cheval, elle a pris sur la cheminée du Diable, elle part. Chaque nuit, elle jette un clou derrière elle qui bloque la route aux autres cavaliers. A peine est-elle arrivée chez son père que le Diable vient la chercher, ils refusent de la rendre et tirent sur le Diable qui les extermine tous.

Bahamas.

Les trois premières variantes du conte noté par Dr. PARSONS (*Folk tales of Andros Islands*, p. 50 et sq.) correspondent à ce type. Dans la première, le diable qui a épousé la sœur de Jack avant même d'arriver chez lui commence à se dépouiller de ses vêtements. Pendant qu'il va chercher du feu pour la faire cuire, Jack l'aide à se sauver en gavant de maïs le coq gardien.

Poursuivis par le diable, le frère et la sœur s'en tirent par de multiples transformations. Chaque fois que le diable re-

tourne bredouille, sa femme lui explique sa méprise. A la fin, ennuyé, il la tue et la mange.

Dans la deuxième, c'est la vieille qui habite chez le diable qui conseille de gaver le coq, c'est encore elle qui rattrape le diable et le jette à l'eau.

Dans la troisième, le diable propose à sa femme des énigmes avant toute tentative de fuite et menace de la tuer si elle ne les résout pas. Elle se sauve avec son frère qui la prend en croupe sur l'un des chevaux à trois pieds du diable. Celui-ci bat tellement son coq que ses jambes se couvrent d'écailles (les plumes n'ont jamais repoussé et tous les coqs depuis naissent ainsi). Il poursuit les fugitifs et envoie au loin son chapeau magique afin de découvrir la route qu'ils ont prise. Sur le point d'être rattrapée la jeune femme brise un œuf qui se transforme en mer. Son frère tue le diable.

Guadeloupe.

Dans le conte de « Petit-Jean et Petite-Marie » recueilli par Madame SCHONT (*Quelques contes créoles*, p. 9) un beau monsieur fait la cour à Petite-Marie. Sa mère veut être sûre que ce n'est pas le diable : « Pique-le avec une épingle, s'il en sort du sang c'est un homme, s'il en sort du pus c'est le Diable. » Il sort du pus mais Marie est déjà ensorcelée, elle se pique elle-même afin d'avoir du sang à montrer à sa mère qui consent au mariage. Jean, au courant de l'incident, accompagne sa sœur chez son mari. Tandis qu'on s'apprête à les manger, le Diable s'endort, Jean lui vole ses bottes de sept lieues et s'enfuit avec sa sœur. Poursuivi, il se transforme en jardinier et sa sœur en rose. La femme du Diable à son retour lui explique la métamorphose, il repart. Jean se transforme en canard et sa sœur en mare. Une autre fois, il se transforme en prêtre et sa sœur en église. Le diable, quand il s'aperçoit qu'il a été tellement mystifié, grince des dents, les étincelles qui s'échappent de sa gueule mettent le feu à sa case.

4. — Contes possédant le même thème principal
avec thèmes d'introduction
et de dénouement différents.

Jamaïque.

Un exemple en a été noté par M. DASENT dans « The brother and his sister » l'une des « Ananzi Stories » publiées en appendice de la 2^e édition des *Tales from the Fjeld* » d'ASBJOERNSSEN (p. 496). Une jeune fille est sur le point d'épouser un ogre, le petit frère avertit sa mère : « Il la tuera, sa maison est pleine d'ossements ! » Elle refuse de le croire. Lors du voyage de noces, l'enfant les accompagne et demande à loger dans la forge. Durant la nuit, quand l'ogre vient préparer ses outils pour tuer sa femme, il trouve l'enfant éveillé. Celui-ci lui demande les choses les plus difficiles pour gagner du temps (sacs d'or comme oreiller, eau de la rivière puisée dans un tamis). Il donne du maïs au coq pour l'empêcher d'avertir son maître et montre à sa sœur les ossements, puis il prend l'or et s'enfuit avec sa sœur dans le bateau de l'ogre.

Martinique.

Dans la troisième variante, intitulée « I fai grand diab'e ca mangé maman i » (PARSONS, *Folk tales of the Antilles*, p. 242, n° 37) c'est la mère qui avertit sa fille de ses soupçons. Le diable se comporte en vampire avant même d'arriver chez lui. Il remet à sa femme les clefs. Sitôt son départ, elle ouvre la chambre défendue qui contient des têtes de mort et un coq se met à chanter. Le diable revient immédiatement, elle prétend qu'elle a ouvert à cause d'un bourdonnement qu'elle entendait. Il donne ordre à sa mère de tuer sa femme. Le petit frère arrive, tue la vieille et le diable lorsqu'il se présente avec ses amis trouve un repas tout préparé auquel il fait honneur. En mangeant, il reconnaît la chair de sa mère, monte chercher la coupable et ne trouvant personne se tue.

Dominique.

Dans la première variante, de « Jiabe qui mawié épi fi-a » (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 416, n° 28) le diable épouse une femme. Un jour cette femme ramasse une épingle qu'elle pique à son corsage et qui durant la nuit prend la forme de son frère pour lui annoncer qu'elle est mariée à un diable qui doit la manger le lendemain. Le frère se bat avec le diable qu'il tue.

Dans la quatrième il y a l'incident de l'épingle et celui de la chambre défendue. La jeune femme ouvre une chambre contenant des cadavres, une autre contenant des livres et une troisième contenant un moulin. A son retour le mari lui demande de chanter la chanson de Mary Belle contenue dans l'un des livres et tandis qu'elle chante la pousse sous le moulin qui l'écrase.

Sainte-Lucie.

Dans la version que Dr. PARSONS a recueillie et qu'on retrouve également à La Barbade (*Folklore of the Antilles*, p. 133 « Devil Marriage ») le thème est entremêlé à celui des animaux reconnaissants et à celui des travaux impossibles. Une mère en mourant conseille à sa fille d'obéir à son frère aîné et à son fils de veiller sur sa sœur. Un jeune homme vient faire la cour à la fille, il ne plaît pas au frère qui quitte la maison après avoir averti sa sœur qu'elle a affaire au diable. C'est une vieille voisine qui donne l'épingle et comme toujours elle se pique afin qu'on ne puisse rien trouver à redire à son amoureux. Nous retrouvons, comme à la Trinité, l'incident du mari qui dévoile sa nature de vampire durant le voyage de noces (il tord le cou à son enfant né avant le mariage pour lui sucer le sang, il fait de même pour les chevaux de la voiture). Il y a dans le palais du diable une chambre défendue. Il garde sa femme prisonnière et elle ne sera délivrée que bien plus tard par son frère dont les aventures sont racontées tout au long.

5. — *Thème altéré.***Brésil.**

L'histoire du mari surnaturel constitue le thème d'introduction du conte « O Sargento Verde » (ROMERO, *Contos populares*, p. 17). Un homme très riche marie sa fille. Notre-Dame, marraine de la fiancée, lui apparaît « Tu vas te marier avec un chien qui voudra t'emmener chez lui. Dis à ton père de te donner le cheval le plus vieux et le plus laid, quand ton mari arrivera à un carrefour, il ira à gauche, va à droite et montre-lui ton rosaire afin qu'il reprenne sa forme et retourne aux enfers. » Elle obéit en tous points. Le chien s'enfonce dans la terre et elle part à toute bride. Elle se coupe les cheveux, s'habille en homme et va servir dans la garde du roi. La reine s'amourache du beau sergent et lui fait des avances qu'il refuse. Pour se venger elle prétend qu'il s'est vanté d'accomplir tel et tel prodige, celui-ci dénie le fait mais avec l'aide du cheval les accomplit réellement, entre autres celui d'aller chercher au fond des eaux la princesse sœur du roi. Celle-ci dévoile le sexe du Sergent et épouse le cheval après qu'il a repris forme humaine. Le faux sergent épouse le roi après l'exécution de la reine.

Incident du coq gardien lié à un thème de poursuite sans mariage avec un démon déguisé.

Trinidad.

Dr. Parsons nous rapporte une variante du « Petit-Jean et Petite-Marie » guadeloupéen sans mariage (*Folklore of the Antilles*. p. 32, n° 30, « Diab'e cumancé dé yo »). Épisodes communs : tâches et poursuite. Dès que Jean voit approcher le diable pendant la nuit, il se plaint tantôt des maringouins qui le dévorent et contre lesquels sa mère avait l'habitude de faire de la fumée, tantôt de la chaleur que sa mère combattait en le baignant avec de l'eau transportée de la rivière dans un panier. Pour se sauver, Jean donne au cheval et au coq dix barils de mil et dix barils d'avoine et

emporte trois œufs qu'il lancera durant la poursuite. Ils formeront une montagne de savon, une montagne d'aiguilles et une montagne d'épingles. Le couple se transforme ensuite en colibri et fleur, canard et rivière, prêtre et église.

La jeune fille difficile punie peut aussi servir de prologue-cadre à l'enlèvement par un ogre.

Guyane française.

Dans un conte créole recueilli par Madame VAUGEOIS (*Revue Trad. Pop.* Vol. 12, p. 229. « Fanny et le pêcheur ») Fanny est une jeune fille difficile qui ne trouve aucun prétendant à son goût. Languio le pêcheur est refusé parce qu'il n'a pas de chemise et qu'il *sent la marée*. Elle est enlevée par un ogre et le père annonce que celui qui la délivrera deviendra son mari. Un jour que l'ogre est absent, Fanny entend le bruit des rames et la chanson de Languio : « C'est moi qui n'ai pas de chemise, qui n'ai pas de culotte et qui sent la marée. » Il la sauve et elle accepte de l'épouser.

THÈME 1 — FORME 2

Cette forme, plus rare que la précédente, se rencontre dans les Antilles. Certains incidents haïtiens de cette forme ne paraissent pas dans les autres versions américaines.

On retrouve dans des versions de la forme I *l'avertissement donné par le petit frère avisé* (Bahamas, p. 48, Trinidad, p. 48, Caroline du Nord, p. 51, Puerto-Rico, p. 54, Sainte-Lucie, p. 58), et *l'épreuve de la piqure dont la jeune fille cache l'issue pour épouser celui qu'elle aime* (Trinidad, p. 48, Martinique, p. 49, Dominique, p. 51 et p. 58, Guadeloupe, p. 56, Sainte-Lucie, p. 58).

Les incidents que nous n'avons pas remarqués dans les autres versions négro-américaines des formes 1 ou 2 sont :

a — Le mariage avec l'ancien-prétendant-sauveur (« Mouton »).

b. — L'ingratitude de la femme qui regrette son mari assassin (« Nouvelles aventures de Couleuvre »).

c. — Le meurtre des chiens par la diablesse, le héros conservant un os de chacun d'eux (« Les trois chiens »).

1. *Contes ou le thème principal
est précédé ou encadré par celui de la jeune fille difficile
et suivi d'un thème de sauvetage.*

Jamaïque.

Dans « Man-Snake as Bridegroom » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 103, n° 85) nous trouvons deux versions de notre thème.

Dans la première variante de « The rescue » une jeune fille refuse tous ses prétendants. Paraît un jour un beau garçon noir comme le charbon : « Celui-là sera mon mari ! » Elle est fiancée. L'homme ne mange que des œufs crus. Son petit

frère lui dit : « Cet homme est un serpent ! — Où as-tu jamais vu un serpent avoir l'apparence d'un homme ? — Très bien, le jour où tu te marieras, je serai dans le bois à chasser. » Après le mariage, il part avec sa femme. En route, il lâche tous les vêtements qu'il avait empruntés. Arrivés dans un bois il s'arrête dans une caverne et se change en serpent *pour lui sucer le sang*. Elle se met à chanter, appelant son frère à l'aide. Celui-ci s'entendant appeler arrive à la caverne juste au moment où *le serpent allait toucher le nez* de sa sœur. Il le tue et la ramène.

Dans la seconde variante une jeune fille qui refuse tous ses prétendants accepte un serpent déguisé. Il part le jour du mariage, perd en route ses vêtements et arrivé à son trou reprend sa forme *pour l'avalé*. Arrivé à la hanche il s'arrête, elle chante pour appeler au secours ses trois frères chasseurs. Ils l'entendent, tuent l'animal et la délivrent.

Dans le conte de « Yellow Snake » (JEKYLL, *Jamaican Song and Story*, p. 102) une jeune fille trouve à redire à tous ses prétendants mais s'éprend à première vue d'un serpent déguisé. Ils voyagent tout de suite après le mariage. Arrivé devant son trou, le serpent commence à l'avalé et elle se met à chanter, demandant du secours. Le petit frère demande à ses aînés de diriger la chasse vers la forêt car il lui semble entendre la voix de sa sœur qui l'appelle. Ils arrivent quand seule la tête de la jeune femme est encore visible, ils tuent le serpent et la délivrent. Elle est guérie du mariage.

Bahamas.

Dans la première version du conte « The chosen Suitor » (PARSONS, *Folk tales of Andros Island*, p. 45) une jeune fille épouse un diable déguisé (un serpent dans la variante indiquée par la note I, p. 46) après avoir refusé maint autre prétendant. Le départ pour le pays du mari a lieu peu après le mariage. En route il laisse la voiture un instant et revient vêtu de fer (dans la variante de la note I, il laisse tomber ses vêtements et apparaît en serpent). Elle refuse de le reconnaître. Il lui montre comme preuve le pain et le fromage qu'elle lui a donnés avant de partir. Arrivé devant

son trou, il se met en mesure de l'avaler. Elle chante, le serpent chante aussi, mais d'une voix changée. Les deux frères de la femme arrivent et crient : « Halte ! »

2. — *Contes ou le thème principal
est encadré dans celui de la jeune fille difficile
qui périt victime de son orgueil.*

Jamaïque.

Dans le conte « Snake swallows the Bride » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 103, n° 85) une jeune fille difficile accepte un serpent déguisé. A partir de minuit, elle et son mari chantent tout le temps dans leur lit. Quand le père, inquiet de leur retard, ouvre la porte de la chambre, le serpent a déjà avalé sa femme.

République Dominicaine.

M. Andrade a recueilli l'histoire d'une jeune fille orgueilleuse de sa beauté qui ne veut épouser qu'un homme aux dents d'or. (ANDRADE, *Folkl. from the Dom. Rep.* p. 104, n° 74. « La boda de la olguyosa »). Le diable l'entend, s'habille de blanc et change en or ses dents. Il passe devant la porte de la jeune fille et la salue en riant. Peu après le mariage a lieu. Il l'emmène chez lui dans un pays désert et éloigné. Au milieu de la nuit, il se change en flamme. Elle pousse des cris et il reprend forme humaine. Quand elle est calmée, il se change en oiseau et ensuite en âne. Elle s'évanouit. Il en profite pour la jeter dans un four et la manger en compagnie de ses diabolins.

Martinique (altéré).

Le conte suivant (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 241) constitue peut-être une variante incomplète de la forme 2. Une jeune fille après avoir refusé plusieurs jeunes gens accepte une couleuvre déguisée. Après le mariage, ils partent en voyage de noces. Arrivés devant un trou, le mari l'y emprisonne et reprend sa forme animale.

Jamaïque (*altéré*).

« The Yalla' Snake » (BATES, *Creole Folklore from Jamaica*, p. 121) représente également une forme incomplète ou altérée. Une jeune fille trouve à redire à tous ses prétendants. Serpent emprunte vêtements et voiture pour lui faire sa cour. Il est accepté. Pendant le voyage de noces tous les créanciers réclament leur dû et la fille reconnaît la vraie nature de celui qu'elle a épousé.

3. — *Contes où le prologue de la jeune fille difficile est absent.*

Saint Jean.

Dans le conte numéro 34 de la collection de M. DE JONG (*Het huidige Negerhollandsch*, p. 33) une jeune fille épouse un serpent et est avalée par lui. Elle appelle son frère à l'aide. Il prend son coutelas et tue le serpent. Il retire sa sœur et la ramène à la maison toute endolorie.

Trinidad.

Dans « Tig'e habillé en femme » (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 41) un chasseur, après avoir tué tous les tigres de la région va dans un autre pays. Une tigresse se déguise en femme et vient causer avec le fils du chasseur, que son père a laissé dans une hutte fermée à clef. Elle fait faire une autre clef, entre, referme la porte et se déshabille. Il reconnaît une tigresse : « Combien de tigres a tué ton père ? » Elle commence à le dévorer. Paon qui passait par là accepte d'aller avertir le chasseur du danger que court son fils. Celui-ci arrive, tue la tigresse et recolle tous les morceaux de son fils. Il n'y en a qu'un qu'il ne retrouve pas : celui du milieu du dos. C'est pourquoi nous avons tous un canal par là.

4. — *Contes où le thème est intimement mêlé
à celui des trois chiens
qui sauvent leur maître en péril sur un arbre,
ou à celui des confidences interrompues.*

Martinique.

Dans « Li ca monté pié a » (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 326, n° 77) un jeune homme est si « aristocrate » qu'il ne veut pas épouser une négresse comme lui, à trente ans il est encore célibataire parce qu'il n'a pas assez d'argent pour aller en France et épouser une femme blanche. Il se moque d'une jeune fille, disant qu'elle sent « les blattes », elle jure de se venger et s'allie au diable. Un jour sur la route de l'église il voit une belle femme blanche qui laisse tomber près de lui son éventail, il le ramasse et lie connaissance. Elle vient rendre visite au jeune homme qui habite chez sa mère, apporte des cadeaux, fait des avances, enfin, il lui demande sa main et le mariage a lieu. Elle attend un bébé. Un jour elle lui propose d'aller avec lui à une propriété de campagne où il y a toutes sortes de fruits. Le jeune homme a trois chiens : Coléfala, Dimilaroi et Tit Poliment, elle refuse de sortir avec eux. Il les attache et met près de sa mère une terrine d'eau : « Si elle devient du sang, lâche les chiens ». Après un moment la femme prétend qu'elle a oublié quelque chose, elle retourne sur ses pas et attache les chiens avec « trois mèches de cheveux : trois câbles de bateaux ». Arrivés sur la propriété, elle demande un abricot (mamey), il grimpe à l'arbre. Dès qu'il désigne un fruit : « Il n'est pas bon ! », un autre : « Il n'est pas bon ! » Impatienté il en lance un à sa femme, elle s'arrange à ce qu'il lui tombe sur le ventre : « Juste ce dont j'avais besoin ! » Elle se frappe le ventre et des diabolins munis de haches en sortent qui se mettent à couper en chantant. L'eau de la terrine se change en sang, la vieille qui dort ne le voit pas. Le jeune homme appelle ses chiens. Le tronc se reforme au fur et à mesure qu'on le coupe. Les chiens rongent leurs chaînes et accourent. La femme prétend qu'elle voulait éprouver son mari. Il ne s'y laisse pas prendre et ordonne aux chiens de faire justice.

Dans une variante de cette même histoire (*ibid.* p. 329) une femme a un fils d'un jour qui présente l'apparence et l'instruction d'un homme de trente ans. Quand il sortait du sein de sa mère, la Vierge l'avait baptisé Ti-Jean et lui avait donné un arc et trois flèches. Il dit adieu à sa mère et part chercher femme. En route il rencontre trois gais lurons avec qui il mène joyeuse vie pendant trois jours. Près de la rivière nos amis rencontrent une femme très belle portant un panier de fleurs. Ils lui demandent un bouquet : « Je n'en ai qu'un, il représente un cœur, celui d'entre vous qui atteindra avec une flèche la fleur rouge au milieu des fleurs blanches, celui-là aura mon cœur. » Ti-Jean réussit et lui propose mariage. Il retourne chez lui et trouve sa mère morte, il avertit sa grand'mère et l'emmène avec ses trois chiens pour habiter avec lui. La nuit des noces, la Vierge sa marraine lui apparaît : « Tu as épousé une diablesse. Voici une bouteille, toutes les fois que tu sortiras avec elle remets cette bouteille à ta grand'mère et dis-lui que si le contenu se change en sang elle doit lâcher tes chiens. » Il raconte tout à la vieille et lui confie la bouteille de lait. Sa femme est tellement prévenante qu'elle endort ses soupçons. Elle lui propose d'aller visiter une propriété dans les hauteurs : « Tu n'emmènes pas les chiens ? — Non, Grand'mère est vieille, si elle s'endort il faut quelqu'un pour garder la maison. — Tu as raison, mais alors il faut les attacher pour qu'ils ne nous suivent pas, voilà de quoi sous la table. » Il voit une espèce de ficelle et attache les chiens. Arrivés sur la propriété, la femme s'arrête devant un abricotier qui n'a qu'un fruit unique et demande à son mari de le lui cueillir. Il essaie de le prendre, impossible ! de le gauler, impossible ! Il grimpe mais ne voit plus le fruit qu'elle lui désigne. Après une heure, il l'aperçoit, le cueille et le lui jette. Elle s'élance de façon à le recevoir sur le ventre : « Ce dont j'avais besoin ! Je vais te montrer ce dont je suis capable ! » En parlant elle touche par hasard l'abricotier qui devient un arbre immense. Elle se bat le ventre, mille diablotins munis de haches en sortent et se mettent à couper. L'eau de la terrine se change en sang. La vieille qui s'est enivrée après le départ de ses petits-enfants n'en voit rien. Ti-Jean chante pour appeler ses trois chiens, Tit Poliman, Gondore Missa et Bomba Sala,

Les ficelles qui les attachaient étaient des câbles, mais Tit Poliman avait des dents d'acier, il commence à les ronger et quand il a fini délivre le deux autres. Ti-Jean lance ses flèches à terre, chaque fois l'arbre se fortifie et la diablesse donne naissance à de nouveaux diabolins. Quand les chiens arrivent elle tente de tromper une autre fois son mari. Il ne s'y laisse pas prendre. Ses chiens dévorent les diabolins mais quand il s'agit de la diablesse, Tit Poliman a beau l'avaler, elle ressort toujours par derrière. L'homme lui ordonne de s'asseoir après l'avoir avalée, il passe par derrière et coupe la tête à la femme au moment où, le chien se soulevant, elle essaie de s'échapper.

République Dominicaine.

Dans la version de Restauración (ANDRADE, *Folk. from the D. R.*, p. 139, n° 105, « La diabla y lo tre perro ») un homme a trois chiens qui le défendent de tout péril. Il épouse une jeune fille qui lui plaît beaucoup mais ne tarde pas à découvrir qu'elle est une diablesse. Il reste quand même avec elle et la présente à sa mère. Celle-ci obtient à force de prières qu'il la ramène où il l'a prise. La jeune femme accepte que son mari la reconduise à la montagne mais lui demande de ne pas emmener ses chiens dont elle a peur. Elle les attache avec trois brins de ses cheveux afin qu'ils puissent aisément briser leurs liens si on les appelle. Les cheveux se changent en chaînes solides sitôt le maître parti. Quand ils arrivent à la montagne la femme révèle sa vraie nature à son mari et lui annonce son intention de le dévorer.

La mère du jeune homme lui avait remis trois baguettes. Il en jette une qui devient un arbre géant sur lequel il grimpe. Elle appelle ses parents afin de jeter l'arbre. Il appelle ses chiens en vain et quand il se voit près de tomber jette une deuxième baguette. L'arbre se fortifie mais les diabolins munis de haches en viennent vite à bout et il doit jeter la dernière baguette. Les chiens réussissent enfin à briser leurs chaînes et viennent le délivrer.

Dans la version de Seibo (*ibid.*, p. 140, n° 106, « La esposa del diablo ») un jeune homme épouse une jeune fille, malgré

les conseils de sa mère. Dès qu'elle entre chez lui, elle attache les trois chiens de son mari avec trois de ses cheveux et leur bouche les oreilles. Puis elle va se promener avec lui dans les bois. Avant de s'en aller, il met neuf grains de maïs dans sa poche. Ils arrivent devant un plant de mamey qui n'a qu'un seul fruit et elle demande à son mari de le lui cueillir. A peine est-il sur l'arbre qu'elle tire sa guitare et se met à chanter : « Quirichá, quirichá, diablá, diablá. » Des diabolins munis de haches sortent de partout et se mettent à couper l'arbre. Le mari jette l'un après l'autre ses neuf grains afin de fortifier l'arbre quand il faiblit. Il appelle enfin ses chiens par une formule magique. Ils brisent leurs chaînes et viennent à son secours. La diablesse espère se tirer d'affaire par de belles promesses mais son mari la laisse dévorer comme les autres et se remarie ensuite avec une belle jeune fille.

Trinidad.

Dans la deuxième variante du conte « Ga'çon té yé à l'ai on p'ed bois ». (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 33 n° 31), — un jeune homme aime toutes les femmes. Il voit passer une câpresse et décide d'en faire sa femme. Il lui fait part de son secret : il peut se changer en toutes sortes de choses. Au moment où il allait lui dire la dernière : « Moin qué to' né sé... » sa mère lui fait signe de s'arrêter. Après le mariage, la femme demande à être accompagnée jusque chez elle mais exige à son mari de laisser les chiens à la maison. Il dit à sa mère : « Si tu vois l'eau du canari que j'ai mis sur le feu se changer en sang, lâche les chiens. » Elle va laver à la rivière et oublie. Pendant ce temps, le couple arrive dans la forêt et la femme demande à son mari de grimper sur un certain arbre fruitier dont elle désire les fruits. Il obéit mais ne peut arriver à les cueillir : « Secoue ton pied ! » Il secoue et les feuilles tombent, chacune devient une diablesse munie de hache et toutes se mettent à couper. L'homme se change en épingle : « Un homme qui toné épingle, il faut li toné un homme acore ! » Elle lui redonne forme humaine. Il essaie de toutes les transformations sans succès. Enfin, il se change en aiguille (se-jui) et elle ne peut le dé-

senchanter. Un crapaud bleu et un crapaud blanc viennent à tour de rôle, sous prétexte d'aider la diablesse à couper, élargir le tronc de l'arbre. L'homme appelle ses trois chiens : Junaïé, Mait'oi-yo, Félix-dé-sang-ba-naïé. Ils brisent leurs chaînes et mangent les diabesses, à l'exception de la vieille déguisée en câpresse qui s'était cachée dans un trou. Le chasseur retourne chez lui. Un homme qui aime toutes les femmes s'attire toujours des désagréments.

Bahamas.

Dans la troisième variante de « The Old Witch and the Dogs » (PARSONS, *Folklore of Andros Island*, p. 66, n° 32) notre thème est soudé à d'autres thèmes. L'introduction explique pourquoi la sorcière en veut au jeune homme et se déguise en jeune fille afin de l'épouser, et de le tuer. Les chiens portent le même nom que dans la deuxième variante : Cut-Throat, Chaw-Fine et Suck-Blood. Elle essaie d'égorger son mari pendant son sommeil mais sans succès car il se transforme en toutes sortes d'objets. Il s'élance sur un arbre, elle frappe son côté et vingt-quatre hommes en sortent, haches en mains pour couper l'arbre. Il appelle ses chiens qui arrivent et tuent la femme.

Jamaïque.

Dans « The three dogs » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 96, n° 82) deux frères vont faire paître leurs vaches. Le feu leur manque. Le plus petit va en demander dans une grande maison habitée par une sorcière, il a peur et retourne sans feu, le plus grand va à son tour et regarde avant d'entrer. Il voit la sorcière se frapper le côté et toute sa famille en sortir : vingt hommes faits, leurs femmes et leurs petits enfants. Ils s'asseyent, mangent et fument. Elle se lève, frappe à nouveau et tous rentrent dans son corps. « Bonjour madame ! — Êtes-vous là depuis longtemps ? — J'arrive pour chercher du feu ! » Elle lui en donne.

Furieuse de savoir que son secret a été surpris, elle suit le jeune homme jusque chez lui (probablement sous un déguisement) et propose sa main à qui abattra la calebasse

qu'elle porte sur sa tête. Le petit frère échoue et celui dont elle veut se venger réussit.

Pendant la nuit, elle aigüise son rasoir pour le tuer mais chaque fois qu'elle approche, l'un de ses trois chiens avertit le jeune homme.

Il part le lendemain avec sa femme, laissant enchaînés les chiens. Il place un pot au milieu de la chambre et dit à sa mère de lâcher les chiens si l'eau se met à bouillir : il sera en danger.

Arrivés au Pays des Sorciers, elle lui demande de lui cueillir l'unique pomme qui a poussé au sommet de l'unique pommier. Il grimpe à l'arbre : « Je savais que je t'aurais !— Je suis aussi puissant que toi : fer contre fer ! » Elle frappe son côté et il en sort des bûcherons qui se mettent à couper le tronc qu'il renforce à l'aide d'une formule magique. La mère du jeune homme qui est sourde n'entend pas bouillir l'eau qui se change en sang. Un jet de vapeur rouge s'échappe et vient tomber sur son costume tandis qu'elle bavarde avec des amies, elle comprend et lâche les chiens qui tuent les bûcherons et la sorcière.

Dans « The Hunter » (*ibid.*, p. 101, n° 84) nous trouvons encore deux versions de notre thème.

Dans la première : « The Bull turned Courter » un chasseur a l'habitude de tuer les vaches au moment où elles vont s'abreuver. Il en abat une, le troupeau s'élance pour le tuer : « Tchi ! » il devient une pierre. Quand elles sont fatiguées de le chercher, elles s'en vont. Le chasseur reprend forme humaine et ramasse son butin. A sa mort, il n'y a plus qu'un seul taureau dans la région. Celui-ci décide de se venger, prend forme humaine et courtise la fille du chasseur qui l'accepte comme époux. Pendant la nuit elle raconte à son mari que lorsque son père allait chasser il disait « Tchi ! » et se changeait en pierre. De la chambre voisine la mère interrompt les confidences. Le lendemain, elle va se promener avec son mari, il cherche *l'endroit où il avait caché sa peau* : « Attends-moi un instant » et revient transformé en taureau. Elle se change en brindilles sèches, en arbre et enfin en *aiguille*. Quand il a abandonné ses recherches elle reprend forme humaine et retourne chez sa mère.

Dans la seconde version : « The Cow turned woman » un chasseur rencontre un jour une belle jeune fille. Il l'épouse et l'emmène chez lui : c'était une vache transformée en femme. La nuit elle lui demande : « Comment fais-tu pour vivre parmi les bœufs sans être tué ? — Je me change en bois, en pierre, en toutes sortes de choses. » Sa mère l'empêche de continuer. La vache retourne parmi les siens. Heureusement, il n'avait pas révélé un de ses déguisements. C'est ce qui lui permet de chasser encore les vaches.

« Les trois chiens » sont quelquefois liés à d'autres thèmes.

Alabama.

Dans « Escape up the Tree » (PARSONS, *Folk Tales from students in Tusk. Inst.* n° 3, p. 399) deux petits enfants ont trois chiens : Tu-Sais, Je-Sais et Dieu-Sait. Un homme sauvage s'empare de la petite fille et quand elle a grandi, l'épouse. Les parents perdent tout espoir de la retrouver. Un jour, son frère Tom s'égare et arrive chez sa sœur. Ils se reconnaissent et elle le cache. Son mari revenu promet de ne faire aucun mal à son frère, elle le présente et il couvre Tom de caresses. Tom s'en va le lendemain et sa sœur l'accompagne, soi-disant pour une partie du chemin seulement. Le sauvage leur dit : « Montez à cet arbre et priez tandis que j'aiguise mon couteau. » Ils grimpent, Tom appelle ses chiens et l'ogre croit qu'il prie en entendant « Dieu-Sait ». Les chiens le mettent en pièces. Le frère et la sœur rentrent chez eux, tout le monde considère désormais les chiens comme trois héros.

Bahamas.

Dans une variante de « The Old Witch and the Dogs » (PARSONS, *Folk tales of Andros Island*, p. 66, n° 32, IV) Jack part pour chercher fortune. L'eau de la marmite doit avertir sa mère en cas de danger. Il rencontre une vieille, elle veut l'épouser mais il refuse. Elle le poursuit. Il lance une flèche qui se transforme en arbre. Elle frappe le côté droit de son âne et en tire trois hommes, le côté gauche lui

donne trois haches. Ils coupent en chantant. Quand l'arbre s'ébranle, Jack jette une autre flèche, puis une troisième. Passe un oiseau-mouche, il l'envoie avertir sa mère. Elle lâche les chiens. La sorcière n'est pas dévorée, elle donne à Jack son trésor.

Chili.

Dans « El Liviano y el Pesado » (LAVAL, *Contribución al Folklore de Carahue*, II, p. 98, n° 5) Juan défend à sa sœur d'ouvrir la porte de la chambre verte. Elle l'ouvre cependant et un géant paraît : « Tu dois m'épouser mais il faut nous débarrasser de ton frère qui nous tuerait avec ses chiens. » Il lui donne des poudres à semer sur son passage, les chiens s'y roulent et le chemin reste libre. Elle jette la poudre dans la soupe mais les chiens renversent la soupe. Le géant lui conseille ensuite de feindre une maladie et de dire à Juan qu'elle a rêvé qu'elle mourrait s'il ne lui cueillait pas des oranges en laissant ses chiens, Liviano et Pesado, attachés avec les rubans verts qu'elle lui donne. Arrivé à la moitié de l'oranger, des chaînes montent et attachent Juan. Le géant survient pour le tuer. Il appelle ses chiens. Leurs rubans sont transformés en chaînes mais il les brisent, tuent le géant et délivrent leur maître qui abandonne sa sœur ingrate.

5. — Contes où le thème est intimement lié à celui du chien-gardien

Jamaïque.

Dans « The Barking Puppy » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, n° 72, p. 82) une vieille dame vit avec un petit chien. Chaque soir un homme vient lui rendre visite et à cause du chien doit s'en retourner. La vieille attrappe le chien et le brûle. Le lendemain lorsque l'homme arrive elle lui chante qu'il peut entrer. Les cendres aboient. Elle se lève, ramasse les cendres et les jette à la rivière. Quand l'homme se présente elle lui chante encore que la place est libre, l'eau de la rivière se met à aboyer. Elle la jette à la mer et l'homme pénètre dans la maison : « Maintenant que le chien n'est plus

là, nous allons nous marier.» Elle accepte, l'homme l'attrape et la déchire en petits morceaux.

Bahamas.

Dans « The faithless Widow » (PARSONS, *Folk tales of Andros Island*, p. 165, n° 114) un homme meurt, laissant un chien pour garder sa veuve. Elle veut se remarier. Un homme se présente, il chante à la porte mais le chien le force à partir. Il revient et la femme suit le conseil qu'il exprime dans son chant en tuant le chien. Elle le jette à la rivière mais il continue à chanter dès que l'homme arrive. Elle le brûle, les cendres chantent encore. Elle jette alors les cendres à l'eau et elles descendent en chantant. L'homme entre dans la maison et l'épouse.

THÈME II

1. — Contes où le thème principal est précédé de celui de la jeune fille difficile, et où le retour à la forme animale est commandé par une chanson. (Dans les deux premiers contes, le mariage avec l'animal est l'effet d'une vengeance, comme dans « Bandolié »).

Republique Dominicaine.

Dans la région de Higüey (ANDRADE, *Folkl. from the Dom. Rep.*, p. 105, n° 76) nous avons la version suivante : « El hombre de lo diente de oro. » Un paysan aime une jeune fille : « Je n'épouserai qu'un homme à dents d'or et cheveux d'argent. » Elle fait la même réponse à un prince et à un roi. Le diable s'en amourache, il prend forme humaine et est renvoyé comme les autres. Alors il prend un âne à qui il donne l'apparence rêvée par la jeune fille à l'aide d'une chanson magique. Elle accepte ce nouveau prétendant. A peine le mariage est-il accompli que le diable chante la chanson, le mari reprend sa forme, la femme a des crises de nerfs et la noce se disperse.

Bahamas.

Dans la deuxième version du conte intitulé « The Witch Spouse » (PARSONS, *Folklore of Andros Island*, p. 39 et sq.) nous voyons une jeune homme très difficile auquel aucune jeune fille ne plaît. Une sorcière avec qui il a eu maille à partir lui prédit qu'il épousera un oiseau. Elle se transforme en jeune fille et l'épouse, en réalité elle n'est autre qu'un pigeon. Le petit garçon du mari entend sa belle-mère chanter, voit la cour s'emplir de pigeons et elle-même se transformer en pigeon. Il raconte tout à son père qui le fouette. Le lendemain il répète la même chose et chante la chanson

magique. Des pigeons arrivent en quantité. L'homme les tue tous. Sa femme prend sa forme de sorcière pour lui dire : « Je t'avais bien prédit que tu épouserais un pigeon » et s'envole sous sa forme animale.

Iles Vierges.

Dans un conte recueilli par Miss MEADE (*Folk tales from the Virgin Islands*, p. 363, « Boar Hog ») une jeune fille poussée par sa mère ne veut épouser qu'un homme à dents d'or. Un verrat prend l'apparence requise, à l'aide d'une chanson magique. « Maman ! viens voir celui que je vais épouser ». Il se présente et le mariage a lieu malgré les avertissements du petit frère. Celui-ci achète une flûte et durant le repas de noces, il joue l'air magique, caché sous la table. La queue du verrat sort, il reprend sa forme animale. La jeune femme s'évanouit. Tout ce qui reluit n'est pas or.

Antigua.

Dans la première variante recueillie par M. JOHNSON (*Folkl. from Antigua*, p. 62, n° 19) une femme a deux enfants : une fille et un fils. Le fils est lépreux et un brin sorcier. La fille a de nombreux prétendants que la mère écarte tous. Frère Porc se déguise en gentleman et se présente aussi. La mère l'accepte bien que son fils l'ait avertie qu'elle avait affaire à un porc. Un jour elle lui donne le repas du futur gendre à porter. Celui-ci se voyant seul laboure le champ avec son groin. L'enfant tousse. Immédiatement il récite la formule magique qui lui redonne forme humaine, prend la nourriture et renvoie le petit garçon. Dès qu'il le suppose parti, il redit la formule et redevient porc. L'enfant rapporte ce qu'il a vu. Sa mère et sa sœur sont incrédules, le grand'père le soutient et prépare son fusil. Frère Porc arrive dans l'après-midi. Le petit garçon prend son fifre et commence à chanter la formule magique : « Quelle chanson vulgaire, arrêtez ! » Son chapeau tombe, puis sa veste, ses vêtements sa queue sort, il se met à courir. Le grand'père l'abat d'un coup de fusil.

Dans la troisième variante (*ibid.*, p. 64) une jeune fille

difficile ne veut accepter aucun prétendant. Singe se transforme en homme à l'aide d'une chanson et se présente. Il est accepté malgré les conseils du petit frère qui le dénonce comme un singe déguisé. Le mariage a lieu. Le singe se faisant passer pour un chasseur passe son temps dans les bois. On lui envoie à manger par le petit frère qui doit l'avertir de son arrivée en sifflant. Aussitôt il chante la chanson qui lui donne forme humaine. Un jour, l'enfant vient avec son père et lui prouve que son gendre est un singe. Le père tue l'animal. La jeune femme devient folle et s'enfuit.

Puerto-Rico.

Parmi les contes de la collection porto-ricaine MASON et ESPINOSA nous retrouvons cette forme du thème. (*Journal of American Folklore*, vol. 39, p. 359). Une jeune fille difficile ne veut épouser qu'un homme avec des dents d'or. Un diable se présente et est accepté parce que quand il rit, on ne voit que de l'or. Après le mariage, il va travailler dans une ferme éloignée et demande à sa femme de lui envoyer son déjeuner par leur petit domestique. Quand l'enfant arrive à la ferme, il entend de loin le diable qui dit : « A la Zúngane ! a la Zúngane ! a la Zúngane ! » Il voit le chapeau du diable tomber, puis sa veste, son pantalon, etc. A la fin, il reprend sa forme animale et laboure tout le terrain avec son museau.³ Le petit garçon mange le déjeuner et s'en retourne. Dans la soirée, dès que le diable commence à parler à sa femme, l'enfant se met à crier : « A la Zúngane ! a la Zúngane ! a la Zúngane ! » La veste du diable tombe et il lui promet cinq pesos s'il se tait, l'enfant continue et la métamorphose s'opère complètement. Le diable s'échappe par la fenêtre.

Jamaïque.

Dans « The Play-Song » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 108, n° 87) une vieille femme a un fils sorcier et une fille très bien élevée. Elle refuse tous les partis qui se présentent pour sa fille. Le diable alors se revêt de beaux habits et vient faire la demande. Elle l'accepte malgré l'avis de

son fils qui a reconnu le diable. Quand le diable marche, son genou chante une petite chanson qui imite le son d'une cloche, si une autre personne chante la même chanson, ses vêtements tombent, sa queue sort et il lui pousse une corne sur la tête. L'enfant ayant entendu chanter le genou, apprend la chanson et un jour que le diable est en visite il la chante tout doucement sous la table. « Faites cesser cet enfant ! » La mère lui répond : « C'est une chanson de jeux ! — Je ne l'aime pas ! » L'enfant chante plus fort, le genou l'accompagne, les vêtements tombent, la queue sort et la corne pousse.

2. — *Conte où le thème principal est précédé du thème de la jeune fille difficile et où le retour à la forme surnaturelle n'est pas commandé par une chanson.*

Cariacou.

Dans « S'ou connaît'e nom moin... » (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 81, n° 15) il était une fois une jeune fille très belle et extrêmement difficile qui refusait tous ceux qui la demandaient en mariage. Dieu voyant qu'elle ferait par son caractère le malheur de son mari, décide de l'épouser lui-même. Il se présente et est accepté. Après quelques jours, elle s'étonne d'être toujours avec un homme qui ne mange pas et lui en demande la raison : « Trouvez mon nom et je mangerai. » Il y avait devant la maison un grand arbre et tous les matins, les petits oiseaux chantaient en s'éveillant : « Bonjour, mon Dieu ! » Lorsque la jeune femme demande à une vieille le nom de son mari : « Tu as épousé le Bon Dieu, écoute ce que chantent les oiseaux tous les matins ! » Le lendemain matin, lorsqu'elle apporte une infusion à son mari, celui-ci demande : « Quel est mon nom ? — Ton nom, c'est le Bon Dieu ! — J'ai pris forme humaine pour épargner ton futur mari, comme je ne puis te changer, je t'enverrai un compagnon. » La femme est probablement changée en oiseau car le conte s'achève ainsi : « C'est ça qui fai ou ca wé dé seseaux ensemble. » (C'est pourquoi vous voyez deux oiseaux ensemble).

3. — Contes où le thème principal est précédé d'un thème différent (généralement champ dévasté) et où le retour à la forme animale est commandé par une chanson.

Dominique.

Dr PARSONS nous en offre deux variantes (*Folklore of the Antilles*, pp. 409-410). Dans la première « Femme s'oiseau » le roi a épousé une femme qui refuse toute nourriture. Un valet la surprend se transformant en oiseau pour aller picorer dans un champ de millet. Il avertit le roi et lui répète la chanson. Celui-ci donne un bal et demande au valet de chanter. Il chante la chanson magique. La femme reprend sa forme et le roi la tue.

Dans la seconde, le gardien est battu pour n'avoir pas bien surveillé le champ qu'on retrouve saccagé. Il va chez un « prophète » qui lui dit que c'est la reine qui est coupable et lui conseille de se cacher. Il surprend la transformation de la femme-macaque et agit comme le valet de la première variante.

Trinidad.

Dans un conte de la Trinité (PARSONS, *Folklore of the Antilles*, p. 24) un homme a épousé une « femme-macaque » qui lui dévore son millet. Un camarade lui raconte la transformation à l'aide d'une chanson magique, à laquelle il a assisté. Il ne croit pas son ami. Alors celui-ci lui propose de donner un bal au milieu duquel il chante la chanson, elle reprend sa forme et grimpe sur le toit où le mari la tue.

Jamaïque.

Dans le conte de « Gaulin » (JEKYLL, *Jamaican Song and Story*, p. 73) nous retrouvons la chanson magique. Annancy, l'Araignée, veut épouser une petite Indienne née avec un anneau d'or au doigt. Il se présente avec son orchestre mais l'impression est désastreuse. Il conseille à Lapin de tenter sa chance et lui demande de le prendre ensuite comme domes-

tique avec l'intention de lui enlever sa femme. Il semblerait que la mère ait percé le déguisement (s'il y a un déguisement, le conte n'est pas explicite sur ce point) car elle lui répond : « Vous n'êtes qu'une bête comestible ! » Les deux compères causent entre eux de ce refus. Gaulin, l'Aigrette, les entend, s'habille convenablement après avoir pris forme humaine et fait la cour à la jeune personne. Son frère lui dit : « C'est une aigrette » mais elle ne le croit pas et se fiance au jeune homme. Le frère suit partout l'aigrette et un jour est témoin de sa transformation qui a lieu au moyen d'une chanson que l'enfant apprend par cœur. Le jour du mariage « Messieurs et dames, voulez entendre une petite chanson ? » A peine a-t-il commencé que Gaulin s'écrie : « Arrêtez ! Cette chanson a tué mon grand'père ! » Il continue. Les vêtements tombent, les plumes poussent et Gaulin s'envole. C'est depuis ce jour que les aigrettes volent si haut.

Louisiane.

Dans « Ein Fame ki tournin macaque » (FORTIER, *Louisiana Folk tales*, Appendix, conte n° X) un homme a un champ d'arachides qui est constamment ravagé. Il demande à sa femme qui est l'auteur de ce méfait : « C'est ton petit frère ! ». L'enfant fatigué d'être battu décide de faire connaître à son frère que c'est sa femme qui lui mange ses arachides. Au lieu de lui apporter son déjeuner dans les champs, comme d'habitude, il lui dit de venir voir manger ses arachides. La femme apporte le repas à son mari et l'enfant chante malgré l'opposition de sa belle-sœur la chanson magique qui doit transformer celle-ci en singe. Au bout d'un moment, elle a repris sa forme animale, se précipite vers le champ d'arachides et de là dans les bois.

4. — *Contes où le thème est isolé et où le retour à la forme animale est commandé par une chanson.*

Jamaïque.

Dans la première version rapportée par Mrs. MILNE-HOME (*Mamma's Black Nurse Stories*, p. 42. « De Lady an' de

Bull») un taureau déguisé en homme courtise une femme. Un petit garçon le surprend au jardin sous sa forme animale et le dit à la femme qui refuse de le croire. Le jour du mariage, l'enfant chante la chanson qu'il a entendu chanter au taureau et celui-ci reprend sa forme.

Dans le conte « Nancy » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 108, n° 87) une jeune fille est fiancée à un gros homme qui ne veut jamais manger. Quand il arrive pendant le déjeuner, il laisse tout le monde pour aller là où il y a de l'herbe. Le petit frère de la jeune fille le suit et le voit se transformer en taureau après avoir chanté une chanson magique. Le jour du mariage il dit à sa sœur : « Tu sais qu'il est un taureau? — Où as-tu jamais vu un taureau comme un homme? » Quand on commence à porter les toasts le frère propose de chanter mais le mari dit : « Pas de chansons! » L'enfant fait mine de ne pas avoir entendu et entonne l'air magique. Le taureau reprend sa forme animale et s'enfuit.

Antigua.

Dans la deuxième variante de « The Chosen Suitor » (JOHNSON, *Folklore from Antigua*, p. 63), Singe prend forme humaine et vient courtiser la plus jeune de trois sœurs. On décide le mariage. L'aînée des sœurs a un petit garçon légèrement sorcier qui dit que sa tante va épouser un singe. On se moque de lui et comme il insiste, on le bat. Un jour qu'il se promène avec les trois sœurs, il aperçoit un singe de la forêt en qui il reconnaît son futur oncle : « Hé! Frère Singe! » Singe l'aperçoit, chante une chanson magique et reprend forme humaine pour accueillir sa fiancée et ses belles-sœurs. Il marche un instant avec elles. L'enfant répète la chanson magique. Le singe sent que son pantalon va tomber : « Renvoyez cet enfant à la maison! Ce ne sont pas des chansons à chanter en présence des dames. » Le petit frère est renvoyé et battu mais au prochain bal, il entonne la chanson pendant la danse et quand on le renvoie, continue du dehors. Singe perd ses vêtements, sa queue sort et le père de famille le tue d'un coup de fusil.

Bahamas.

Dans la première variante de « The Witch Spouse » (PARSONS, *Folk tales of Andros Island*, p. 39), qui se rapproche davantage d'« Histoire du Roi qui avait épousé une pintade » le thème n'étant plus combiné à celui de la jeune fille difficile punie, nous avons une femme-aigrette qui dès que son mari a le dos tourné jette ses habits et grâce à une chanson magique redevient oiseau. Un petit garçon qui l'a aperçue raconte tout au mari. Le lendemain il chante la chanson. Elle se met à pleurer : « Pas cela, cela me rappelle ma mère morte ! » Il continue, elle se transforme en aigrette et s'envole.

Saint Jean.

Dans un conte recueilli par M. DE JONG (*Het huidige Negerhollandsch*, n° 59) une jeune fille épouse un homme qui devient ours dès qu'il reste seul. Son petit frère revient par hasard à la maison et entend l'homme chanter une chanson magique. Il assiste à la métamorphose et avertit sa sœur qui se montre incrédule. Il prouve ce qu'il dit en chantant devant son beau-frère, sa sœur et son père. Le père tue son gendre dès qu'il le voit changé en ours.

5. — Contes où le thème est isolé et l'incident de la chanson inexistant ou remplacé par un autre agent.

Jamaïque.

Dans la deuxième version de Mrs MILNE-HOME (*Mamma's Black Nurse Stories*, p. 46. « De Sneake an' de King's darter ») l'incident de la chanson est inexistant. Un serpent déguisé demande en mariage la fille du Roi. Il est accepté mais refuse toujours d'enlever son chapeau et ses gants, ce qui préoccupe sa fiancée. Le jour du mariage, le Roi lui dit : « Embrassez votre femme ». La langue fourchue paraît, on reconnaît Serpent et on le tue.

Dans la troisième version (*ibidem*, p. 54. « The Sneake ») il n'y a pas non plus de chanson. Dans le conte précédent,

on laisse deviner que c'est l'émotion qui cause la transformation, dans celui-ci il est dit explicitement que c'est le saisissement de voir ses créanciers l'assaillir sitôt après le mariage pour lui réclamer les vêtements prêtés qui le fait reprendre sa forme. Sa femme meurt de peur.

Dans le conte de « John Crow » (JEKYLL, *Jamaican Song and Story*, p. 132) c'est l'aurore qui est l'agent de la transformation. Une jeune fille refuse tous ses prétendants. John Crow, le vautour, se présente en magnifique équipage et est aimé à première vue. Le petit frère qui est plus ou moins sorcier dit bien que le fiancé est un vautour mais il n'est pas cru et le mariage est décidé. John Crow se rend à un bal et amène un petit garçon qu'il cache dans les buissons afin de l'avertir quand le jour sera près de se lever. Au plus fort de la danse, on entend une chanson : l'enfant annonce le jour. John Crow n'a pas le courage de s'arrêter, le jour l'attrape et il court à l'étage s'échapper par la fenêtre. Dans sa fuite, le carreau brisé lui emporte une partie des plumes de la tête et depuis ce jour tous les vautours naissent chauves.

Caroline du Nord.

Dans le conte de « The Witch Spouse » (PARSONS, *Tales from the Guilford County*, n° 33) il n'y a pas de transformation physique. Le mari de la diablesse indigné de voir qu'au lieu de manger comme tout le monde elle se contente d'émietter son pain à table et sort durant la nuit, la suit en se cachant. Il découvre ainsi qu'elle se rend au cimetière pour y faire sa nourriture de cadavres. Le lendemain il s'en plaint au roi, père de la jeune femme, qui fait des reproches à sa fille. De retour chez elle, elle bat son mari comme plâtre et disparaît.

6. — Contes où le thème est suivi du récit de la vengeance que tire l'animal de son dénonciateur.

Louisiane.

Dans « Compair Taureau et Jean Malin » (FORTIER, *Louisiana Folk tales*, p. 6) Jean, un petit garçon, est jaloux de

l'amoureux de sa mère adoptive. Il remarque que lorsque l'homme est au salon, il n'y a pas de taureau au pâturage et vice-versa. Il surveille le taureau, l'entend réciter une formule magique et le voit se transformer en homme. Il est effrayé et raconte tout à la dame : « Prouve-le ! ». Quand l'amoureux baise la main de la dame, l'enfant prononce la formule et il n'y a plus qu'un taureau au salon. Craignant la vengeance du taureau, il va trouver Lapin qui lui donne trois œufs magiques. La première fois qu'il rencontre le taureau, il court se réfugier sur un arbre, le taureau se change en un homme avec une hache qui se met à couper l'arbre. Jean lance un œuf qui lui coupe le bras droit, un autre qui lui coupe le bras gauche, le troisième lui coupe la tête. Jean se met en sûreté et prononce les mots magiques qui en font à nouveau un taureau et toutes les parties du corps se recollent.

Géorgie.

Dans le conte qui explique « Why Brother Bull growls and grumbles » (HARRIS, *Uncle Remus and his friends*, p. 81) un taureau à forme humaine courtise une femme et l'aventure du petit domestique Sam est en tous points semblable à celle de Jean Malin en Louisiane, la seule différence consiste dans les objets à lancer qui sont des beignets donnés par sa mère et non plus des œufs donnés par Lapin.

9. — *Thème altéré.*

Jamaïque.

Dans le conte intitulé « The three sisters » (Jekyll, *Jamaican Song and Story*, n° VII, p. 26) trois sœurs refusent tous leurs prétendants. Le Serpent décide d'essayer. Quand il arrive chez elles, il trouve la porte verrouillée et demande à l'aînée de lui ouvrir. Elle va le faire mais la plus jeune qui est sorcière l'en empêche. Il demande alors à la cadette, même jeu. Il s'adresse à la dernière qui le refuse aussi et, devenant un démon, s'en retourne aux enfers. Il est pro-

bable que le nom du diable prononcé dans la chanson est pour quelque chose dans cette transformation.

Dans « Gracie et Miles » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 108, n° 87) Gracie est fiancée à Miles. Tous les jours il lui chante une petite chanson dans laquelle il dit qu'il va la tuer. Elle croit qu'il plaisante. Son petit frère qui apporte à manger à Miles dans les champs le voit sous la forme d'un taureau se transformer en homme. Il avertit sa sœur qui est incrédule : « Viens avec moi la prochaine fois. » Elle s'assure de la nature animale de son fiancé et l'invite à un bal où elle a aussi convié beaucoup d'hommes munis de cordes. Dès qu'il arrive, le petit garçon commence la chanson magique : « D'où vient cet enfant ? Mettez-le dehors ! » L'enfant continue. Il redevient taureau, on l'attache et on le jette dehors.

8. — *Autre forme du thème II : a) Quand le mari reprend sa forme, la jeune femme l'abandonne.*

Bahamas.

Dans un conte recueilli par Dr. PARSONS (*Folk tales of Andros Island*, p. 48) une jeune fille refuse de se marier, le diable emprunte de jolis costumes, se présente et est accepté malgré les conseils contraires du petit frère couvert de plaies. Le jour du mariage, le frère chante une chanson magique, les vêtements du diable tombent et sa queue sort. La jeune fille effrayée saute par la fenêtre et se brise la jambe.

Le thème se présente sous une forme simplifiée dans le conte suivant (*ibidem*, p. 49). Un homme-grenouille se marie. A la sortie de l'église, sa femme s'aperçoit de son identité. Elle l'abandonne et reproche à sa mère de l'avoir vendue à une bête.

THÈME III

Chili.

Dans le conte « El principe Jalma », recueilli par MOORE à Santa Juana (MACHADO Y ALVAREZ, *Cuentos populares españoles*, p. 126) un pauvre vieux a une fille très belle. Il coupe du bois pour gagner sa vie. Un arbre saigne et un nègre paraît : « Pourquoi m'as-tu blessé ? — Pour entretenir ma femme et ma fille. — Ta fille est-elle belle ? — Très ! — Emmène-la dans huit jours ou viens me dire qu'elle refuse de te suivre. » Le vieux trouve alors de l'or dans l'arbre. La jeune fille consent à se marier pour sauver son père. Les noces sont célébrées de nuit et la femme se voit interdire de chercher à connaître son mari. Elle vit heureuse mais une vieille lui demande un jour : « Comment sais-tu si ton mari n'est pas un chien ou Satan lui-même ? » Elle s'arrange, pour le voir et il s'écrie : « Ingrate ! Je suis un prince enchanté. Chausse des souliers de fer et cherche le prince Jalma jusqu'à ce qu'ils soient usés. »

L'histoire continue sur le thème de la recherche.

Forme altérée du tabou d'origine, lié à un autre thème que celui du mari-animal.

Jamaïque.

Dans « The Water Cray fish » (BECKWITH, *Jamaica Anansi Stories*, p. 127, n° 99) une femme très riche n'a pas d'enfant. Un jour qu'elle est au bain elle aperçoit un joli bébé. Elle l'emporte chez elle et l'élève. Elle prend une bonne et charge Anansi de surveiller la conduite de la bonne envers l'enfant. Anansi qui veut se débarrasser de la bonne lui conseille de battre l'enfant avec son balai. Elle obéit aussitôt, l'en-

fant se dirige en courant vers la rivière : « Mademoiselle Nancy, revenez ! — Non, je ne suis qu'une écrevisse de rivière, je n'ai pas de maman ». Elle se précipite à l'eau et devient une écrevisse.

PARALLÈLES AMÉRINDIENS

La littérature populaire des Indiens de l'Amérique du Nord et de l'Amérique Centrale abonde en histoires d'union entre homme et animal ou être surnaturel.

Dans un grand nombre de contes, l'époux animal est en réalité un homme déguisé qui reprend chaque nuit sa véritable apparence. Sa femme le contraint quelquefois à garder forme humaine après l'avoir battu et accablé de reproches (HAEBERLIN, *Mythology of Puget Sound*, p. 418 : « The girl who married a dog »), le plus souvent il est tué par la famille de la femme qui s'aperçoit qu'elle a été séduite mais ignore la vraie nature de son séducteur (ST. CLAIR, *Traditions of the Coos Indians of Oregon*, p. 30 : « The woman who married a dog »). Quand les enfants nés de cette union ont comme leur père une forme animale durant le jour, la mère les en débarrasse souvent en brûlant leur couverture (DORSEY et KROEBER *Traditions of the Arapaho* ⁽¹⁾, p. 209, KROEBER, *Cheyenne Tales*, p. 181).

A côté de ces contes, il existe aussi des versions rationalistes où l'animal est un véritable animal avec qui l'être humain a commerce (SPECK, *Montagnais and Naskapi tales*, p. 18 : « The hunter who married the caribou » et p. 21 : « The hunter who married the beaver ») et qui, dans le cas du mâle qui s'unit à une femme, peut donner naissance à des animaux que leur mère transformera en hommes et qui seront les héros de toutes sortes d'aventures (WATERMANN, *The explanatory element in the Folk Tales of the North American Indians* ⁽²⁾, p. 28: Tabulation des incidents du mari-chien dans les principales versions indiennes). Nous trouvons aussi des contes où l'être humain s'illusionne sur la nature de son conjoint. Dans « The man who married the beaver » (MICHELSON, *Micmac Tales*, p. 33) le héros abusé

(1) Field Columbian Museum, Anthropol. Series, vol. V.

(2) J. A. F. L., vol. 27, p. 1-54.

voit des êtres humains dans la famille de castors à laquelle il s'allie et dont il partage la vie. Les autres Indiens ne sont pas en proie à la même erreur, quand on le rattrape, sa femme est tuée sous ses yeux. Ces contes marquent la transition entre le thème rationaliste et celui de l'animal déguisé dont nous trouvons de nombreux représentants, tantôt à l'état de contes plus ou moins romanesques, tantôt à l'état de mythes expliquant l'origine de telle ou telle société secrète ou de tel ou tel tabou religieux.

De la côte nord du Pacifique au Texas et à la Louisiane, nous retrouvons le mythe de la jeune fille séduite par un beau garçon, qu'elle n'a vu que de nuit dans la plupart des cas, et qui n'est autre qu'un animal déguisé, serpent à sonnettes chez les Tunica (SWANTON, *Mythology of the Indians of Louisiana and the Texas Coast*, p. 288), chauve-souris chez les Yavapai (GIFFORD, *Northeastern and Western Yavapai Myths*, p. 372), chien chez les Kwakiutl (BOAS, *The Social Organization and Secret Societies of the Kwakiutl Indians* ⁽¹⁾, p. 401). Dans certaines versions du mariage avec l'animal déguisé, le héros sait parfaitement à quel partenaire il a affaire, généralement parce qu'il a eu auparavant commerce avec l'animal (SIMMS, *Traditions of the Crows*, p. 289).

Il est rare que l'époux surnaturel ait de mauvaises intentions à l'égard de son conjoint comme dans la forme I de notre premier thème haïtien. Même dans des contes qui par ailleurs présentent des traces d'une influence négro-américaine et se rencontrent dans des tribus ayant été en relation avec les nègres des États-Unis (PARSONS, *Micmac Folklore*, p. 95 : « A woman marries the horned snake ») ce caractère a tendance à disparaître.

(1) U. S. National Museum, Report for 1895.

THÈME I

Carrier.

Dans « The man who ate his wives » (JENNESS, *Myths of the Carrier Indians of British Columbia*, p. 171) un homme a le malheur de perdre successivement trois femmes. Quand il revient au village en chercher une quatrième, on lui donne une boîteuse à qui on recommande de se méfier. Le mari et son frère sont des ogres qui l'engraissent afin de la manger. Un jour elle se sauve et est poursuivie par son mari armé d'un couteau. Elle grimpe à un arbre au bord de la rivière. Le mari voit son image dans l'eau, il s'élance après avoir déposé son arme sur la rive. Elle s'en empare et le tue dès qu'il reparaît. Elle tue le beau-frère de la même façon.

L'histoire continue sous d'autres thèmes.

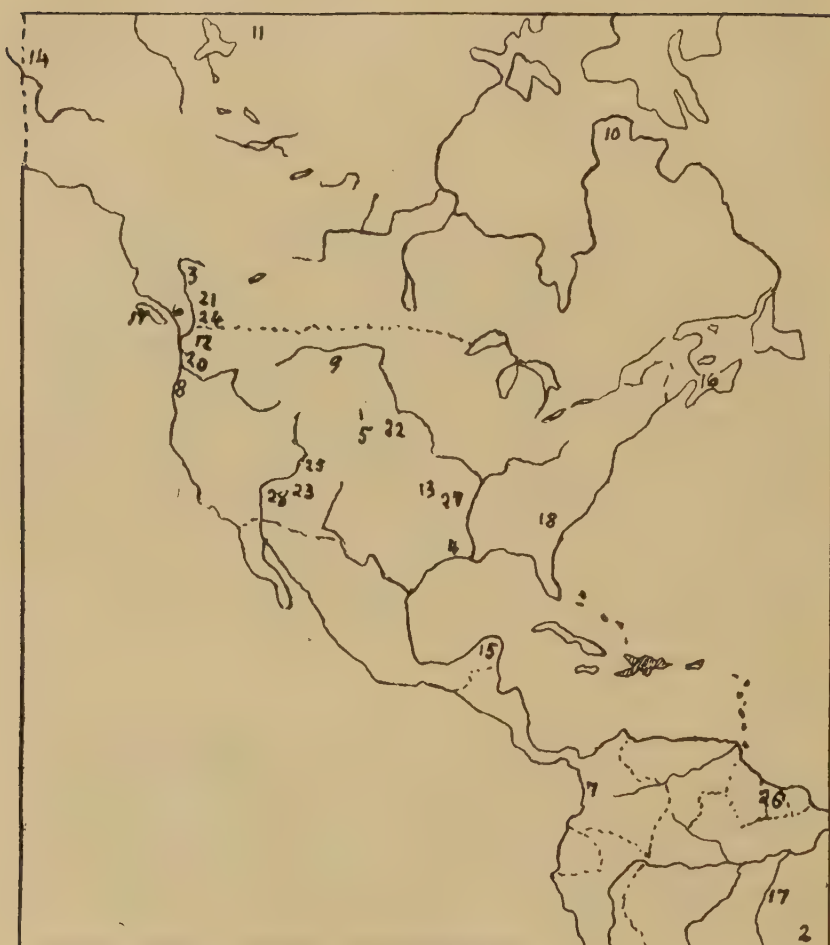
Coos.

H. H. St. CLAIR a recueilli un conte « The Eagle Woman » (*Traditions of the Coos Indians of Oregon*, p. 34, n° 7) où une femme-aigle tue tous ses maris. Après le mariage, elle va se promener avec eux et les jette dans un lac. Un jeune homme réussit à la dompter et la condamne à toujours garder sa forme d'aigle.

Hoh et Quileute.

Le conte « Rainbow marries a man » (REAGAN ET WALTERS *Tales from the Hoh and Quileute*, p. 326) se rapproche de notre thème. Un homme blesse un canard. La bête s'envole avec la flèche. Il la poursuit. Elle se transforme en une grosse femme qui lui demande de l'épouser. Il accepte. Une ennemie de la femme qui vit dans le voisinage lui raconte qu'elle a ainsi séduit beaucoup d'autres jeunes gens que

THÈMES I ET II



- | | | |
|--------------|----------------------|------------------|
| 1. Arapaho | 11. Flancs-de-Chiens | 21. Shuswap |
| 2. Brésil | 12. Hoh | 22. Skidi Pawnee |
| 3. Carrier | 13. Kiowa | 23. Tewa |
| 4. Caddo | 14. Loucheux | 24. Thompson |
| 5. Cheyenne | 15. Maya | 25. Ute |
| 6. Chilcotin | 16. Micmac | 26. Warrau |
| 7. Chocós | 17. Moundouroucous | 27. Wichita |
| 8. Coos | 18. Muskhogean | 28. Yavapai |
| 9. Corbeaux | 19. Nutka | |
| 10. Eskimo | 20. Quinault | |

durant la première nuit de noces, elle a tués et mangés. Il s'enfuit à la tombée de la nuit. Elle le poursuit. Quand il est près de tomber entre ses mains, il voit une autre femme dans le sentier, c'est l'Arc en Ciel, qui lui demande la cause de sa fuite et dispose un piège invisible qui tue la femme-canard. Il épouse sa bienfaitrice mais ne tarde pas à l'abandonner après la naissance de leur enfant. Elle monte au ciel d'où elle regarde quelquefois sur la terre afin de retrouver l'infidèle.

Chocós.

Dans « La mujer que se transformó en diablo » (WASSÉN, *Cuentos de los Indios Chocós*, p. 114, n° 8) un Chocó se marie avec la fille d'un magicien. Ils vont s'installer près du fleuve afin de pouvoir chasser. Un jour le mari tue cinq singes et les rapporte à sa femme qui les fume tandis qu'il va se reposer et s'endort. Quand il se réveille il voit le lit vide et remarque que le feu s'éteint. Il se lève pour chercher sa femme et l'aperçoit à quatre pattes avec un autre homme également à quatre pattes sur la plage. Il se recouche et quand elle rentre feint de s'éveiller à l'instant. La même scène se reproduit le lendemain, la diablesse rejoint son amant surnaturel. Le mari pense : « Si je reste, elle me mangera. » Il s'enfuit et est poursuivi par sa femme. Il arrive chez son beau-père : « Ta fille s'est transformée en diablesse et me poursuit ! » Le père attache sa fille, la bat jusqu'à ce qu'elle demande grâce et dit au mari de la reprendre : « Elle ne se transformera plus en diablesse. C'est moi qui lui avait livré ce diable, elle ne l'aime pas et l'a laissé. »

Indiens Micmac. (thème altéré)

Dans le conte numéro 27 recueilli par Dr. PARSONS (*Micmac Folklore*, dans *Journal of American Folklore*, Vol. 38, p. 95) : « A woman marries the horned snake », une jeune fille refuse tous ses prétendants. Un jour qu'elle va puiser de l'eau, elle voit un beau jeune homme dont elle s'éprend sur le champ. Il lui porte son seau jusqu'à chez elle et l'épouse peu après. Quand ils ont un fils, le mari dit : « Retournons

chez mes parents, ils voudront voir mon enfant.» Arrivés au lac, ils sont tous trois transformés en serpents d'eau et disparaissent dans la rivière. « That is what pride will do.» (Voilà ce que l'orgueil fera).

THÈME II

Indiens Muskhogéens.

Dans un conte indien recueilli par Mr. SWANTON (*Animal Stories*, n° 24) « The Monkey girl » nous voyons une vieille qui vit avec son petit-fils, grand chasseur. Ils ont un champ de maïs que les singes visitent régulièrement, bien qu'il en tue une grande quantité. Un jour, il s'éprend d'une belle jeune fille de passage chez lui qu'il épouse. Il demande à sa femme de garder le champ. Le maïs disparaît encore plus vite. Sa mère lui conseille de suivre sa femme sans être vu. Il l'entend chanter et se transformer en singe pour dévaster le champ. Le jour suivant, malgré les protestations de la femme, il chante la même chanson, elle reprend sa forme et se sauve.

Loucheux.

Dans « The Raven » (RUSSELL, *Athabaskan Myths, Loucheux Tribe*, p. 14) deux vieillards veulent marier leur fille unique à un homme très riche. Dès qu'un étranger arrive au camp, le vieillard envoie son fils s'assurer de son rang et de ses moyens. Un jour, l'enfant annonce la présence de quelqu'un qu'il aurait bien aimé comme beau-frère. La mère se rend à la rivière et aperçoit un étranger richement vêtu qu'elle invite à se rendre à leur tipi. Il y a un chien attaché à un coin de la loge : « Je ne peux pas manger tant que cette bête est ici. » La mère pense qu'elle a affaire à un grand personnage pour qu'il soit si exigeant. Elle emmène le chien dans la forêt et le tue. Le lendemain en allant chercher du bois elle remarque des traces de pattes d'oiseaux autour du cadavre du chien, les yeux ont disparu. A son retour elle raconte ce qu'elle a vu et demande à tous les habitants d'ôter leurs mocassins afin qu'on puisse voir leurs pieds comme le

corbeau a l'habitude de prendre forme humaine. Corbeau les ôte et remet si rapidement que personne ne remarque ses pieds. Il arrange le mariage et emmène sa femme dans un canoë en promettant de revenir dans quelques jours. Comme ils descendent la rivière la pluie commence à tomber, la femme qui est assise en face de Corbeau remarque que la couleur blanche de son dos s'en va. Elle a des soupçons et reconnaît Corbeau sous son déguisement. Elle décide de s'échapper. Elle attache son mari par la queue de sa veste à la traverse du canot et demande à aller un instant sur le rivage. A peine déposée elle se met à courir. Il veut la poursuivre mais sa veste le retient et sa forme humaine le gêne. Il redevient Corbeau et crie à la jeune fille en s'enfuyant : « Je t'a i trompée ! » L'histoire continue avec d'autres aventures de Corbeau.

Le thème du héros qui se réfugie sur un arbre attaqué par les animaux est quelquefois lié au mari-animal mais les trois chiens sont absents.

Muskhogeian.

Dans « The girl and the buffaloes » (SWANTON, *Animal stories of the Muskhogeian Stock*, p. 212, n° 18) une vieille vit avec sa petite-fille. Elle l'envoie à l'eau. Un vieux buffle lui dit de venir avec lui, elle le suit. On la cherche partout et ses parents promettent une malle pleine à qui la retrouvera. Un pauvre homme part avec quatre flèches et quatre œufs de poule. Il arrive à un endroit où sont les buffles, avec la fille au milieu. Il grimpe sur un arbre et essaie de les endormir. Quand il a réussi, il s'empare de la fille contre son gré et l'entraîne à l'arbre. Les buffles se réveillent et commencent à charger l'arbre. Quand il est presque tombé, l'homme jette un œuf et il redevient aussi droit et aussi fort qu'auparavant. Quand il n'a plus d'œufs, il lance ses flèches qui retournent à lui après avoir fait leur œuvre. Quand le vieux buffle qui a été plus difficile à tuer, meurt, la fille s'élance sur son corps et ne veut pas s'en détacher. Il la tue, prend sa robe, coupe les langues des buffles et retourne au village.

On les retrouve liés à des thèmes de capture suivie de poursuite.

Thompson River.

Dans « Xe'niax » (TEIT, *Mythology of the Thompson Indians*, p. 250) nous trouvons, parmi d'autres, l'épisode suivant : Poursuivie par des cannibales, Grenouille jette à terre quatre poils de sa mère qui deviennent quatre pins. Elle grimpe sur l'un d'eux avec sa famille. Les cannibales l'abattent, ils sautent sur un autre. Rattle Snake, Grizzly Bear, Black Bear et Wolf, les quatre chiens qu'ils ont laissé chez eux commencent à gronder. On les lâche et ils mangent les cannibales.

Shuswap.

Un épisode de « Story of Coyote's Daughter or Coyote's Daughter and her Dogs » (TEIT, *The Shuswap*, p. 635) consiste en ce que, poursuivie par des ogres, une femme s'arrache quatre poils et les jette à terre, quatre grands arbres surgissent. Elle grimpe sur l'un d'eux avec son fils, les ogres l'attaquent. Elle se réfugie sur le deuxième dès que le premier tombe. Sur le dernier arbre, le garçon commence à arroser et le bois se reconstitue après chaque coup. Le mari a quatre grands chiens : Grizzly Bear, Rattlesnake, Timber Wolf et Panther (ou Grizzly Bear, Rattlesnake, Wolf et Porcupine). Ils s'agitent et leur maître les lâche. Ils mangent les cannibales, la femme et son fils rentrent à la maison.

NOUVELLES FORMES

A) *La femme s'enfuit quand elle découvre la nature de son mari.*

Ute du Sud.

Dans le conte numéro 5 des *Shoshonean Tales* de R. H. LOWIE intitulé « The animal's council » nous retrouvons

l'épisode du mari-animal tel qu'il apparaît dans les contes négro-américains. Deux jeunes filles refusent de se marier car leur mère leur a dit de n'épouser que le meilleur des chasseurs. Chauve-Souris colle des poils de chèvre sur une vieille couverture de sa mère et organise un bal où il paraîtra drapé dans les pseudo-peaux de chèvre. La mère trompée conseille le mariage à ses filles. Chauve-Souris retourne à la montagne avec ses femmes. Il part de bonne heure et revient la nuit tombée leur rapportant de la viande. Elles trouvent à la viande un drôle de goût et le suivent quand il va à la chasse. Elles le voient changer la glace en viande en la frappant avec sa baguette et se transformer lui-même en chauve-souris. Elles décident de se sauver en laissant à l'endroit où elles se couchent des bâtons recouverts de couvertures. Chauve-Souris retourne au village de ses femmes pour les réclamer et s'empare de l'une d'elles mais les hommes du village la délivrent et Chauve Souris succombe à la suite des blessures reçues.

Yavapai.

Le même conte a été recueilli par M. GIFFORD (*Northeastern and Western Yavapai Myths*, p. 372) sous une forme simplifiée.

Dans « Bat's Wives » deux femmes n'ont jamais vu leur mari que le soir, il chasse toute la journée. Elles décident de voir son visage et allument un grand feu dès son retour. Elles lui trouvent un drôle de visage et des yeux de chauve-souris. Elles s'enfuient. Il les cherche en vain et se transforme en chauve-souris.

Coos.

Dans « The Women who married the Beaver » (St. CLAIR, *Traditions of the Coos Indians of Oregon*, p. 35) deux jeunes filles sont envoyées par leurs parents chez un chasseur d'otaries. Le chasseur a un homme-castor qui travaille sous ses ordres. Les jeunes filles ne trouvant que le castor, le prennent pour le maître de la maison et l'épousent. Peu après, elles se font enlever par un homme-otarie. Le castor va ré-

clamer ses femmes, il dit à ses compagnons : « Attendez-moi ici, si l'on me tue vous sentirez une odeur de plantes aquatiques. » On le tue, l'odeur se répand et ses compagnons retournent chez eux.

Dans « The Woman who married the Bear », (*ibid.*, p. 36, n° 9) une jeune fille va cueillir des baies. Elle rencontre un jeune homme qui l'invite à venir chez lui. Elle accepte et l'épouse. Ils ont un enfant. Un jour elle aperçoit son mari transformé en ours. Elle veut retourner chez ses parents mais a oublié le chemin. Elle rapporte des grenouilles pour son enfant, ce qui effraie le mari et les autres hommes-ours. Elle peut ainsi s'enfuir impunément. De retour chez elle, ses parents condamnent les hommes-ours à garder toujours leur forme animale.

Arapaho.

Dans le conte « The Woman and the Buffalo », recueilli par H. R. VOTH (*Arapaho Tales*, n° 3) une femme rencontre un jeune homme à la rivière où elle a été chercher de l'eau. Elle s'enfuit avec lui. Quand ils sont arrivés à une certaine distance, il se change en buffle. Elle veut retourner mais il l'en empêche. La mère de la femme charge Souris de retrouver sa fille. Celle-ci réussit à s'échapper et les buffles la cherchent en vain.

Esquimau.

Dans une tradition de la Baie d'Hudson « Sedna and the Fulmar » (BOAS, *The Central Eskimo*, p. 583) Sedna est une jeune fille très belle qui refuse tous ses prétendants. Un oiseau l'attire en lui promettant toutes sortes de belles choses. Elle le suit mais est déçue et appelle son père. Il vient après un an, tue le mari et ramène sa fille. Mais les autres oiseaux suscitent une tempête et il leur offre sa fille en sacrifice. Il la jette à l'eau, elle s'accroche au canot et il coupe ses doigts qui deviennent des baleines et des phoques. Une fois la tempête apaisée, le père laisse sa fille remonter. Elle le hait désormais et laisse ses chiens lui manger les mains et

les pieds. Il se maudit avec sa femme et sa fille. La terre les engloutit. Ils vivent depuis au pays d'Adlivun dont Sedna est maîtresse.

Il existe un ancien chant sur le même sujet. Des récits analogues se retrouvent à la Terre de Baffin et au Groenland.

B) *La femme ne découvre la nature de son mari
que lorsqu'elle est déjà enceinte. Abandonnée
de la tribu, elle élève seule ses enfants.*

Flancs-de-Chiens.

Les Indiens Flancs-de-Chiens, d'après M. PETITOT, racontent ainsi leurs origines (*Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*, p. 311). Une femme de la tribu des Gens-du-Cuivre épouse un étranger, celui-ci se transforme en chien la nuit, et ronge les os. Les hommes sont intrigués par ce chien qui rôde et le frère de la femme lance sa hache de pierre dans la direction du bruit. Il tue un beau chien noir et le lendemain, on remarque que l'étranger a disparu. La femme, chassée, donne le jour à six petits chiens qu'elle cache dans un sac. Dès qu'elle part pour la chasse ils deviennent des enfants et sortent du sac pour jouer. Elle voit les petites empreintes humaines et surveille sa progéniture en se cachant. Lorsqu'ils sont sortis, elle s'élance pour fermer le sac, trois petits chiens avaient eu le temps de rentrer. La mère les détruit et les trois autres, deux garçons et une fille, sont les ancêtres des Flancs-de-Chiens.

Indiens Thompson.

Dans « The dog and the girl » (TEIT, *Traditions of the Thompson River Indians of British Columbia*, p. 62, n° 16) une jeune fille très belle refuse tous ses prétendants. Le père se fâche : « Est-ce un chien qui doit devenir ton mari pour que tu refuses les offres des meilleurs jeunes gens ? — Même si un chien était mon mari, il me plairait autant que ceux-là. » Un des prétendants change un chien en homme et l'envoie la voir de nuit. Elle ne peut deviner qui il est parce qu'il redevient chien dès l'aurore. Devenue enceinte

et voulant reconnaître son amant, elle peint ses mains d'ocre rouge et lui marque les flancs. Elle constate que le chien de son père porte les marques et pleure de honte, sans vouloir s'expliquer à personne.

Elle met au monde quatre petits chiens, sa famille est furieuse, la tribu quitte les lieux et l'abandonne. Ses enfants grandissent et elle prend l'habitude d'aller pêcher de nuit à la lueur d'une torche. Un matin, en rentrant chez elle, elle les entend jouer, s'avance sans bruit et les voit sous la forme humaine. Dès qu'ils s'aperçoivent de son approche, ils redeviennent chiens. Un jour qu'ils ont de nouveau pris forme humaine, elle jette sur les peaux qu'ils ont abandonnées, un médicament qui les empêche de redevenir chiens.

Ils deviennent de grands chasseurs et la femme finit par retourner dans sa tribu avec eux. Ils se marient et ont beaucoup d'enfants.

Nutka.

La fille d'un chef dit à son chien : « Mon chien, comme tu es joli ! » (Boas, *Indianische Sagen*, p. 114. « Die Kinder des Hundes ») Une nuit, elle sent quelqu'un se glisser dans son lit : « Je suis celui auquel tu as dit qu'il est joli. » Elle met au monde dix chiens. La tribu l'abandonne mais la grand'mère lui laisse un charbon ardent. Elle entend un jour chanter et ne voit que des chiens. Le lendemain, elle accroche ses vêtements à un bâton sur la plage où elle a l'habitude de travailler et rentre à l'insu de ses enfants. Elle les voit sous forme humaine et jette leur peaux dans le feu. Ils restent des hommes avec des cheveux blancs. Elle leur apprend à chasser et à pêcher. Elle envoie un morceau de baleine à la grand'mère qui le raconte et la tribu revient à son ancien village. Mais les garçons suscitent une tempête qui retourne les bateaux, bateaux et hommes deviennent des îles qu'on peut voir à l'entrée du Détroit de Barclay.

Des contes analogues se retrouvent le long de la basse Fraser (*ibidem*, p. 25), chez les Tlaa'men (*ibidem*, p. 93), chez les Le'kwiltok (*ibidem*, p. 132) et chez les Bilqula (*ibidem*, p. 263).

Quinault.

Dans « *Story of the Dog children* » (FARRAND, *Traditions of the Quinault Indians*, n° 17, p. 127) une jeune fille aime beaucoup son chien qui couche au pied de son lit. La nuit, il prend forme humaine. Elle est enceinte et la tribu honteuse déserte la place. Corbeau a pitié d'elle et lui procure du charbon en lui indiquant le moyen de faire du feu. Elle donne le jour à quatre chiens mâles et à une femelle qu'elle doit soigner toute seule car son père a tué son amant. Elle constate qu'ils peuvent prendre forme humaine et leur reproche de l'avoir exposée au mépris de la tribu. Elle brûle leurs couvertures et leur apprend à chasser et à pêcher. Quand la tribu qui a appris par hasard leur transformation revient, ils la pourvoient de baleines.

Un conte analogue existe chez les Chilcotin (FARRAND, *Traditions of the Chilcotin Indians*, p. 7.).

Cheyenne.

Dans un conte recueilli par A. L. KROEBER (*Cheyenne Tales*, n° 18, p. 181) la fille d'un chef est visitée par un amoureux mystérieux. Elle le marque de rouge et après avoir fait danser les jeunes gens et constaté qu'aucun d'eux n'était marqué, voit les marques sur un chien. Honteuse, elle demande à sa mère de la tuer. (Celle-ci refuse.) Elle met au monde sept chiens. Peu-à-peu, elle s'y habitue et finit par jouer avec eux. Le chien vient les voir et les emmène. Elle fait faire sept paires de mocassins par sa mère et suit leurs traces. Elle voit une tente. Le plus jeune lui dit : « Tu ne peux pas venir. » Elle entre cependant et voit un jeune homme qui ne lui accorde aucune attention. Quatre fois, ils l'abandonnent et elle les retrouve. Mais les traces cessent, elle lève les yeux au ciel et aperçoit sept petits chiens : ce sont les Pléiades.

Tewa. (thème altéré)

Dans « *Little dog turns girl* » (PARSONS, *Tewa Tales*, p.

47, n° 13), Agoyone n'est pas marié. Il donne un bal dans l'intention d'y choisir sa femme et invite tous les Tewa. Il invite aussi deux jeunes filles Maïs-Jaune qui habitent non loin de là. Ces jeunes filles ont une petite chienne qu'elles laissent pour garder la maison. Durant le bal elles voient une jeune fille inconnue portant une robe pareille à l'une de celles qu'elles ont chez elles et qui semble tout à fait du goût d'Agoyone. C'était la petite chienne qui s'était transformée en femme et les avait suivies. Elles retournent chez elles. Peu après, paraît la chienne portant dans sa gueule les boucles d'oreilles d'Agoyone. Elles prennent les boucles d'oreilles et soupçonnent la chienne de ne faire qu'un avec la belle inconnue. Au bout de trois mois, la chienne a deux petits. Elles les emmènent ainsi que la chienne chez le jeune homme qui a tellement honte de sa conduite qu'il s'enfuit du village durant la nuit.

Dans une variante du même conte (*ibid.*, p. 48), Agoyone (Étoile-qui-se-lève) est un beau garçon à qui nulle jeune fille ne plaît. Il organise un grand bal auquel tout le monde est invité. La petite chienne blanche des demoiselles Maïs-Blanc entend parler de cette fête et tandis que ses maîtresses sont au bal, elle se transforme en femme, s'habille et va regarder les danseuses, debout dans un coin de la cour : « Peut-être Agoyone m'aimera-t-il ! » Tout le monde se demande d'où vient cette jolie jeune fille. Agoyone la voit, sort et l'invite à entrer chez lui, toute la journée il reste chez lui avec elle. Le bal fini, la petite chienne rentre chez elle, se déshabille et reprend sa forme animale. Huit ou neuf mois après, les demoiselles Maïs-Blanc voient que leur chienne a un petit garçon : « Où a-t-elle pris cet enfant ? » Elles le lavent, l'habillent et le déposent près du feu. L'enfant crie : « Agoyone ! Agoyone ! » Elles sont effrayées : « La chienne était sans doute l'inconnue ! Il faut que nous portions à Agoyone de la farine et que nous lui conduisions la chienne et l'enfant ! » Elles remettent l'enfant à son père et lui laissent l'animal. Il est honteux de son aventure : c'était un brave jeune homme qui croyait réellement que la chienne était une jeune fille.

C) *L'être humain n'éprouve aucune répugnance à cohabiter avec le conjoint dont il a reconnu la nature animale ou surnaturelle.*

Wichita.

Dans un conte recueilli par M. DORSEY : « Young Boy Chief, who married a buffalo » (*Mythology of the Wichita*, p. 199, n° 29) un buffle femelle déguisé en femme réussit à attirer l'attention d'un jeune chef. Il l'épouse mais à la condition que le mariage reste secret. Il l'abandonne dès qu'elle attend un bébé. L'enfant grandit et demande son père. La mère l'amène à la maison du jeune homme qui prie ses amis de chasser femme et enfant. Ils s'en vont vers le nord et à peine hors du village se transforment en buffles. Le jeune chef les suit et les rattrape. Il les accompagne malgré les conseils de sa femme-buffle qui détaille les épreuves qu'il aura à subir chez les buffles et lui explique le moyen de réussir lorsqu'il persiste dans sa décision. Il vit avec les buffles et cette nouvelle vie lui plaît davantage que l'ancienne.

Pawnee.

Dans « Deer Wife and Buffalo Wife » (DORSEY, *Traditions of the Skidi Pawnee*, p. 280, n° 78) un jeune homme, fils de chef, ne veut pas se marier. Un jeune daim femelle entend son histoire et se met à l'aimer après l'avoir vu. Elle prend forme humaine et va jouer de la flûte près du village. Le jeune homme est attiré, elle lui plaît et il l'épouse. Les gens du village se demandent qui elle est. Le couple mange toujours seul, c'est-à-dire que l'homme mange seul, la femme refuse toute nourriture et va chaque nuit brouter de l'herbe. Ils ont un fils et la femme demande à son mari de retourner parmi les siens afin de leur présenter son fils. Pendant le voyage, femme et enfant se transforment en daim et faon. L'homme n'éprouve aucune répugnance à vivre chez les daims où il apprend des chansons et des rites nouveaux.

L'histoire se continue sous d'autres thèmes : infidélité du mari qui a une fille avec une femme-buffle, guerre entre les daims et les buffles, etc.

Arapaho.

Le conte « The Frog and the Woman » (VOTH, *Arapaho Tales*, p. 44, n° 2) met en scène une femme qui va chercher de l'eau à la rivière. Une grenouille saute dans le seau et quand elle arrive à sa demeure, l'animal prend forme humaine et l'épouse par la suite. Ils ont deux enfants. Un jour qu'il est en colère, il dévore sa femme et retourne à la rivière.

Coos.

Dans « The woman who married the wolf » (ST. CLAIR, *Traditions of the Coos Indians of Oregon*, p. 27, n° 1) une jeune fille rencontre un jeune homme qui lui demande de l'épouser et la conduit chez lui : « Attends ta belle-mère avant d'entrer. » Arrive une louve qui l'effraie tant qu'elle se met à crier. La louve rentre dans la maison et dit à son fils : « Elle a l'air d'avoir peur de moi. — Naturellement, prends donc l'apparence humaine. » Elle est très heureuse dans le village des hommes-loups, va voir sa famille et leur procure des chasses abondantes.

Dans « The woman who married the merman » (*ibid.*, p. 27 n° 1) une jeune fille ne veut pas se marier. Elle a l'habitude d'aller nager à la mer tous les jours. Elle donne naissance à un bébé dont elle ignore le père. Un soir, paraît un homme qui lui demande de le suivre car il est son mari et l'entraîne sous l'eau. Elle revient plusieurs fois visiter ses parents et chaque saison, on trouve sur le rivage deux baleines comme cadeau du peuple de la mer.

Caddo.

Dans « The girl who married wild cat » (DORSEY, *Traditions of the Caddo*, p. 76, n° 44) une jolie jeune fille refuse tous ses prétendants. Un beau jeune homme vient causer à son frère et à son père mais ne s'occupe pas d'elle. Elle le voit en rêve. Elle s'éveille et entend un léger bruit. Elle ferme les yeux en

souhaitant que son rêve devienne réalité. Elle ouvre les yeux, le jeune homme est devant elle et lui demande de le suivre. Quand ils sont très loin de chez elle, il lui avoue qu'il est un chat sauvage, mais elle refuse de l'abandonner. Il la présente à sa famille et lorsque les frères de la femme, qui les ont poursuivis, veulent se battre avec les chats sauvages à forme humaine, elle leur demande de n'en rien faire et promet de retourner bientôt. Ils rentrent chez eux, le père furieux part lui-même à la recherche de sa fille et erre dans les bois sans manger ni dormir jusqu'à en mourir.

Dans « Buffalo Woman », autre conte recueilli par DORSEY, (*ibid.*, p. 73) un jeune homme surnommé Bravoure à cause de ses exploits de chasseur ne veut pas se marier. Il voit un jour une belle jeune fille qui lui dit qu'elle est venue à son intention et lui demande de l'épouser. Il accepte et durant quelque temps ils vivent heureux tous deux. Elle finit par lui demander de retourner chez elle en sa compagnie. Arrivés à proximité, elle avertit son mari qu'on va lui faire des ennuis mais qu'il ne doit jamais se fâcher, autrement les jeunes gens qui sont jaloux de lui à cause de son mariage en profiteraient pour le tuer. Elle lui demande de se mettre par terre et de se rouler deux fois. Il obéit et est changé en buffle, elle fait de même et le couple se dirige vers le camp des buffles. Après un certain temps, ils retournent chez les hommes en reprenant forme humaine, après que la femme-buffle ait demandé à son mari de ne parler à personne de la transformation. Durant un autre séjour chez les buffles, sa femme l'avertit qu'on a décidé de le tuer s'il n'est pas vainqueur dans une course à pied qu'on va organiser. Il est aidé par un inconnu (en qui il reconnaît plus tard le Vent) qui lui donne une racine et un peu de boue à jeter dès qu'un concurrent sera sur le point de le dépasser. Il retourne chez lui avec sa femme et un fils de quatre ans. La mère ne veut jamais laisser l'enfant jouer avec les autres petits garçons. Un jour, il trompe sa surveillance et va jouer au buffle avec les autres. Il se roule à terre deux fois et se relève un petit buffle. Les enfants se mettent à courir, la mère sort et voit son fils changé en buffle. Elle s'enfuit avec lui et arrivée à la montagne se transforme à son tour puis disparaît. Lors-

que le mari revient de la chasse on lui raconte l'événement, il est d'abord incrédule mais est forcé de se rendre à l'évidence devant les empreintes de sabots. Il n'a jamais retrouvé sa femme ni son fils.

Carrier.

Dans le conte « The bear wife », recueilli par M. JENNESS (*Myths of the Carrier Indians of British Columbia*, p. 199) un jeune homme rencontre une jeune fille inconnue dont il s'éloigne d'abord car il la prend pour sa belle-sœur. Revenu de son erreur, il l'accoste et elle lui demande de l'épouser. Après avoir vécu quelque temps parmi les parents de sa femme, il retourne avec femme et enfants chez les siens. Elle leur enseigne comment trouver des provisions tout l'hiver mais au lieu de manger les poissons entiers, elle se contente de leur couper la tête et de jeter les corps à l'eau. Au printemps, il rencontre une ancienne amie et commence à lui faire la cour. Sa femme en conçoit du chagrin et un matin, il constate qu'elle et son enfant, changés en ours, se sont enfuis du camp. Il les poursuit en vain. L'été suivant il la rencontre avec son enfant sous la forme humaine et lui propose de retourner : « Impossible, mon esprit est mauvais maintenant. » Il rencontre encore une autre fois son fils mais renonce à l'emmener car il n'a plus d'humain que la face, son corps est devenu celui d'un ours.

Dans « The woman who married a grizzly » autre conte recueilli par M. JENNESS (*ibid.*, p. 129, n° 6) une jeune fille revient de la cueillette des baies avec son panier vide : « Les ours ont tout gâté ! Je n'aime pas ramasser ce qu'ils ont laissé. » Le lendemain elle est enlevée par deux inconnus et conduite à un village lointain. Une vieille lui révèle que les habitants du village sont des animaux déguisés et qu'elle a été enlevée par eux parce qu'elle en a parlé avec dédain la veille et que le chef, Ours Gris, a l'intention de l'épouser. Le mariage a lieu et tous les désirs de la jeune femme sont comblés. Au printemps, Ours Gris prédit à sa femme qu'il sera tué par le plus jeune des frères de celle-ci, pas encore un bon chasseur mais *un homme qui n'a eu de commerce avec*

aucune femme. La prédiction se réalise. La femme a retrouvé les siens mais elle reste inconsolable.

Le conte se poursuit d'abord avec les aventures et la mort de la femme qui transformée en ours gris, grâce à la peau de son mari qu'elle ôte et remet à volonté, désole la contrée, puis sous d'autres thèmes.

Dans « The girl who married the frog » (*ibid.*, p. 168) la fille d'un chef se moque d'une grosse grenouille. Un jour, un inconnu pénètre secrètement chez elle et l'enlève. Deux ans après, une grenouille avec son petit sur le dos essaie d'entrer chez le chef, on la jette dehors. Elle recommence sans se lasser. Le fait attire l'attention des gens qui lui donnent à manger et la suivent jusqu'à l'étang. On fait drainer l'étang et creuser un canal. Il en sort un couple d'êtres à moitié grenouilles, la femelle a la figure de la jeune disparue : « J'étais restée femme après mon enlèvement, j'ai dit à mon mari d'emmener l'enfant à son grand'père, vous vous en êtes moqués, je suis devenue grenouille à mon tour et doit suivre mon mari — adieu ! » Ils ont disparu tous les trois dans le canal qu'on voit encore à Moricetown.

Kiowa.

Dans « Escape up the trees » (PARSONS, *Kiowa Tales*, p. 76) une belle jeune femme a l'habitude d'admirer une tête de buffle. Un jour, elle aperçoit un beau jeune homme : « Je suis celui que tu as désirée. Suis-moi dans ma demeure. » Elle le suit et arrivé chez lui il se transforme en buffle. Son mari part à sa recherche. Il est aidé par l'Araignée, une vieille sorcière qui lui indique le moyen d'arriver chez les buffles et d'avertir sa femme de sa présence. Les époux se sauvent. Poursuivis par les animaux, ils grimpent sur un kolatier. La femme crache sur un veau qui lève la tête et les voit. Le troupeau charge l'arbre. Le mari en tue une quantité. Le chef des buffles se roule à terre, un tourbillon s'élève et la bête en sort avec des cornes de métal. Au moment où il va jeter bas le kolatier, le mari réussit à le blesser entre les orteils, la seule place vulnérable de son corps, et le tue,

Tewa.

Dans « *Escape up the trees* » (PARSONS, *Tewa-Tales*, p. 116, n° 35) une jeune Apache avait l'habitude en allant à l'eau de causer tous les jours avec un crâne de buffle. Un jour, il se transforme en un beau jeune homme et elle lui propose d'aller vivre avec lui. Il l'emmène chez les buffles et attache des sabots à sa jupe afin qu'ils s'entrechoquent au moindre mouvement. Le mari de la jeune Apache part à sa recherche. Avec l'aide de Vautour, il réussit à enlever sa femme. Quand les buffles s'en aperçoivent, ils les poursuivent. Le couple se réfugie sur un arbre. Un vieux buffle fatigué vient s'y frotter. La femme s'écrie : « J'ai envie d'arroser ! — Attends un peu, il nous verrait. » Elle n'obéit pas et l'animal sentant tomber des gouttes lève la tête et les voit. Il appelle ses compagnons et les buffles chargent l'arbre. Le mari en fait grand carnage avec ses flèches. Quand l'arbre est ébranlé, ils sautent sur un deuxième et puis sur un troisième. Tous les buffles sont tués, sauf Crâne. Alors Vautour dit à l'homme de viser le rectum où Crâne a son cœur. Il obéit et en est débarrassé. La femme se met à pleurer. Le mari lui reproche de préférer Crâne et la tue sur le cadavre de celui-ci. Il dit ensuite aux corbeaux et aux vautours de prélever ce qu'ils veulent de la chair et des yeux des buffles.

Maya.

Dans « *A Maya witch story* » (BRINTON, *The Folklore of Yucatan*, p. 250) un homme ignore qu'il a épousé une sorcière. Un jour il lui dit de mélanger deux mesures de sel. Elle le fait mais s'étonne de cet ordre. La nuit il se réveille et voit sa femme sortir. Il la suit secrètement dans les bois. Quand ils arrivent à la clairière, comme la lune est belle, il se cache dans l'ombre d'un ceiba. Il la voit rejeter ses vêtements et se dresser nue face à la lune, puis enlever sa peau et quand elle est devenue squelette s'élever au ciel. Quand elle redescend, elle lui demande : « Voudrais-tu aussi monter là-haut ? » Mais elle ne peut recommencer l'ascension à cause du sel qu'on avait jeté.

D) *L'être surnaturel s'enfuit.***Cheyenne.**

Dans un conte recueilli par A.L. KROEBER (*Cheyenne Tales*, n° 25, p. 186) un homme a deux femmes : Corn Woman et White-Buffalo Woman. Celle-ci est un buffle en réalité mais il l'ignore. Un jour qu'il s'est disputé avec elle, elle disparaît avec ses deux enfants. Il suit les traces et constate que sa femme était un buffle. Il pleure et, ne sachant que faire, observe un à un tous les buffles d'un troupeau sans reconnaître parmi eux sa femme et ses enfants. Il ne les a jamais retrouvés.

E) *Les parents tuent le couple hybride.***Warrau.**

Dans le conte « Warum der schwarze Jaguar die Leute tötet » (KOCH-GRÜNBERG, *Indianermärchen*, n° 4, p. 13) Tobu-Horwanna ramène un homme chez lui : « Qu'en ferons-nous ? » Une de ses sœurs décide de l'épouser. Le couple vit heureux et deux garçons leur naissent. Le mari va rendre visite à sa mère et à ses sœurs qui l'invitent à revenir avec sa femme. Quand elles la voient, elles lui reprochent d'avoir épousé un jaguar et les tuent tous les deux. Leurs fils se sauvent et racontent l'histoire à Tobu-Horwanna qui *reprend sa forme de jaguar* et, par vengeance, va manger tout le monde.

THÈME III

1) *Le bonheur du couple hybride est lié à un tabou exprimé ou implicite.*

Teton.

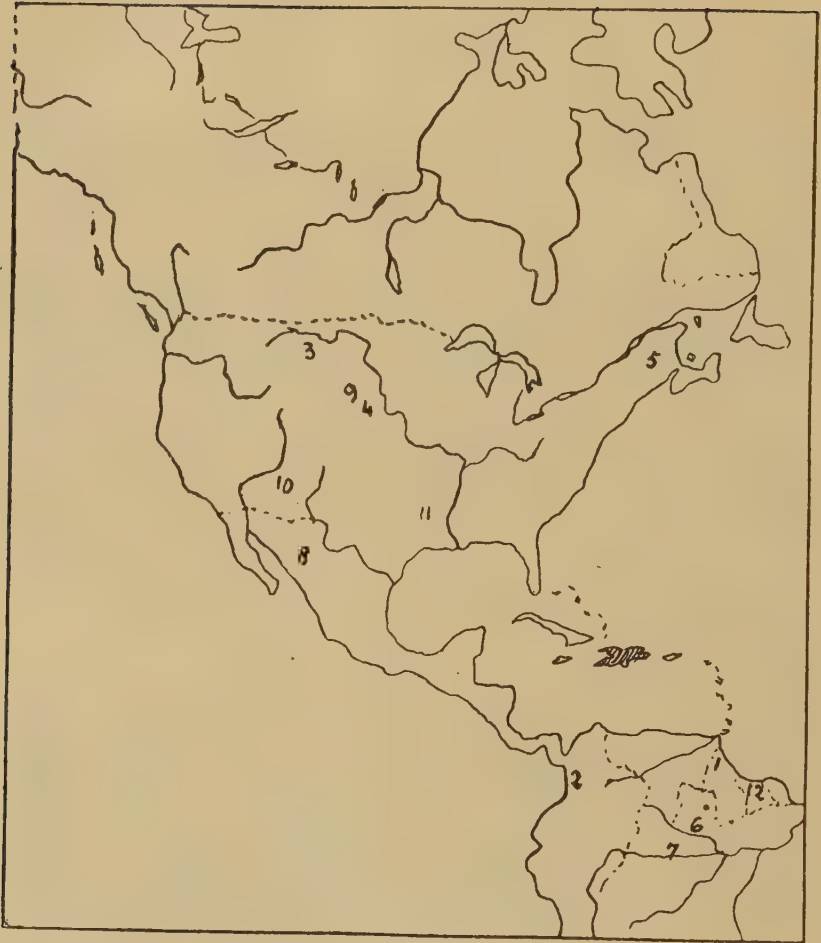
Dans « Legend of a mermaid » recueilli par J. O. DORSEY (*Teton Folklore Notes* ⁽¹⁾, p.137) nous voyons une jeune femme que son mari a grondée abandonner son bébé à son jeune frère et aller vivre au fond d'un cours d'eau. D'après ses instructions, chaque fois que l'enfant a faim, son frère l'emmène au bord de l'eau et chante un certain air, la mère paraît et le nourrit. Elle a toute la partie inférieure du corps depuis la taille comme celle d'un poisson. Le mari cherche à la reprendre. Il y réussit et coupe sa queue de poisson mais elle n'y survit pas longtemps.

Penobscot.

Dans « The lazy hunter and his deer wife » (SPECK, *Penobscot Tales and Religious Beliefs*, n° 55, p. 91) un chasseur paresseux est abandonné par ses compagnons alors qu'il est endormi. A son réveil il voit une femme qui lui apporte de la venaison. Il fait d'abondantes chasses et construit un canot magique. Il rentre au village où on lui fait fête. L'aventure se renouvelle à la chasse suivante et un enfant naît. Rentré chez lui, le chasseur finit par accepter une des jeunes filles qui désirent l'épouser. A la saison des chasses, la femme mystérieuse lui dit : « Tu m'as oubliée ! Ne tue jamais un daim et reviens toujours ici. » Il fait encore d'abondantes chasses mais sa femme humaine réclame un daim. Il est disposé à en tuer un quand la femme mystérieuse lui reproche d'avoir accepté. Elle s'en va avec sa fille, il veut les rattrapper mais elles se changent en daim et faon.

(1) J. A. F. L., vol. 2, p. 133-139.

THÈME III



1. Arowak
2. Chocós
3. Corbeaux
4. Pawnee
5. Penobscot
6. Rio Negro

7. Solimoens
8. Tepecanos
9. Teton
10. Tewa
11. Wichita
12. Warrau

Dans une variante du même conte (*ibid.*, n° 56, p. 92) le chasseur paresseux est abandonné par sa famille. Il voit la fumée d'un wigwam et y trouve une belle femme qui lui donne à manger. Il l'épouse. Or c'est un daim. Une fille naît. Il rentre au village et danse avec une jeune fille dont il s'éprend. Au wigwam, il trouve sa femme toute triste. La nuit suivante, il va encore danser. Il retrouve alors femme et enfant changées en daim. Sa femme lui dit de ne jamais tuer de daim. Mais la femme humaine en exige. Il tue un faon. En s'approchant, il trouve le cadavre de sa fille. Le daim a disparu.

Indiens Corbeaux.

Dans « Old Man Coyote, the Man and Cow Buffalo and Cow Elk » (SIMMS, *Traditions of the Crows*, p. 289, n° 12) un homme, conseillé par Coyote, s'unit à un buffle femelle et à un élan femelle enlisés dans la boue. Quelque temps après, il s'entend appeler « père » par deux petits garçons et leur en demande la raison. « Avez-vous oublié nos mères dans la boue ? » « Amenez-les ! » Chaque enfant ramène une femme. L'homme choisit la femme-buffle qui dit : « Je veux bien vivre avec vous, à condition de ne pas me maltraiter en paroles ou en actions. » Un jour, il oublie sa promesse, elle et son enfant se transforment en buffles et s'enfuient.

L'histoire se continue avec la recherche de la famille disparue, les épreuves au pays des buffles, épreuves menées à bien grâce à l'aide de l'enfant. Le mari recouvre femme et enfant.

Pawnee.

Dans « The Ghost Bride » (GRINNELL, *Pawnee Hero Stories and Folk Tales*, p. 191) une jeune fille meurt au moment où la tribu va partir pour la chasse. Quelques jeunes gens sont en visite dans une autre région. Ils rejoignent la tribu au terrain de chasse, à l'exception du fiancé de la morte qui revient seul au village. Il voit la jeune fille et veut en faire sa femme mais elle le remet à plus tard et lui annonce que les esprits vont venir danser en allant de maison en maison, selon la coutume des Pawnee. Ils vont rejoindre la tribu

quand la femme s'arrête, disant de la cacher derrière un rideau et de ne parler d'elle à personne durant quatre jours. Il envoie une parente la chercher en lui disant seulement qu'il s'agit de « la fille de X. et de Y. » La messagère ne trouve pas la femme car le charme est rompu, elle ne pourra pas vivre une seconde fois sur terre. Le jeune homme meurt dans son sommeil la même nuit. C'est pourquoi les Pawnee croient qu'il y a une autre vie après celle-ci.

Dans un autre conte rapporté par M. GRINNELL (*ibid.*, p. 129) nous trouvons notre thème sous une forme épisodique. Une femme revient sur terre après sa mort pour prendre soin de son mari et de son enfant. La deuxième femme en est jalouse. Durant une querelle, elle la traite de « fantôme ». La morte retourne au pays des esprits et la nuit suivante appelle son mari et son enfant qui meurent durant leur sommeil.

Skidi Pawnee.

Dans « The Man who married a Buffalo » (DORSEY, *Traditions of the Skidi Pawnee*, n° 79, p. 284) les buffles voulant se rapprocher des hommes envoient l'une des leurs vers un jeune homme de leur choix. Il s'unit à elle sous sa forme animale et attache à sa corne en souvenir une coquille qu'il portait au cou. Le résultat de cette alliance est un veau qui dès qu'il a l'âge de comprendre part avec sa mère (sous la forme humaine cette fois) en quête de son père. Ce dernier reconnaissant la coquille suit sa femme et son fils au village des buffles. Après une série d'épreuves (reconnaître sa femme et son fils parmi femelles et veaux du même âge, gagner une course, etc.) il fait partie du village et est changé en buffle. Puis on lui rend forme humaine et il est chargé de négocier un accord entre hommes et buffles. Sa femme vit avec lui au village sous forme humaine, jusqu'au jour où il lui est infidèle. Lorsqu'elle le sait, elle disparaît pour toujours. Le veau, étant moitié homme, moitié buffle, sert de médiateur entre les deux peuples.

Wichita.

Dans « *The Woman who married a star* (DORSEY, *Mythology of the Wichita*, p. 298, n° 57) une femme remarque que certaines étoiles sont plus brillantes que d'autres et souhaite que telle étoile qu'elle suppose un beau jeune homme devienne son mari. Dans son sommeil, elle se voit avec un homme et à son réveil, se trouve dans un endroit inconnu avec un vieillard assis près du feu : « Je suis la brillante étoile que tu as choisie, les plus obscures sont des jeunes gens. » Elle devient sa femme mais il lui défend de remuer certaines grosses pierres. Elle enfreint la défense et aperçoit la terre. Elle réussit à s'échapper grâce à une corde de liane à savon qu'elle confectionne et à l'aide de Buse qui la ramène à ses parents. Depuis lors, tout le monde a peur d'exprimer des souhaits à propos des étoiles.

Arikara.

Chez les Arikara (DORSEY, *Traditions of the Arikara*, n° 14 et n° 15) le tabou consiste à ne pas fouiller des navets. La femme creuse et voit la terre, elle essaye d'y retourner. Au lieu d'être sauvée par la buse lorsqu'elle atteint le sommet de l'arbre le plus élevé, elle est aperçue par son mari qui la tue. L'histoire se poursuit avec les aventures de l'enfant qu'elle avait emmené dans sa fuite.

Tepecanos.

Dans le conte « *El Maíz* » rapporté par J. A. MASON (*Folk tales of the Tepecanos*, p. 155, n° 4) un paresseux est envoyé par sa mère chercher du travail. Il voit trois jeunes filles se baignant dans un lac, l'une d'entre elles lui offre de l'épouser afin de n'avoir plus jamais à travailler. Elle l'emmène à Dieu, son père, qui consent au mariage à condition qu'il ne maltraite jamais sa femme. En arrivant à la maison, elle paraît d'abord à sa belle-mère sous la forme d'un serpent mais reprend vite forme humaine et remplit sa promesse : les provisions de maïs et de haricots sont inépuisables. Le

mari est infidèle, ses maîtresses brûlent les galettes, la femme-maïs en souffre et rappelle à son mari qu'elle ne doit pas être maltraitée. Elle ajoute un second tabou : « Désormais, tu ne verras pas ma figure ! » Une nuit, il la regarde à la chandelle, elle s'en va emportant maïs et haricots. Il ratrape sa femme, mais ayant continué à se mal conduire est condamné par Dieu à vivre attaché tête en bas.

Le conte « El Toloache » (*ibid.*, 160) met en scène deux frères qui, en voyageant, trouvent un tas d'argent dans un trou. Ils s'en emparent mais l'aîné laisse le plus jeune, le Toloache, dans le trou et s'enfuit. Il réussit à s'échapper. Voyant un brouillard s'élever sur le lac, il s'y rend et trouve une jeune fille. Il lui offre de l'épouser et ils vivent heureux pendant un an. Au bout de ce temps, le Toloache retourne avec sa femme chez sa mère. Il avertit celle-ci qu'il emmène une *femme sous la forme d'une vipère, lui demande de lui préparer un petit autel et de la bien traiter*. La femme fait paraître une rivière dans le voisinage et remplit trois chambres de maïs. Le mari devient infidèle, elle s'en va chez sa mère, il va la chercher. Elle revient mais il continue à pêcher. Le Maïs (c'était la déesse du maïs) retourne chez Dieu son père et quand le Toloache vient la réclamer, Dieu lui ordonne de réciter les sept paroles. Il ne peut en trouver que cinq. Dieu dit alors à Saint Jean de le baptiser mais le Toloache refuse. Alors on l'attache pour toujours tête en bas, vers la terre.

Chocós.

Dans le conte « Como recibieron el maíz los Chocós » (WASSEN, *Cuentos de los Indios Chocós*, p. 107, n° 1) un jeune homme épouse une créature du monde souterrain et va vivre avec elle. On l'oblige à se baigner « afin de changer de peau » et d'être semblable aux gens de là-bas. Après quelque temps il revient sur terre avec sa femme et son fils. Il fait avaler à celui-ci toutes espèces de maïs parce que ses parents ne veulent pas qu'il en emporte pour l'introduire sur la terre. Il recherche des semences dans les excréments de son fils et les plante. La femme ne s'entend pas avec sa belle-mère et retourne parmi les siens en emmenant son fils.

Warrau.

Dans le conte « Die Affenfrau » (KOCH-GRÜNBERG, *Indianermärchen aus Südamerika*, n° 9, p. 32) un homme et une femme ont une guenon très sage et la laissent toute seule à la maison. Un jour, elle jette sa peau, se pare, cuit et mange de la cassave puis reprend sa forme animale. Ils se demandent où la cassave a passé. Un jeune homme se cache et la surprend. Il s'empare de sa peau et elle accepte de l'épouser s'il promet de ne pas la maltraiter. Il jette la peau au feu. Un fils naît. Le mari se fatigue de sa femme et la traite de singe. Excédée à la longue, elle se dit : « Je vais retourner chez moi. » Sous prétexte d'aller au bain, elle disparaît. Après avoir attendu longtemps, il part à sa recherche. Elle parvient à courir de nouveau dans les arbres grâce à l'ancienne habitude et son fils l'imité. Il ne peut cependant satisfaire sa faim avec des araignées et des insectes. Un grand vent plie les arbres, permettant à la femme et à son fils de passer une rivière et l'homme rentre chez lui où il détruit tout ce qui appartenait à sa femme.

Arowaq.

Dans le conte « Warum der Honig jetzt so selten ist » (KOCH-GRÜNBERG, *Indianermärchen*, n° 23, p. 70) l'esprit du miel devient femme et épouse un homme à condition qu'il ne dise jamais son nom : Maba. Elle fait une liqueur étonnante. On le questionne là-dessus et un jour qu'il est ivre, il révèle son secret. Elle retourne dans la ruche. Il tend en vain les bras, son bonheur a fui. Depuis, le miel est resté une rare friandise.

Dans « Der Mann mit der Brüllaffenfrau », autre conte du même auteur (*ibid.*, n° 24, p. 71), une guenon prise par un chasseur se change en femme. Il l'épouse à condition de ne pas révéler son origine. Elle l'emmène chez les siens. S'étant enivré, il révèle son secret et instantanément se retrouve seul au pied de l'arbre. Des oiseaux serviables lui permettent de rentrer chez lui.

2) *Comme en Haïti le tabou peut exister sans mariage entre bienfaiteur et obligé.*

Chocós.

Dans « El hombre que encontró el Guaco » (WASSÉN, *Cuentos de los Indios Chocós*, p. 112, n° 6) un jeune homme fait partie d'une famille de Chocós qui a émigré loin de la terre natale et perd tous les siens successivement. Il erre sur la plage et voit un guaco : « Si j'avais des ailes comme toi je retournerais dans mon pays ! » Le lendemain il trouve à la même place une femme bien habillée : « Que fais-tu là ? — Je suis complètement seul, toute ma famille est morte. — Veux-tu retourner chez toi ? — Tiens-moi sous les bras, voyons si je peux te porter. » Il n'est pas dit que le guaco reprenne sa forme animale mais la donnée est implicite puisque le guaco s'essaie à « voler » en l'entraînant. Les premiers efforts sont infructueux, l'oiseau lui apporte à manger. Le Chocó trouve de quoi s'attacher et le guaco lui conseille de fermer les yeux afin de ne pas avoir peur. L'oiseau le dépose derrière sa hutte après lui avoir défendu de révéler comment il a voyagé. A tous ceux qui le lui demandent, il répond : « Quand je serai vieux, je vous raconterai un conte. » Il trahit un jour son secret et meurt le lendemain.

Rio Negro.

Dans le conte « Le Courroupira et le Pauvre » publié par G. BARROSO (*Mythes, contes et légendes des Indiens*, p. 20) un homme très pauvre rencontre le Courroupira (génie des bois) dans la forêt : « Que fais-tu ici à cette heure ? — Je n'ai pas trouvé de gibier durant le jour, je tâche d'en prendre pendant la nuit car mes enfants ont faim. — Dorénavant, je t'aiderai, apporte-moi chaque nuit un peu de tabac, tu auras en échange ce que tu voudras, mais ne raconte ces choses à personne, surtout à ta femme ! » Celle-ci espionne son mari et découvre le secret. Le génie tue la femme et le veuf devient fou.

Fleuve Solimoens.

Dans « Le Courroupira et le Chasseur » publié par BARROSO (*ibid.*, p. 31) toujours d'après RODRIGUES, un chasseur endormi dans les bois est réveillé par le Courroupira : « Donne-moi ta main à manger ! » Il lui tend la main d'un singe qu'il venait de tuer. Le génie la mange et demande successivement l'autre main, les pieds et le cœur. L'Indien à son tour demande le cœur du Courroupira qui s'ouvre la poitrine et tombe mort. Quelques mois après, le chasseur va pour prendre les dents du Courroupira. A peine l'a-t-il frappé de sa hache que le génie s'écrie : « Merci de m'avoir éveillé. Voici une flèche, tu n'auras qu'à lui demander ce que tu veux elle te l'apportera, mais tu ne devras jamais chasser des oiseaux qui vivent en volée. » Le jour où il enfreint la défense, il est tué par les autres oiseaux de la volée. Le Courroupira prend tous les morceaux, les unit à la cire et le ressuscite : « Ne te nourris jamais d'aliments chauds. » Le jour où il prend de la crème de manioc chaude, la cire fond et il meurt,

Tewa.

Dans « Owl-Boy » (PARSONS, *Tewa Tales*, p. 262) un enfant fouetté par ses parents est enlevé par le hibou. Il vit quelque temps chez les animaux. Grand'mère l'Araignée apprenant que ses parents sont malades de sa perte, décide de le renvoyer chez lui. Hibou le ramène : « Dis à tes parents de t'installer dans une chambre sans ouverture pendant quatre jours, au bout de ce temps tu pourras vivre comme leur enfant. S'ils regardent, retourne chez moi. » La mère est curieuse et un peu avant l'expiration du délai indiqué regarde par une fente. L'enfant se transforme en hibou et le père lui demande de revenir les avertir à l'approche d'un malheur.

Dans « Deer-Boy » (*ibid.*, p. 267, n° 19) la fille d'un chef a un enfant d'un homme qu'elle ne connaît pas. Il naît pendant une chasse et elle l'abandonne dans les bois. Il est adopté par les animaux. Le daim femelle qui le protège lui dit un jour : « Des chasseurs vont essayer de t'attraper, si

l'un d'eux réussit, c'est ton père. Si aucun ne réussit, élance-toi sur ta mère, l'homme qui sera à côté d'elle est ton père. Si tu veux vivre avec eux, dis-leur de t'enfermer dans une chambre sans ouverture pendant quatre jours, afin que personne ne te regarde.» Il obéit à sa mère adoptive mais sa mère humaine curieuse regarde à travers une fente, le troisième jour. Il se transforme en daim et retourne dans la forêt.

NOUVELLE FORME

Il n'est pas question de tabou.

Coos.

Dans le conte « The man who married the bird », recueilli par H. H. ST. CLAIR (*Traditions of the Coos Indians of Oregon*, p. 30, n° 4) un pauvre jeune homme qui avait perdu sa fortune au jeu, ne pouvant attraper un oiseau avec ses flèches parce qu'il plonge dès qu'il veut l'atteindre, plonge aussi afin de le saisir avec les mains. Il aperçoit l'oiseau dans une grande maison « Entre, tu es mon mari. »

Il n'est pas explicitement question de transformation mais on nous dit plus loin que la maison était pleine de gens qui dansaient et jouaient. La femme-oiseau garde son mari cinq jours et le fait ramener à terre comblé de présents et de richesses.

Arikara.

Dans le conte « Why the Buffalo no longer eat people » (DORSEY, *Traditions of the Arikara*, p. 40, n° 13) nous trouvons l'épisode du jeune homme qui poursuit un buffle femelle et voit une jolie jeune femme se dirigeant vers l'ouest. Il la suit et elle lui dit qu'elle l'a choisi pour convertir son peuple en « vrais buffles » qui ne mangent pas de chair humaine. La transformation a lieu, ils se marient et enseignent aux Arikara les chansons et la cérémonie nécessaires pour demander aux dieux d'envoyer des buffles à chasser.

PARALLÈLES EUROPÉENS

Nous nous cantonnerons dans cette étude aux parallèles trouvés dans les Iles Britanniques, en France et dans la péninsule ibérique, d'où ils pourraient avoir été introduits dans les Antilles et sur le continent. Nous avons retrouvé le mari-démon aux intentions malveillantes en Espagne, au Portugal et dans le Pays Basque français. Dans les Iles Britanniques il n'y a généralement pas mariage, il s'agit d'un amoureux déçu qui s'est démasqué à temps. Les contes du mari-ogre (type Barbe-bleue) et du mari-voleur-déguisé (type La fille du meunier) constituent aussi un certain nombre de versions de thèmes apparentés pouvant posséder quelques incidents communs avec les contes américains. Le mari-animal-déguisé aux intentions malveillantes ne se rencontre dans aucun des recueils qu'il nous a été possible de consulter.

Les contes du type « Bandolié » et « Pintade » n'ont pas non plus de correspondants dans les régions considérées tandis que des parallèles de Razcouitt Macaq (type Mélusine) se trouvent régulièrement en France et dans les Iles Britanniques. Cependant, le tabou invoqué n'est pas le même qu'en Haïti.

En Europe, le thème qui correspond comme fréquence à notre thème du conjoint animal- ou démon-déguisé est le thème inverse : celui du mariage avec un animal qui est en réalité un être humain soumis à un enchantement. Nous avons consulté les trente-cinq contes français cités par M. PRATO dans sa bibliographie du thème de Psyché (*Bulletin du Folklore Wallon*, Tome I, pp. 316-335) et leurs variantes hispano-portugaises et anglaises, espérant y trouver quelque rapprochement avec notre thème. En deux contes portugais recueillis par BRAGA, il n'est pas question de désenchan-

ment (*Contos tradicionais*, pp. 68 et 70) quoique dans l'un d'eux, il soit nettement spécifié qu'il s'agit d'un homme sous la forme animale. Ces contes ont été recueillis dans l'Algarve, région où il y a eu à un moment donné, au milieu du seizième siècle, plus de nègres que de Portugais (Eugen WEBER, *Die Portugiesische Reichsmission im Königreich Kongo* ⁽¹⁾, p. 95 et note) cette omission correspondrait peut-être à une influence africaine que nous aurons l'occasion de signaler à propos d'autres thèmes.

Il existe aussi au Portugal des contes parlant de mariage entre femmes et animaux non déguisés (COELHO, *Contos populares portugueses*, n° 16, p. 34 : « A torre de Babylonia »)

(1) Aix-la-Chapelle, 1924, pp. 186 in-8.

THÈME I

Catalogne.

Un conte catalan recueilli par MASPONS Y LABRÓS (*Lo Rondallayre*, I, p. 21. « Barba d'Or ») présente une combinaison du thème du mari-démon avec le thème de la jeune fille difficile. Une belle jeune fille renvoie tous ses amoureux : il lui faut un mari à la barbe d'or. Arrive un jeune homme tel qu'elle le désire qui l'épouse et la conduit à son palais de cristal. Elle trouve dans la chambre nuptiale un rouet d'or et de soie, mais distraite laisse tomber le fuseau qui brise le palais construit tout d'une pièce. Elle aperçoit à travers le trou qui se produit dans la terre son mari entouré de flammes qui du fond de l'enfer l'appelle avec des cris de rage.

Portugal.

Dans « O Senhor das Janellas Verdes », conte recueilli à Coïmbra (COELHO, *Contos populares portugueses*, n° 48, p. 112) la fille du Roi ne veut épouser aucun de ses prétendants. Elle déclare qu'elle ne se mariera qu'au Seigneur des Fenêtres Vertes qui a les cheveux et la barbe d'or avec des dents d'argent. Le roi fait chercher partout ce seigneur que nul ne connaît et les années passent. Un jour qu'il est à la fenêtre du palais il aperçoit un carosse aux fenêtres vertes suivi de deux laquais vêtus de vert. Il fait arrêter le carosse pour savoir l'identité du voyageur : c'est un homme aux cheveux et à la barbe d'or avec des dents d'argent. La princesse appelée reconnaît le Seigneur des Fenêtres Vertes mais elle est pleine d'une tristesse qui fait l'étonnement de tous. Le seigneur dit qu'il est au courant des recherches effectuées pour le trouver et demande que le mariage ait lieu le plus tôt possible car il doit retourner dans ses terres.

Après la cérémonie, ils partent. Le carosse va un train d'enfer, traversant plaines, forêts, rivières. La princesse est toujours triste. Arrivés à un bois sombre, une tempête s'élève, il y a tant d'éclairs que la princesse effrayée s'écrie : « Jésus ! A mon secours ! » La tempête cesse, le carosse, les laquais et le seigneur qui était le démon en personne s'enfoncent dans les profondeurs de l'enfer.

La princesse alors promet à Notre-Dame de rester un an sans parler si elle envoie quelqu'un pour la tirer d'embarras. Arrive un prince qui croyant avoir affaire à une muette la conduit à son palais. Elle l'épousera par la suite et l'année écoulée, se remettra à parler au grand dépit de l'ancienne fiancée du prince,

Basque.

Dans un conte recueilli par M. VINSON (*Folklore du Pays Basque*, p. 70) le thème de Domangage se trouve introduit par celui du Pou. Le roi promet l'une de ses filles en mariage à qui reconnaîtra l'animal dont la peau pend à sa fenêtre. La jument blanche dît à Fifine, la plus jeune des princesses : « L'homme qui doit reconnaître la peau est un diable, il te choisira. Ton père voudra te donner de l'argent, n'accepte pas, demande plutôt à m'avoir. » Le mariage a lieu et Fifine part avec son mari sur la jument. Celle-ci lui conseille de ne jamais rester en arrière. Quand le mari essaie de la dépasser, elle ne lui en laisse pas le loisir. Après un certain temps, la jument frappe la terre : « Entre pour sept ans ! » et le mari entre avec la voiture dans le sol. La jument donne à Fifine des vêtements d'homme et elle arrive chez un prince qui vit avec sa mère. Le prince rêve plusieurs fois que le jeune homme est une fille déguisée, chaque fois sa mère lui conseille une épreuve de laquelle Fifine, conseillée par la jument, sort victorieuse. (Dans l'épreuve du bain, Fifine commence à se déshabiller la première mais au moment critique, les chevaux se battent, il faut les séparer et elle esquive le bain.) Enfin la mère réussit à percer le secret et Fifine épouse le prince. La jument s'en va mais remet à la jeune femme un flageolet dont elle doit jouer si elle est en danger. Quand les sept ans d'enfer du diable sont écoulés

il revient, enlève Fifine et ses enfants tandis que le prince est à la guerre. Elle joue du flageolet, la jument revient et condamne le diable à retourner sous terre pour jamais.

Grande-Bretagne.

Dans « *Riddles wisely expounded* » (CHILD, *The English and Scottish Popular Ballads*, Vol. I, p. 1-6) le chevalier familier des ballades A et B devient dans la ballade C (« *The Unco Knight's Wowing* » p. 6, MSS. de MOTHERWELL, p. 647) un chevalier inconnu qui est le démon. Il arrive à la porte d'une veuve et lui demande où sont ses trois filles : l'aînée est allée laver, la seconde fait des gâteaux et la dernière est à un mariage, elles ne reviendront pas avant la nuit. Il les attend. Quand elles arrivent, il pose dix questions, celle qui y répondra sera sa femme. La plus jeune qui est spirituelle et hardie trouve une solution aux énigmes proposées mais en énonçant sa réponse à la dernière question « Qu'est-ce qui est pis qu'une femme ? » elle nomme le diable : « *Clootie* ». Le nom agit comme un exorcisme, il est forcé de dévoiler sa véritable nature et de s'en aller.

As sune as she the fiend did name

He flew awa in a blazing flame.

(Dès qu'elle nomma le démon

Il s'envola dans une flamme éclatante.)

La ballade D (MSS. de MOTHERWELL, p.142) est une variante du même thème : colloque entre le démon et une jeune fille.

Perthshire.

Dans « *Courted by the Devil* », récit publié par Miss G. UNDERWOOD dans *Folk-Lore* (1911, pp. 330-331) une jeune fille est recherchée par un homme qui prétend être un marchand de Perth. Elle s'en vante à ses voisins qui lui disent : « Regarde ses pieds ! » Elle constate que ses pieds sont fourchus. Au jour fixé pour le mariage, elle avoue la chose et on va chercher le Docteur Irving. Quand le fiancé la réclame, le docteur se place avec elle, Bible en main, au centre d'un cercle de craie ; « Tu l'auras quand cette chandelle sera

brûlée. » Il avale la chandelle pour l'empêcher d'être entièrement consumée. Le diable s'en va et déterre un cadavre réputé enterré avec ses richesses, mais il ne trouve pas l'or qu'il espérait. Pendant ce temps, un cousin de la jeune fille qui est aux Indes la voit en songe. Il revient en Angleterre pour l'épouser. Ils sont heureux et ont deux enfants. Plus rien d'étrange ne survient et la femme meurt en paix.

L'informante de Miss Underwood prétendait tenir le fait de l'héroïne elle-même.

Type Barbe-bleue

Portugal,

Le conte « O Colhereiro » recueilli à Coïmbra par COELHO (*Contos populares portugueses*, n° 26, p. 63) met en scène un fabricant de cuillers de bois. Il se rend dans la forêt pour son travail et remarque qu'un vieux châtaigner a le tronc creux. Il pénètre par l'ouverture et voit un Maure : « Puisque tu as eu l'audace de pénétrer jusqu'ici, il faut me rapporter la première chose que tu verras en rentrant chez toi, ou tu mourras dans trois jours. » Il doit donner sa fille aînée. Menée au palais du Maure, elle pénètre dans une certaine chambre malgré sa défense et est tuée par lui. La fille cadette qui est allée tenir compagnie à sa sœur subit le même sort. La troisième part ensuite. Elle voit dans la chambre défendue les cadavres encore chauds de ses sœurs et trouve dans une armoire deux vases de sang avec leurs noms. Elle rapproche les têtes des corps et verse le sang par le cou, ce qui les ramène à la vie. Elle lave la clé, le Maure ne s'aperçoit de rien et commence à l'aimer. Elle renvoie ses sœurs chez leur père dans des barils de sucre que le Maure livre lui-même. Pour s'échapper à son tour, elle fabrique un mannequin de paille, l'habille et le place sur le balcon. Elle se met dans une barrique après avoir dit au Maure de se dépêcher de la porter parce qu'elle le regardait du balcon. Elle ne cesse de répéter : « Je vois, je vois ! » Rentré chez lui, il s'élance pour embrasser le mannequin et tombe du balcon. Il meurt, le châtaignier et le palais enchanté disparaissent,

Basse-Bretagne.

Dans « Le Prince turc Frimelgus » (LUZEL, *Contes de Basse-Bretagne*, vol. I, p. 25, n° 3) un riche métayer a une très jolie fille. Elle dédaigne les fils de paysans : « Je ne veux me marier qu'à un fils de roi. » Ses frères qui sont à l'armée lui parlent du fils de l'empereur de Turquie. Le prince se présente sous le nom de Frimelgus et lui fait de riches cadeaux. Après le mariage, le couple part pour le pays du mari où la femme vit heureuse. Mais dès qu'elle attend un enfant, son mari devient morose. Il part chez un prince de ses amis en remettant à sa femme les clefs du château et en lui indiquant un cabinet défendu. Elle l'ouvre cependant et y trouve les cadavres de sept femmes enceintes. Elle s'évanouit et lâche la clef. Son mari la trouve occupée à laver la clef et la questionne quoiqu'il soit déjà au courant. Il est sur le point de la tuer quand les frères surviennent et délivrent leur sœur. Ils remplissent leurs poches d'or et de pierres précieuses et s'en vont.

Dans une seconde partie, la jeune femme jure de ne pas se remarier avec un homme et épouse un mort condamné par Dieu à quitter chaque jour le paradis jusqu'à ce qu'il ait trouvé une femme pour l'épouser.

Type la fille du meunier

Portugal.

Dans « A mão do finado » (BRAGA, *Contos tradicionaes*, p. 93, n° 42) trois filles restent seules à la maison. Un voleur s'introduit sous le déguisement d'un vieillard. Il leur donne un somnifère mais la plus jeune n'en prend pas. Il sort pour chercher ses amis, elle ferme la porte, lui coupe la main à son retour et garde sa « mão de finado » (main de cadavre à pouvoir magique). Elle raconte l'histoire à son père qui lui donne autorité sur ses sœurs. Le voleur plus tard la demande en mariage, sans le reconnaître, elle refuse. Il épouse alors l'aînée et la force à écrire à ses parents qu'elle est heureuse et qu'ils doivent lui envoyer une de ses sœurs. Le mari

la tue et agit de même avec la seconde. Quant à l'héroïne, elle réussit à s'échapper après de multiples aventures du type altéré de Barbe-bleue.

Lorraine.

Dans « La fille du Meunier » (COSQUIN, *Contes Populaires de Lorraine*, p. 178) des parents sont allés à une noce, laissant leur fille seule avec sa cousine. Des voleurs s'introduisent et la cousine se sauve. La jeune fille leur offre le grain et les envoie chercher de l'osier pour lier les sacs. Quand ils reviennent, elle a fermé la porte et coupe la main d'un voleur. Il se présente plus tard comme prétendant et garde une main gantée. Elle le berne et finalement le voit qui cherche à tuer sa cousine pour la réduire au silence. Elle fait venir des gendarmes, raconte sa découverte et le fait arrêter.

Haute Bretagne.

Dans « Le voleur de crêpes » (SÉBILLOT, *Contes Populaires de la Haute-Bretagne*, p. 340) des parents sont partis à une noce, laissant leur fille toute seule. Un voleur vient voler des crêpes qu'elle est en train de cuire. Quand il la croit endormie, il laisse son sabre et son poignard et va appeler ses amis. Elle ferme la porte et coupe sa main. Elle raconte l'histoire à ses parents. Le voleur l'obtient en mariage quoiqu'elle ait remarqué sa main blessée. Il l'emmène dans le bois et lui dit de se déshabiller pour qu'il la tue. Elle lui demande de se retourner, prend le poignard et le tue.

Les « Trois Chiens » comme chez les Amérindiens sont liés à d'autres thèmes, en voici un échantillon :

Estrémadure.

Dans « Hierro, Plomo y Acero » (HERNANDEZ DE SOTO, *Cuentos populares de Extremadura*, p. 249, n° 21) un frère et une sœur vivent ensemble avec trois chiens : Fer, Plomb et Acier. Un géant poursuit la jeune fille mais le frère ne

veut pas qu'elle l'épouse. Il lui conseille de tuer son frère. Elle l'emmène au jardin et le fait grimper à un oranger. Le géant survient pour couper l'arbre, espérant que le jeune homme se tuera en tombant. Il appelle ses chiens et le géant se sauve. Les amoureux décident de faire une autre tentative. Le géant donne à la jeune fille des poudres à mettre dans la nourriture de son frère. Il se rend compte que sa sœur veut le tuer et s'en va malgré ses prières. Le conte se continue par ses aventures avec le serpent à sept têtes et la fille du roi.

La jeune fille difficile corrigée existe sous une forme isolée en Espagne et en France, en voici un exemple :

Corse.

Dans le conte de « La dédaigneuse corrigée » (FILIPPI, *Contes de l'île de Corse*, n° 10, p. 321) une princesse trouve des défauts à tous ses prétendants. Elle reproche au dernier invité d'avoir un poil tordu dans sa barbe, quoique son cœur ait tressailli. Il le lui fait arracher et l'épouse. Pour la corriger, il l'envoie vivre pendant trois mois dans une cabane avec des vieillards et des bêtes. Débarrassée de son orgueil, elle fait une charmante reine.

THÈME III

Catalogne.

Dans « Lo fill del Pescador » (MASPONS Y LABRÓS, *Lo Rondallayre*, I, p. 72) un poisson promet à un pauvre pêcheur de lui faire attraper autant de poissons qu'il voudra à condition de lui remettre la première créature qu'il rencontrera à son retour. Son fils inquiet de son absence prolongée vient au devant de lui et doit ainsi se rendre au pays des poissons. Il habite un palais merveilleux mais toutes les nuits quelqu'un se couche à ses côtés. Au bout de quelque temps, il demande à aller voir ses parents. Il obtient la permission et sa mère à qui il fait part de son aventure lui donne une chandelle afin qu'il sache qui couche à côté de lui. Il découvre ainsi une jeune fille d'une grande beauté dont il ne pourra devenir l'époux qu'après maintes péripéties dues à son indiscrétion.

Portugal.

Dans « The Prince who had the head of a Horse » (CONSIGLIERI-PEDROSO, *Portuguese Folk Tales*, n° 26) une vieille prédit à une reine sans enfant : « D'ici neuf mois, tu auras un garçon avec une tête de cheval. » Quand le prince est en âge de se marier, les parents promettent des trésors à celle qui consentira à l'épouser. Une jeune fille pauvre se présente. Le prince vient la voir chaque jour, la veille de la noce il est remplacé par un beau chevalier. La jeune fille est battue par ses sœurs : « Pourquoi n'est-ce pas lui que tu épouses ? » Elle avoue qu'il s'agit du prince transformé. Un corbeau arrive : « Ingrate, chausse des souliers de fer et pars pour la Tour du Corbeau. » Elle s'en va et trouve dans une hutte une vieille, mère d'un ogre. Elle est envoyée aux différents vents. A la fin, le corbeau se change en prince et l'épouse tandis que ses sœurs sont punies.

Dans « The Cabbage Stalk » (*ibid.*, p. 81) une petite fille arrose un chou dont la tige se transforme en échelle. Elle

descend par là sous la terre et trouve bonne table et bon lit. Les parents qui sont pauvres s'étonnent de voir sa mine florissante. La mère la suit avec une chandelle et la voit couchée avec une bête. Des gouttes de cire tombent et la bête devient un prince : « Je ne puis plus épouser ta fille. » Il renvoie sa fiancée après lui avoir donné un lingot d'or, des souliers de fer et un bâton. Le conte se continue sous le thème de la recherche et de la fiancée oubliée.

Provence.

GERVAIS DE TILBURY nous rapporte une légende du Moyen-Age (*Otia Imperialia*, prima decisio, XV, « De oculis apertis post peccatum », p. 895 du MSS, p. 4 de l'édition de LIEBRECHT) qui se rapproche de notre thème. Raymond, seigneur d'Aix-en-Provence, rencontre une femme d'une rare beauté. Il la salue. Elle lui offre le bonheur s'il l'épouse, à condition qu'il ne cherche jamais à la voir nue. Il accepte. Le ménage vit heureux et prospère pendant des années. Un jour Raymond revient de la chasse tandis que sa femme est au bain. Il se dit qu'il n'y a aucun danger à la voir nue après qu'ils ont été mariés si longtemps. Elle le supplie de n'en rien faire. Il déchire le rideau et voit un serpent qui plonge dans l'eau et disparaît. Des enfants étaient nés de leur union. L'une des filles épouse même par la suite un gentilhomme de la famille de Gervais et les descendants de la femme-serpent vivaient encore au temps où il racontait son histoire.

Haute-Bretagne.

Dans un conte de la Haute-Bretagne publié par SÉBILLOT (*Contes de la Haute-Bretagne*, p. 183) et étudié par LANG (*Custom and Myth* (1), p. 75) le fils d'un pilote de Boulogne épouse la fille du roi de Naz. Dans ce mystérieux pays, un homme ne peut voir sa femme que lorsqu'elle est devenue mère. Il la dévoile néanmoins et son beau-père le transforme en monstre.

Gascogne.

Dans « Les deux jumeaux et les deux fées » (BLADÉ, *Contes populaires de la Gascogne*, Vol. II, p. 5) deux jeunes gens

(1) Londres, 1884, pp. 312 in-8.

rencontrent des fées qu'ils veulent épouser. Elles acceptent de se marier le lendemain mais à la condition que leurs fiancés ne boivent ni ne mangent jusqu'au mariage. Le cadet écrase une graine sous sa dent et sa promise s'en va. L'aîné se marie après que la fée lui a dit : « Ne m'appelle ni fée, ni folle ! » Sept ans après, le couple est heureux et sept garçons sont nés de leur union. La fée un jour que son mari est absent ordonne de couper le blé pas encore mûr. A son retour, il s'emporte : « Il faut que tu sois folle ! » Elle disparaît, mais revient peigner ses enfants tous les matins : « Ne le dites pas à votre père ! » Il leur demande : « Qui vous a si bien peignés ? — La servante. » Il a des soupçons et les épie : « Ma pauvre femme ! » Se voyant découverte, elle disparaît pour toujours.

Corse.

Dans « La fée du Rizzanesa » (ORTOLI, *Contes populaires de l'île de Corse*, p. 284) une fée a sa grotte dans la Rizzanesa, petite rivière de l'arrondissement de Sartène. Elle est surprise faisant sa lessive par un jeune homme de la famille Poli, du village d'Olmiccia : « Tu seras ma femme ! — Ne cherche jamais à voir mon épaule nue. » Après quelque temps, il brise le tabou. Il ne voit qu'un trou plein d'ossements : « C'est le squelette de notre amour que tu viens de tuer à l'instant. »

Lorraine.

Dans « Le loup blanc » (COSQUIN, *Contes de Lorraine*, Vol. II, p. 214, n° 63) un homme a trois filles. Un jour il part en voyage : « Que voulez-vous à mon retour ? » Les aînées demandent chacune une robe, la troisième, sa préférée, demande la rose qui parle. Après avoir longtemps cherché en vain, il arrive devant un beau château d'où sort un murmure de voix, il entre et dans une cour aperçoit un rosier dont toutes les fleurs parlent et chantent. Il en cueille une. Un loup blanc s'élance : « Qui t'a permis de cueillir une rose ? Tu seras puni de mort. — Laissez-moi partir, je vous la rendrai. — A une condition, c'est que tu me ramènes la première personne que tu rencontreras en arrivant chez toi. » Il promet. La première personne est sa plus jeune fille.

Elle consent à partir et son père va la remettre au loup : « Je ne vous ferai point de mal, ce château est à des fées, nous tous qui l'habitons, nous sommes enchantés. Je ne suis loup blanc que pendant le jour. Ne dites rien à personne de ce que vous avez vu ou entendu et vous vous en trouverez bien. » La nuit, le loup devient un beau seigneur, il épouse la jeune fille qui finit par se trouver parfaitement heureuse.

Le père pressé de questions avoue l'endroit où il a laissé sa fille. L'une des sœurs aînées s'y rend et la jeune femme finit par lui révéler le secret. On entend des hurlements affreux et le loup blanc tombe mort à ses pieds. Elle est malheureuse tout le reste de sa vie.

Argyllshire.

Dans « Koisha Kayn or Kian's Leg » (MAC INNES, *Folk and Hero Tales*, n° 7) O'Kroinikeard vise un lièvre qui se change en femme. Il dépose son arme, c'est de nouveau un lièvre. Les chiens le poursuivent, femme à nouveau elle lui dit : « Rappelez vos chiens. — Oui, si vous promettez de m'épouser. — J'accepte moyennant trois conditions : vous m'avertirez si vous invitez votre roi terrestre, vous ne me reprocherez jamais mon origine, vous ne me laisserez jamais seule avec un homme. » Ils se marient et elle change sa maison en palais et lui procure des troupeaux et des richesses. Mais il invite le roi de l'Erin et sa suite sans la prévenir. Se souvenant de son vœu, il part au devant de ses invités et trouve sa femme en train de préparer leur dîner : elle sait déjà tout. Les hôtes restent trois jours au palais et la femme seule ne fait pas l'éloge du dîner, son mari s'écrie : « Méprisable lièvre ! » Elle répond : « J'ai vu les chiens de mon père manger un meilleur repas que celui que vous offrez au roi et à sa cour. » Le frère de la femme arrive au palais et après divers incidents, menace le mari de ruine s'il rompt le dernier vœu. Il retient ses hôtes, contrairement à l'avis de sa femme. Le beau-frère du roi, Kian Mac Ul Uaimh, reste seul avec elle et lui offre de l'épouser. Elle devient une jument, le frappe sur la jambe et se sauve pour toujours. A l'aube, O'Kroinikeard est pauvre comme avant.

Le conte se continue avec les aventures de Kian qui est chassé par le roi.

PARALLÈLES AFRICAINS

THÈME I

Ce type est très commun en Afrique, nous en avons résumé soixante-douze variantes. On y retrouve la plus grande partie des incidents haïtiens et négro-américains. Certains ne se rencontrent guère que dans un ou deux contes (*la chambre défendue*, dans un conte maure de Blida (p. 151), *le canot mù par une chanson*, dans un conte du Nyassaland (p. 142), *la résurrection des chiens du chasseur grâce à leurs os conservés* dans deux contes soudanais (p. 171). D'autres sont au contraire extrêmement fréquents.

Le *coq-gardien trompé*, remplacé par Tortue dans la version yoruba (p. 144) est d'ordinaire lié à d'autres thèmes. Dans un conte de la Côte d'Or de la collection BARKER et SINCLAIR « Why the Moon and the Stars receive their light from the Sun » (*West African Folk Tales*, p. 98) nous trouvons un coq que le dragon laisse à la maison pour l'avertir dès que quelque chose d'insolite se présente et Kweku, le héros, lui donne à picorer quarante sacs de riz afin d'avoir le temps de préparer son évasion. Nous le trouvons lié au mari-animal dans le conte Gola résumé p. 146.

La *substitution de victimes* fait aussi généralement partie d'autres thèmes, elle paraît souvent dans des récits d'aventures apparentés au Roman du lièvre (GUILLOT, *Contes d'Afrique*, p. 78 : « Tiébilini, le petit homme rouge », MONTEIL, *Contes soudanais*, p. 158 : « L'enfant du mal »).

Les incidents que nous n'avons pas retrouvés sont :

a. — le bâton qui lance des étincelles quand on frappe le cheval magique (« Domangage »).

b. — L'enfant qui habite le ventre du cheval (« Domangage »)

- c. — La cloche magique (« Domangage »).
- d. — L'épreuve de l'épingle (« Nouvelles aventures de Couleuvre » et versions des Petites Antilles).
- e. — Les énigmes à deviner (Louisiane, Caroline, Bahamas).
- f. — Les nains barbus qui sortent du ventre de la diablesse toutes les fois qu'elle le frappe (« Les trois chiens »).
- g. — L'ingratitude de la femme qui regrette son mari-assassin (« Nouvelles aventures de Couleuvre »).

THÈME I

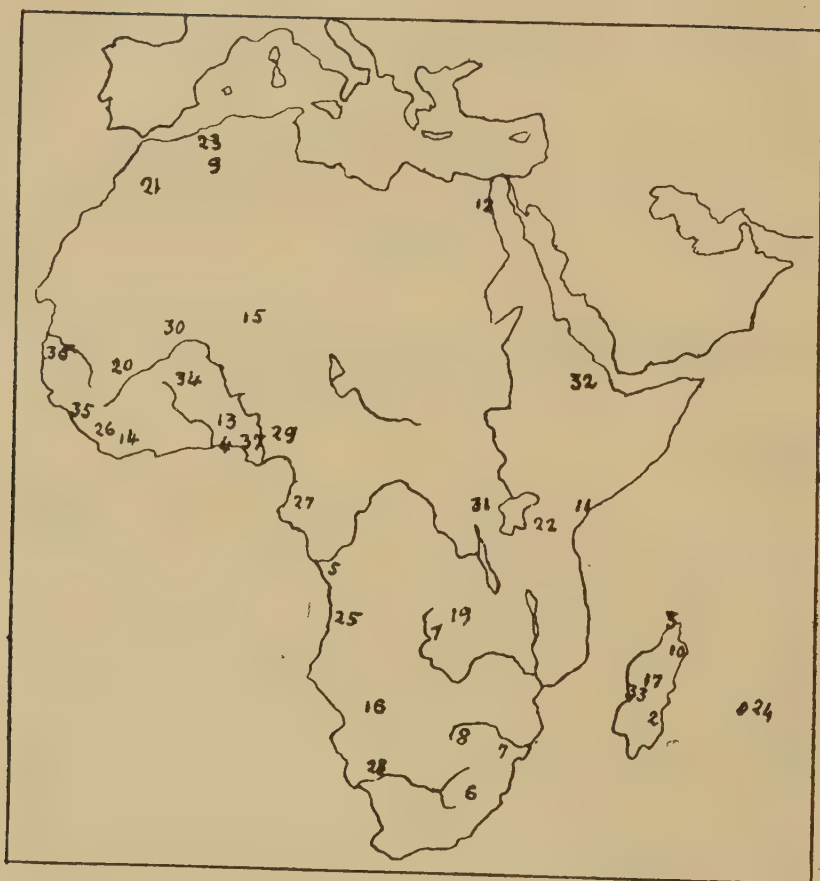
FORME I

1. Contes possédant le même thème principal précédé du prologue de la jeune fille difficile et suivi d'un thème de fuite avec ou sans poursuite,

Malinké.

Dans « La vieille jument » (ZELTNER, *Contes du Sénégal et du Niger*, p. 91, n° 30) un roi a une fille très belle qui ne veut épouser qu'un homme « n'ayant aucune ouverture ». Dès qu'elle est demandée en mariage elle envoie sa petite sœur transformée en mouche visiter le jeune homme. Le Boa entend parler de cette jeune fille, il prend forme humaine : « Voilà le mari que je veux ! » Après inspection, il se trouve qu'il est réellement sans ouverture. Le père consent mais se méfie de son gendre. Au bout de trois jours, le Boa veut retourner chez lui mais refuse toute escorte. Le roi donne en cadeau un cheval à sa fille : « Va secouer le mil à la porte du parc, le premier cheval qui se présentera est le tien. » Il se présente une vieille jument. La petite sœur veut partir mais on la force à rester. Lorsque le Boa se croit arrivé assez loin, il dit à sa femme de l'attendre un instant et va reprendre sa forme naturelle dans les buissons afin de la manger. La jument avertit la femme du danger, lui donne trois cailloux qui lui serviront à créer des obstacles sur la route du Boa quand il les poursuivra et lui défend de l'éperonner. Quand le serpent arrive tout près, elle oublie la défense et le jument s'envole. Elle redescend dans un pays où l'on tue toutes les femmes étrangères. Le chef des fourmis lui donne des habits d'homme et transforme la jument en un poulain

THÈME I — FORME 1



- | | | |
|-------------------|-------------|--------------------|
| 1. Alouyi | 14. Gola | 27. Mpongwe |
| 2. Antambahoaka | 15. Hausa | 28. Nama |
| 3. Antankarana | 16. Herrero | 29. Nigéria du Sud |
| 4. Avatime | 17. Imérina | 30. Peuhl |
| 5. Bas-Congo | 18. Kado | 31. Ruanda |
| 6. Basuto | 19. Lamba | 32. Saho |
| 7. Bathonga | 20. Malinké | 33. Sakalaves |
| 8. Bavenda | 21. Maroc | 34. Samogo |
| 9. Berbères | 22. Masai | 35. Temne |
| 10. Betsimisaraka | 23. Maures | 36. Wolof |
| 11. Duruma | 24. Maurice | 37. Yoruba |
| 12. Égypte | 25. Mbundu | |
| 13. Ewe | 26. Mende | |

de deux ans. Une vieille femme s'aperçoit du sexe de l'étranger et en avertit le roi qui le soumet à une série d'épreuves dont il se tire grâce à la jument (par ex. épouser la fille du roi : la jument se change en serpent et tue la fille). Pour se débarrasser de la vieille, l'étranger conseillé par la jument propose de ressusciter la fille. Mais il lui manque un ingrédient pour son médicament : de la cervelle de vieille femme. La vieille est exécutée. La jeune femme déguisée demande à partir et annonce qu'elle fera chercher sa femme. La jument meurt en route après lui avoir dit de lui ouvrir le ventre et de se laver les yeux avec l'eau d'un vase qu'elle y trouvera. Elle obéit et se voit assise sur le lit de sa mère, la jument étant au milieu du troupeau.

Wolof.

Dans le numéro spécial du *Bulletin de l'Enseignement en A. O. F.* contenant les contes recueillis par M. René GUILLOT, nous trouvons une version wolof de la forme I (p. 90, « Pas de mari avec des cicatrices »). Une jeune fille très belle a des prétendants venus de tous les coins de la brousse, elle les fait se déshabiller et regarde leur corps. Le diable entend la nouvelle et se transforme en beau garçon. Elle l'épouse bien que sa mère l'ait avertie que ce n'est pas un homme ordinaire. Il emmène chez lui sa femme montée sur un vieux cheval donné par la mère : « Ma fille, quand il hennira va le voir à l'écurie. » Un jour qu'elle l'entend hennir, Fatou, la jeune femme se rend auprès de lui. Il l'avertit que son mari va rentrer bredouille de la chasse et a l'intention de la tuer. « Sauvons-nous, mais auparavant crache dans dix endroits de la maison. » Le démon revient : « Fatou ! » Un crachat répond. Il va vers la voix : « Fatou ! » Un autre répond. Il perd ainsi beaucoup de temps. Quand il se rend compte du départ de Fatou, il commence à la poursuivre. A la fin du quatrième jour, Fatou dit : « J'entends venir le diable ! » Le cheval part à toute allure, elle lui donne de l'éperon, chose qu'il lui avait défendue, et d'un bond il se trouve dans un pays inconnu. Nulle femme n'y habite, par ordre du roi. Fatou s'y installe avec son cheval. Un jour qu'elle se baigne à la rivière, un Maure la voit et fait au roi son rapport. Il

ordonne une baignade générale à laquelle il assistera. Le cheval part dans la brousse, prend à un lièvre son « sexe » et le donne à Fatou. Le jour de la baignade, le roi regarde tous les hommes sortir de l'eau. Fatou étant un homme, il fait tuer le Maure. Un soir le cheval hennit : « Quand je serai mort, brûle-moi et jette mes cendres au vent en fermant les yeux. » Il meurt. Elle obéit. Quand elle rouvre les yeux, elle se trouve chez sa mère. Entendant le cheval hennir, elle se rend à l'écurie et il lui dit : « Dans la vie, il ne faut pas être trop difficile. »

Mpongwe.

« Leopard of the Fine Skin » (NASSAU, *Where Animals talk*, p. 68) se rapproche beaucoup de la version wolof. Une fille ne veut pas épouser quelqu'un qui aurait une tache sur la peau. Léopard la demande en mariage après s'être métamorphosé en homme. Elle l'examine et accepte. Son père est averti par son fétiche qu'un malheur se prépare. Après le mariage, il lui donne en cadeau de noces un cheval boiteux qui doit la protéger et le départ a lieu. En route, le mari s'éloigne de sa femme et des serviteurs, reprend sa forme, chasse et revient. Tous les jours, il fait de même, le cheval le voit et ne dit rien. Ils arrivent au Pays des Léopards, tous les animaux y ont l'apparence humaine, mais un à un les serviteurs disparaissent. Un jour, le cheval conseille à la jeune femme de s'enfuir en emportant trois gourdes, l'une remplie d'arachides, l'autre de graines de calebasse et la troisième d'eau qu'elle doit lancer en cas de poursuite. Elle obéit, le léopard s'arrête pour manger les arachides et les graines, l'eau devient un torrent qui lui bloque le passage. Ils arrivent au Pays des Hommes Seuls, le cheval change le visage de la jeune femme et l'habille en homme. Malgré cela, elle est soupçonnée et invitée à prendre un bain. Le cheval la change alors complètement mais pour un temps très court. Il lui donne ses instructions : le soir du bain, elle doit le tuer, le brûler et éparpiller ses cendres avant le lever du soleil. Elle obéit, se trouve à nouveau une femme sur le dos d'un cheval et arrive saine et sauve chez son père.

Imerina.

Dans « Les trois frères qui ont des queues » (RENEL, *Contes de Madagascar*, p. 77, n° 10) trois filles d'un roi ne veulent pas se marier avec des Hova mais seulement avec des Andriana comme elles. Trois bêtes déguisées les demandent en mariage et sont acceptées. Après le mariage, elles partent avec une esclave pour le pays de leurs maris. Chaque jour ils partent pour la chasse et rentrent avec beaucoup de gibier parce qu'ils veulent engraisser leurs femmes pour les manger. Quand elles sont assez grasses, ils dansent pendant la nuit en frappant la queue sur un rocher, tout en chantant une chanson qui raconte leur histoire. L'esclave les entend et, la nuit suivante, réveille ses maîtresses afin qu'elles écoutent aussi. Le lendemain dès que les maris sont partis, elles coupent trois troncs de bananiers qu'elles recouvrent de nattes, les déposent à l'endroit où elles se couchent et s'enfuient. Arrivées chez le père, elles se cachent sur des arbres près d'un puits. Une esclave venue pour puiser voit l'image d'une des sœurs dans l'eau : « Je suis trop jolie pour être esclave ! » La princesse éclate de rire, l'esclave la voit et court avertir le roi. Les trois sœurs racontent à leur père comment elles ont découvert la nature de leurs maris. Ceux-ci ne tardent pas à arriver, on leur fait fête. Quand ils sont ivres, la queue paraît et le roi ordonne de les tuer. C'est depuis ce jour que les Andriana épousent des Hova.

Betsimisaraka.

Dans « Les quatre femmes et les quatre bêtes », (*ibid.*, p. 265) trois jeunes filles et une esclave refusent des hommes pour accepter des *ratsimanola* (animal fantastique) déguisés. Pendant la cérémonie du mariage la queue de l'une des bêtes paraît, la servante le fait remarquer à ses maîtresses qui sont incrédules. Elles suivent leurs maris chez eux.

L'histoire se continue comme dans le conte mérima mais l'incident de l'image dans le puits disparaît. On brûle les maris endormis dans leur case,

Sakalaves.

Dans « Volamaza, Maitsoala et les deux Rakakabe » (DAN-DOUAU, *Contes pop. des Sakalava*, p. 209, n° 48) Volamaza et Maitsoala sont deux filles. Les dieux les ont dotées d'une grande beauté car leurs parents ont fait des sacrifices à cette fin. Elles repoussent les prétendants. Un chercheur de miel égaré révèle leur existence à deux *rakakabe*. Il jure de ne pas les dénoncer et les *rakakabe* se présentent aux jeunes filles et les épousent. Après huit jours, ils partent avec leurs femmes et le cuisinier Faralahy que Maitsoala a tenu à emmener. Faralahy reconnaît à leurs manières que ce sont des *kaka*. Il veut partir avec les jeunes femmes mais elles ne le croient pas. Il leur fait alors écouter les maris qui déjà se partagent les morceaux de viande humaine. Les maris entrent et elles s'effrayent : « Qu'avez-vous à crier ? — Nous croyions que des *kaka* allaient vous tuer, maintenant nous pleurons de joie. » Les femmes et le cuisinier profitent de ce que les *kaka* abandonnent le village pendant le jour pour se sauver. Le lendemain, les maris se présentent aux beaux-parents. On les brûle dans leur case et les jeunes filles jurent de n'épouser que des gens du village.

Antambahoaka.

Dans « La peau de bœuf devenant une vache » (FERRAND, *Contes populaires malgaches*, p. 119, n° 34) la peau d'un bœuf devient une vache pleine. Quand les bouviers la frappent une voix sort du ventre : « Pourquoi nous frappez-vous ? » Ce prodige ayant eu lieu en présence du roi, il dit : « Sortez et je vous fais rois. » Une femme et un homme en sortent. Peu de temps après, la femme a deux filles. Elles deviennent grandes et sont recherchées en mariage mais se montrent difficiles. Un ogre déguisé se présente et est accepté. Le mari retourne chez lui avec ses deux femmes et une esclave. Durant la nuit il arrive à la porte de la case des femmes dans la forêt où ils avaient fait halte : « Dormez-vous ? » L'esclave était éveillée. « Pourquoi ne dors-tu pas ? — J'ai peur de la forêt de cannes. » Il la fait couper. Le lendemain : « Pour-

quoi ne dors-tu pas ? — J'ai peur de la forêt de bananiers. » Elle fait part à ses maîtresses de ses soupçons quant à la nature de leur mari et toutes trois s'enfuient. L'ogre les poursuit, il va les rattrapper lorsque l'esclave frappe sur le tambour qui ne la quitte pas. Il se met à danser. Grâce à ce stratagème, elles peuvent rentrer chez leurs parents. L'ogre y arrive peu après, on lui donne une case pour lui, ses femmes et leur esclave. Dès qu'il est endormi, les femmes sortent et mettent le feu à la case.

Safwa.

Dans le conte intitulé « Des Stachelschwein und die Mweru » (KOOTZ-KRETSCHMER, *Die Safwa*, Vol. II, n° 21, p. 89) un porc-épic se change en homme. Mweru, jeune fille difficile qui a repoussé tous ses autres prétendants, le fait inviter chez elle par son frère Ux'yira et remarque qu'il ne mange que des os. Il la demande en mariage et elle l'épouse. Il invite son beau-frère à chasser avec lui, le fait monter sur un arbre et quand il se croit hors de vue reprend sa forme animale à l'aide d'une chanson. Le jeune homme le voit et rentré au village prévient sa sœur qui est incrédule. Le lendemain elle suit les chasseurs et assiste à la transformation. Effrayée, elle s'enfuit mais elle perd son collier de perles dans la forêt. Le porc-épic le trouve sur son chemin : « Mweru était ici ! » Il rentre chez lui et entend sa femme répétant la chanson. Il comprend qu'il a été découvert. Le jour suivant, il invite sa femme à aller avec lui chercher du bois. Le frère inquiet, les suit secrètement. « Que chantais-tu hier ? — Rien — Je vais te tuer ! » Il reprend sa forme animale et commence à la frapper de ses piquants. Le frère arrive, le tue de son épée et ramène sa sœur au village.

Bavenda.

Dans « Dondodzi » (KRÜGER, *Venda-Märchen*, p. 11, n° 6) Dondodzi ne veut pas d'un homme qui mange de la bouillie de maïs. Elle reste ainsi longtemps, jusqu'à ce que toutes ses sœurs plus jeunes soient mariées. Viennent deux étrangers qui remplissent la condition désirée. Elle épouse l'un d'eux. Les

jeunes filles du village l'accompagnent le plus loin possible : « Ta maison est bien loin ! Nous rentrons. » Il ne reste que Tshiwela, sa cousine. Elles trouvent le mari pauvrement logé. Les hommes vont à la chasse et après avoir mangé jettent les os dans la hutte. Durant la nuit, les deux femmes entendent qu'on mange ces os. Les hommes disent un jour : « Coupez vos cheveux, demain nous allons chez vos parents. » Un grand oiseau demande des graines. Tshiwela seule lui en donne et il l'invite à venir voir les hommes se transformer en hyènes pour manger Dondodzi. Quand celle-ci voit les hyènes, elle offre des graines à l'oiseau qui les refuse. Sur la prière de Tshiwela, il la couvre elle aussi de ses ailes et jette leurs cheveux coupés sur la hutte. Quand les hyènes cherchent leurs proies, les cheveux répondent : « Hee ! » L'oiseau ramène les jeunes filles en volant et descend sur un arbre que son poids fait presque tomber. Le roi ordonne une fête après laquelle l'oiseau rentre chez lui.

A-Louyi.

Dans « Le mariage du léopard » (JACOTTET, *Textes Louyi*, p. 69) le thème de la jeune fille difficile sert d'introduction. Après le mariage, Léopard reprend sa forme toutes les fois qu'il chasse et chez lui refuse de manger de la viande cuite. Une femme vient voir la nouvelle mariée et lui reproche d'avoir consenti à se marier avec un animal. Grenouille arrivant sur ces entrefaites lui propose de l'aider à se sauver. Elle l'avale et ne la rejette que chez sa mère. Elle reçoit en paiement une quantité de bétail.

Nyassa.

Dans un conte raconté par un indigène de Blantyre (WERNER, *Myths and Legends of the Bantu*, p. 195 et *The natives of British Central Africa*, p. 241) une jeune fille refuse tous ceux qui veulent l'épouser. Une hyène, sous la forme d'un bel étranger, se présente et est acceptée. Tout de suite après le mariage, le mari l'emmène chez lui. Son petit frère aux yeux malades les suit en se cachant. Arrivée au village, elle l'aperçoit et l'installe au poulailier. A la nuit, des hyè-

nes viennent rôder : « Nous mangerons la viande quand elle sera assez grasse ! » La femme n'entend rien. Son petit frère l'avertit mais elle ne veut pas le croire. Il lui attache une ficelle au doigt afin de pouvoir la réveiller en tirant du poulailler. Elle entend la chanson. Le petit garçon demande à son beau-frère une hache et fabrique un immense « couvercle » de bois. Il y fait entrer sa sœur avec ses paquets, l'attache, entre lui-même et chante : « Mon couvercle, ramène-la à sa mère ! » La barque flotte dans les airs, suivie des hyènes. Il continue à chanter pour la faire avancer et elle vient atterrir chez eux dans le mortier à grain. « Ma sœur voulait me renvoyer, sans moi qui vous la ramène, les hyènes l'auraient mangée ! »

Ruanda.

Dans « Les Hommes-Hyènes », rapporté par le R. P. PAGÈS (*La vie intellectuelle des Noirs du Ruanda, Contes merveilleux et moraux*, p. 383, n° 4) une jeune fille refuse tous ses prétendants elle n'acceptera que celui qui pourra lui fournir des perles de façon indéfinie. Deux hyènes mâles prennent forme humaine, avalent des quantités de perles et se présentent chez le père où partout ils laissent tomber des perles. La jeune fille en épouse un et sa sœur le second. Accompagnées de leur petit frère elles suivent leurs époux au-delà de la forêt. Les maris se rendent chaque jour à leur travail, l'une des femmes leur porte à manger en annonçant son arrivée par des paroles convenues. Le soir, ils refusent toute nourriture et prennent leur guitare en chantant : « Nous dévorerons la grande, la petite et le frère. » Un jour, la plus jeune des sœurs s'approche en cachette du « chantier » et voit des hyènes dévorant des cadavres. Elle fait part de sa découverte à sa sœur et elles décident de se sauver. Une vieille sorcière leur remet des talismans à semer dans la hutte afin que leurs maris ne s'aperçoivent pas tout de suite de leur départ, ainsi qu'une courge évidée à remplir d'eau pendant la poursuite afin qu'elle se change en fleuve. Elles s'enfuient ainsi que leur frère sous des déguisements de mendiants. Lorsque les hyènes s'aperçoivent enfin de leur départ, elles s'élancent sur leurs traces et au moment de les rattraper sont emportées par le fleuve magique.

Une variante du même conte a été recueillie par le R. P. HUREL, (*La Poésie chez les Primitifs*, p. 61, Numéro 10, « Rusarurubenga ») Rusarurubenga ne veut épouser qu'un homme qui crache des perles au lieu de salive. L'un de ses prétendants éconduits rencontre une hyène à qui il raconte son aventure. Le lendemain, l'hyène se change en homme, met des perles dans sa bouche et fait la demande. Comme le nouveau candidat crache de temps en temps des perles, il est accepté et le mariage a lieu. La mariée part avec sa petite sœur, son mari et les gens de la noce. Ceux-ci se sauvent le lendemain matin, ayant reconnu pour des hyènes les gens du village du mari.

Le conte se poursuit comme dans l'autre version mais la vieille secourable est victime des hyènes qui achèvent de la dévorer, puis se noient, faute de passeur. Quant aux deux jeunes filles, on leur bâtit une maison à l'écart parce qu'elles ont vécu avec des hyènes et elles ne trouvent personne à vouloir les épouser.

Bas-Congo.

Dans « *Appearances are sometimes deceptive* » (WEEKS, *Congo Life and Folklore*, Ch. XV, p. 182) une jeune fille trouve son fiancé laid et noir, elle rencontre au marché M. Face-Huilée qui lui plaît et lorsqu'il lui demande sa main, elle l'autorise à aller voir ses parents. Ceux-ci trompés par sa bonne mine et ses façons distinguées consentent au mariage. Peu de temps après, elle part pour le pays de M. Face-Huilée. Ils ne sont pas très loin sur la route qu'un homme réclame : « Mes cheveux ! », un autre : « Mes dents ! », un autre : « Mon estomac, le tien dévore ! ». Face-Huilée n'est plus qu'un vilain jeune homme au corps disgracieux et à la peau couverte de boutons. Arrivée au pays du mari, elle danse et chante pour amuser les parents et amis de l'homme. Ceux-ci ont l'intention de la tuer pour la manger mais tant qu'elle les distrait, ils remettent l'exécution à plus tard. Un jour son ex-fiancé passe et entend une chanson où elle vante ses mérites et exprime ses regrets de l'avoir dédaigné. Il a pitié, avertit les parents et enlève la jeune fille qu'il épouse par la suite sans que jamais elle lui reproche la couleur de sa figure.

Yoruba.

Dans le conte rapporté par M. ELLIS (*The Yoruba-speaking peoples*, p. 267) une jeune fille, Adun, refuse tous ses prétendants. Un jour de marché une Tête emprunte à un homme ses jambes, à un autre ses bras, à un troisième son corps. Elle fait la cour à Adun qui l'épouse et consent à la suivre dans son pays. En route, les créanciers reprennent chacun leur dû, la Tête continue à avancer et Adun doit la suivre malgré sa frayeur. La lendemain, avant d'aller à son travail, la Tête dit à Tortue : « Si Adun essaie de s'enfuir, sonne du cor pour m'avertir ». Chaque jour, Adun prend son paquet et chaque jour, la Tête revient à temps pour l'arrêter. Elle demande conseil à un babalawo (sorcier) qui lui dit de bourrer le cor de gâteaux trempés dans de l'huile de palme. Quand elle fait mine de partir, Tortue porte le cor à ses lèvres, le gâteau tombe peu à peu, il le mange, tandis qu'elle s'enfuit

Nigeria Méridionale.

Dans « The disobedient daughter who married a skull » (DAYRELL, *Folk stories from Southern Nigeria*, p. 38) une jeune fille décide de n'épouser que le plus bel homme. Un crâne emprunte corps, bras etc. et devient un beau garçon. Il se présente et est accepté. Il veut ramener sa femme chez lui mais dès qu'il a passé la frontière du pays des esprits, ceux-ci réclament leur dû et il doit reprendre son état de crâne. La jeune femme aide la mère du crâne avec tant de bonne volonté que celle-ci la prend en amitié et lui dévoile les projets meurtriers des amis de son fils. Elle la comble de présents et appelle la Buse qu'elle charge de la déposer chez elle. Peu après la jeune femme épouse le candidat de son père.

Kpelle.

Dans « Der Knabe rettet seine Schwester aus der Hand des Waldteufels » (WESTERMANN, *Die Kpelle-Sprache*, p. 135, n° 12 et *Die Kpelle*, p. 385, n° 12) une jeune fille ne veut qu'un homme sans cicatrices. Elle s'en va avec le diable déguisé, malgré les avertissements de sa mère. En route,

le mari se retire un instant et revient diable, avec un œil, une jambe, quatre dards et de nombreux abcès sur le corps. La femme pleure. Au pays des diables, elle vit retirée dans une petite maison.

Sa mère, restée, au village, met au monde un garçon, une petite corne lui pend dans une poche. Il va chercher sa sœur. Au carrefour des vingt routes, la corne lui montre la bonne direction. Il se fait reconnaître par sa sœur qui le cache. Le diable sent l'odeur humaine mais la femme le rassure. Le quatrième jour, le gamin dit : « Je vais me montrer au diable, prépare du riz. » Le diable lui lance ses dards qu'il attrape au vol. « Je vais partir avec ma sœur. — Nous irons tous ! » Il fait apporter le riz. Le diable veut mettre sa main dans le plat mais elle est prise entre des rochers. Le gamin mange le riz et frappe le diable sur la tête avec le plat vide. Le frère et la sœur rentrent chez leurs parents tandis que le diable reste à crier.

Gola.

Dans « Die Zwillinge und der Waldteufel » (WESTERMANN, *Die Kpelle*, p. 486) la première partie se rattache à ce type de conte. Une femme a une fille très belle qui repousse tous ses prétendants. Le diable emprunte dents, cou, yeux et peau pour se présenter lui aussi. Elle l'accepte et part avec lui malgré la méfiance de sa mère. Il lui donne une demi-noix de kola et ne tarde pas à abandonner son déguisement en disant : « Regarde ta moitié de kola et regarde la mienne ! »

Or la mère de la femme a deux jumeaux, Kona et Zina, qui après avoir mangé brisent toujours le plat. Elle leur dit un jour : « Allez sauver votre sœur ! » Ils vont aux nouvelles, chacun en sens inverse. Kona prédit : « Le ciel rougira quand je redescendrai ! » et Zina : « Une tempête soufflera quand je remonterai ! » Ils reviennent annoncer la prochaine délivrance de leur sœur et partent ensemble avec leurs chiens, Okaba et Gobla. Ils traversent un fleuve, Zina sur des flèches fichées bout à bout et Kona sur la fumée de sa pipe, puis se présentent à leur sœur. Le diable en rentrant de la chasse les salue cordialement et promet de sacrifier en leur honneur une poule blanche et une poule noire. Il offre des

chaînes pour les chiens mais les frères préfèrent les attacher avec du raphia. On les installe. Le diable tente de pénétrer chez eux pour les tuer mais des cornes l'en empêchent en répétant les paroles prononcées le soir par les jeunes gens. Les jumeaux se sauvent avec leur sœur après avoir donné au coq à dix têtes qui les gardait une provision de riz. Celui-ci, dès qu'il a fini de manger, prévient le diable qui les poursuit. Au moment où il va les rattraper, Zina envoie une pierre au ciel, le diable la fait redescendre et reprend la poursuite. Ils réussissent tous les trois à rentrer chez leur mère.

Peuhl.

Dans le conte communiqué par le Docteur CREMER (*EQUIL-BECQ, Contes indigènes de l'Ouest Africain*, Vol. III, p. 63), « La Femme et le Lion » c'est une femme qui ne veut pas épouser un homme avec cicatrices. Un lion déguisé se présente. Malgré les conseils de son père qui lui dit qu'il ne faut pas épouser un étranger, elle se marie et part avec lui dans la brousse. Il refuse toute nourriture : quand il a faim, il va se promener et se changer en lion pour attraper les antilopes. Une fois, pendant son sommeil, il reprend sa forme de lion. La femme, effrayée, s'enfuit jusqu'à son village. Il court après elle pour la rattraper. Elle reconnaît qu'elle a eu tort de ne pas écouter son père.

Temne.

Dans le conte recueilli par Miss CRONISE (*Cunnie Rabbit*, p. 178) « Marry the Devil, there's the Devil to pay » une jeune fille ne veut épouser aucun de ses prétendants. Un diable emprunte la moitié de corps qui lui manque pour être semblable à un homme et se présente. Il est accepté. Quand le diable ramène sa femme chez lui, le petit frère atteint de maladie de peau demande à les accompagner, le diable refuse mais il les suit quand même de loin. Pendant le voyage, le diable perd sa moitié de corps empruntée. Arrivé chez lui, il se lève dans le courant de la nuit pour aller aiguiser son couteau afin de tuer sa femme. Le petit frère, qui les avait rejoints et s'était caché dans la pièce, se plaint de déman-

geaisons et demande en guise d'oreiller une pile de hardes. Puis il prétend qu'il a faim et en dernier lieu qu'il ne s'endormira qu'après s'être lavé dans l'eau puisée dans un filet. Tandis que le diable essaie de le satisfaire, il réveille sa sœur et s'enfuit avec elle.

Samogo.

Un conte samogo appartient aussi à la première forme de notre thème. Il est intitulé « Sirabila et le Serpent » (GUILLOT, *Contes d'Afrique*, p. 93). Sirabila, jeune fille difficile dans le choix d'un mari épouse Minia, le serpent qui a pris forme humaine. Il l'emmène chez lui. Pour pénétrer dans la forêt, il choisit un trou que lui seul connaît. Quand sa femme, sa belle-sœur et leur suite sont entrés, il reprend sa forme de serpent et s'endort la tête sur la queue, bloquant toute issue. La petite sœur décide de sauver Sirabila. Elle renvoie leur escorte, Minia la laisse passer sans difficulté mais lorsqu'elle veut elle-même s'en aller : « Laisse cette bague que tu n'avais pas en entrant. » Sirabila, qu'elle avait changée en bague, fond en larmes. Elle la change en pou et comme sa tête en était grouillante, Minia la laisse passer. Elles traversent le fleuve. Arrivées de l'autre côté, la sœur dit à l'oiseau passeur : « On te promet toujours des merveilles et l'on ne te donne rien, ne te laisse pas jouer par Minia. » L'oiseau fait chavirer au milieu du fleuve sa pirogue quand il doit passer Minia. Celui-ci est devenu le serpent d'eau qu'on voit onduler dans les vagues quand il remonte du fond.

Hausa.

Dans « The girl who married a snake » (TREMEEARNE, *Fifty Hausa Folk-Tales*, n° 45, p. 346) une jeune fille est la plus belle de la ville. Elle ne veut épouser qu'un homme dont le corps n'a aucun défaut. Deux serpents se changent en hommes. On en lave un pour l'examiner : « Très bien ! Voilà le mari rêvé ! » Ils partent tous deux, la petite sœur veut les suivre : « Ne gâte pas mon bonheur ! » L'enfant se change en mouche et se cache dans les provisions. Arrivée chez son mari, sa sœur la voit. Elle est mécontente mais la garde.

Or, le mari et les autres serpents vont à la rivière manger des grenouilles. La petite sœur (changée en oiseau, suppose TREMEARNE) chante :

« Beau-frère, je vous salue. »

Ils répondent : « Quand nous aurons mangé notre femme, nous vous réserverons la tête ! » Elle prévient sa sœur qui se fâche mais accepte d'aller jusqu'à l'arbre le matin suivant. La scène de la veille se répète. Elles se sauvent. Les serpents de retour courent après elles. La petite transforme sa sœur en une souche d'arbre bien enracinée. Ils vont chercher une hache mais les fugitives repartent. Quand les serpents arrivent, elles ont passé le fleuve à la porte de leur ville. Ils retournent à la forêt et les sœurs chez elles. La femme du serpent est complètement corrigée : « Pas moi qui choisirai encore un mari ! Même si on me donne un lépreux, je l'accepterai ! »

2) *Contes non précédés du prologue de la jeune fille difficile.*

Masai.

Dans « Ronyek and his father » (HOLLIS, *The Masai*, p. 143) nous retrouvons sous une forme épisodique l'histoire du mari-démon. Des jeunes filles rencontrent des guerriers à un bal. Après la danse, chacun choisit les danseuses qui doivent l'accompagner chez lui. Un beau garçon s'en va avec trois sœurs. En route elles remarquent des choses blanchâtres. « Mes moutons et mes chèvres » explique-t-il. C'étaient des ossements humains et le guerrier était un diable *qui avait caché sa queue sous ses vêtements*. Arrivé chez lui, il les laisse un instant dans sa case. Elles entendent une voix sous le lit : « Qui vous a emmenées ici ? » Cette voix provenait de la mère du diable qu'il avait mangée et dont les os étaient sous le lit. Elle conseille aux jeunes filles de s'enfuir en faisant un trou dans la porte tandis qu'il en est encore temps. Elles s'échappent mais l'une d'entre elles qui était retournée chercher ses colliers est prise par le diable et devient sa femme.

Maroc.

Dans « La jeune fille mariée à un ghoûl » (LEGEY, *Contes populaires du Maroc*, p. 143, n° 32) un homme riche a une fille et un ami. Il donne sa fille en mariage à son ami mais le mariage n'est célébré qu'après sa mort. Il laisse à sa fille cent mulets chargés de marchandises, cent esclaves et un cheval. Le marié emmène sa femme chez lui, dans un pays étranger. Le cheval, Dada Zokia Kenaden, parle et encourage la femme quand elle s'aperçoit que chaque soir, son mari prend forme de ghoûl et dévore les animaux. Or ce ghoûl est d'une espèce qui dort sept jours et veille sept jours. Il enchaîne le cheval et va dormir, la clef à sa ceinture. La femme ne peut s'emparer de la clef et le mari réveillé la force à lui nettoyer les dents avec un rateau. La semaine suivante, elle parvient bien à prendre la clef mais doit attendre que le cheval fatigué se rétablisse. Il ne se nourrit que de riz et de lait. Le ghoûl réveillé se rassure en voyant que le cheval est toujours là. La femme monte la bête pour se sauver mais il arrose et le ghoûl reconnaît son odeur, il ne les poursuit pas parce que ses compagnons se moquent de lui.

Arrivée dans une ville, la femme qui est vêtue en homme devient précepteur. Les enfants reconnaissent son sexe et la mère la soumet à une épreuve dont elle sort victorieuse grâce à son cheval : contrairement aux habitudes des femmes, elle n'aime pas les piments et déchire les paquets avec un couteau, non avec ses doigts. Mais ensuite, la mère fait annoncer la mort de Dada et le précepteur se griffe le visage comme une femme. Elle épouse son élève.

Quelque temps après, un rekhas l'accuse d'avoir mis au monde une chienne et un chien. On lui coupe les mains et elle part sur le cheval. Grâce au sang de deux colombes, Dada fait repousser ses mains. Il lui dit : « Quand je serai mort, arrache une de mes côtes. Avec elle, tu commanderas aux génies. » Devenue riche, elle recueille un jour trois mendiants : son mari et ses beaux-parents. Tous vivent désormais heureux,

Saho.

Dans « Der Merwolf und das mädchen » (REINISCH, *Die Saho-Sprache, Texte*, n° 12, p. 127) une loup-garou obtient une fille malgré les reproches qu'elle adresse à son père au sujet du mari qu'il lui donne. Il l'emmène chez lui. Une femme la prévient que son mari est allé chercher du bois pour la brûler. Elle se sauve et il la poursuit. Elle tue un homme et prend ses habits, se faisant passer pour un prêtre. Elle échange ensuite son costume contre celui d'une folle, le propriétaire de la forêt où elle se trouve en est intrigué, il la fait prendre et l'épouse.

Le conte se continue par d'autres aventures,

Égypte.

Dans « Histoire de Dalâl » (SPITTA BEY, *Contes arabes*, p. 61) la fille d'un roi, Dalâl, place un pou dans une cruche d'huile. Quand elle a vingt ans, le pou qui a grossi démesurément brise la cruche. Le roi fait exposer sa peau en promettant la main de Dalâl à celui qui devinera à qui elle appartient. Un ogre (gûl) passe sous la forme d'un homme. Il devine et épouse la princesse. Après quarante jours, il part avec elle. Le roi lui offre une escorte et veut que la mère accompagne sa fille, le mari refuse : « Chaque mois je l'emmènerai pour que vous la voyiez. » Il veut faire manger à sa femme une tête humaine, elle demande du mouton. Un jour il prend l'apparence de la mère de sa femme : « Il paraît que ton mari est un ogre. — Tais-toi, ma mère, il est le fils d'un roi. » Le lendemain, même épreuve, le mari prenant la forme de la tante, sœur de sa mère. Après huit jours, il apparaît comme la sœur de son père. Elle avoue que son mari est un ogre. Il reprend alors sa forme surnaturelle. Elle lui demande de la mener au bain avant de la manger. Là, elle échange ses vêtements et ses bijoux contre les hardes et la marchandise d'une pauvre marchande de lupins. Elle sort, l'ogre reconnaît son odeur mais la gardienne du bain le rassure. Ne la voyant pas sortir, il part à sa recherche.

Dalâl arrive au palais d'un roi. Repoussant les sollicita-

tions des esclaves. elle ne consent à entrer qu'en compagnie du fils du roi. Il en devient amoureux et l'épouse, quoique sa mère craigne que cette étrangère ne soit une ogresse. Le ghoul l'enlève par ruse mais elle réussit, avec l'aide de Sainte Zénab, à s'en débarrasser pour toujours. Le conte continue sous d'autres thèmes,

Maures.

Dans « Més'aouda, fille de la ghoule » (DESPARMET, *Contes populaires sur les ogres recueillis à Blida*, p. 374) le fils du roi épouse Més'aouda, la fille du roi des Génies. Il ignore qu'elle a pour mère une ghoule dont elle a hérité les instincts. Toutes les personnes qui reçoivent l'hospitalité du roi ne reparaisent plus. Un vieux conseiller dit au prince de faire semblant de boire l'infusion que sa femme lui prépare tous les soirs et dans laquelle elle verse un narcotique et de la suivre lorsqu'elle le croira endormi. Elle jette ses habits, prend sa peau de bête et s'en va retrouver sa mère pour dévorer un cadavre. Elles décident ensuite toutes les deux de le manger le lendemain. Avec l'aide du conseiller, le prince se débarrasse de sa femme en la faisant tomber dans une fosse dissimulée sous un tapis où l'on met le feu. L'histoire continue sous d'autres thèmes.

Dans un autre conte maure de Blida (*ibid*, vol. I, p. 407) le roi envoie successivement chaque nuit ses sept filles garder un pêcher aux fruits magnifiques qui disparaissent chaque nuit. La septième nuit la plus jeune se tient éveillée et d'un coup de sabre fait voler la tête du premier ghoul qui se présente et ainsi de suite avec les autres. Elle ne peut qu'enlever un morceau de la peau du crâne du septième ghoul qui s'enfuit trop vite. Le roi satisfait promet de la marier la première. Il fait proclamer par le crieur public qu'il ne la donnera qu'à celui qui devinera quel est l'objet suspendu à la fenêtre. Cet objet est la peau d'un pou géant. Le ghoul blessé se transforme en beau jeune homme et passe devant la fenêtre de la princesse. Celle-ci lui fait signe et imite la façon dont on tue les poux. Il devine et l'épouse. Il l'emmène chez lui et lui remet sept clés avec défense d'ou-

vrir certaine chambre. Elle ouvre la chambre défendue, voit un ghoul en train de dévorer une mule et s'évanouit. Quand elle reprend ses sens, son mari est devant elle et lui annonce qu'il va la brûler vive. Pendant qu'il est allé chercher du bois, sa fidèle négresse s'enfuit avec elle. Elles rencontrent un lion qui les protège contre le ghoul et quand elle peut retourner dans son pays lui donne une lionne. Elle se remarie. Le jour du remariage, le ghoul déguisé en juif remet à une servante une poudre qu'elle versera dans la nourriture de tous les convives en exceptant la princesse. Tout le monde est évanoui et il peut enlever celle-ci, mais elle trouve un prétexte pour se faire ramener au palais et la lionne tue le ghoul.

Kado.

L'un des épisodes du conte « Amadou Kékédiourou » (EQUILBECQ, *Contes de l'Ouest Africain*, vol. II, p. 63) a pour thème le mariage avec une sorcière déguisée. La reine sorcière désespérant d'arriver à ses fins se change en une jolie fille et veut épouser le plus jeune des oncles d'Amadou qui l'avertit que sa future femme n'est autre que la vieille qui voulait les égorger. L'enfant n'est pas cru mais pendant qu'on construit la case, il prononce des paroles intelligibles sur les matériaux, si bien qu'au moment où la femme se lève pour faire du tort à son mari, elle entend des menaces de toutes parts. Le lendemain, elle exige une autre case et défend qu'Amadou assiste à la construction. Celui-ci est attaché et pendant la nuit elle peut arracher les yeux des deux oncles d'Amadou. Elle ne trouve pas celui-ci et retourne chez elle. Il apparaît sous la figure d'une des filles de la sorcière et se fait expliquer comment les yeux pourraient être remis. Il rend la vue à ses oncles et quand la vieille revient pour se venger, sous la forme d'un cheval, il la tue.

Avatime.

Dans le conte « Wuse » (FUNKE, *Die Familie im Spiegel der afrikanischen Volksmärchen*, n° 1, p. 37) une jeune fille voit un homme au marché et déclare à ses parents qu'elle

veut l'épouser. Le père est un roi très riche, il lui donne un panier de vêtements et un panier de provisions. Au jour de marché suivant, elle retrouve son amoureux qui l'emmène chez lui. Or c'est en réalité un chacal qui portait au marché le produit de sa chasse. Il dévore les provisions. Une vieille dit à la femme : « Ne sais-tu pas que tu es chez un chacal ? Il va te manger ! » Elle lui montre des ossements humains. La femme se sauve. Elle chante mais voilà que son mari lui répond. Elle revêt une souche de ses vêtements pour lui donner le change. Ses frères l'entendent aussi et viennent à son secours. Ils tuent le chacal à coups de fusil. Elle le porte au roi son père qui dit : « Celui qui reçoit un enfant doit lui donner un mari. »

Ewe.

Dans « *Die Spinne und ein Weib* » (HAERTTER, *Aus der Volksliteratur der Eweher in Togo*, n° 9) un roi marie une femme à l'Araignée. Leur enfant rencontre le Grand Serpent qui lui propose son amitié. Elle décide de l'épouser. Quand son père lui demande si elle sait qui elle épousera, elle répond : « Oui. » Alors il lui donne un bœuf, un canard, une chèvre, un mouton et une poule et l'envoie chez son mari.

Celui-ci dit : « J'ai faim ! — Je vais cuire quelque chose. — Je ne mange rien de cuit ! » Il mange la poule crue. De même pour la chèvre, le canard et le bœuf. La femme lui dit finalement qu'il prenne sa suivante. Une vieille lui conseille d'aller chez son père. Celui-ci demande de l'aide partout. On tue le serpent et on le partage. Il ne reste rien pour Hodžo (tribu ou ancêtre de cette tribu ?). C'est pourquoi on l'appelle : « Serpent-non-atteint ».

Nigeria Méridionale.

Dans « *The King and the Ju-Ju Tree* » (DAYRELL, *Folk stories from Southern Nigeria*, n° 28, p. 98) un roi veut faire abattre un arbre qui a surgi à l'endroit où il prenait son eau. Le bois se reconstitue à chaque coup de hache. Quand il décide d'y aller lui-même, l'arbre lance un éclat qui pénètre dans son œil et le fait beaucoup souffrir. Il accorde la

main de sa fille à un homme-esprit qu'on a été chercher pour le guérir. Après la guérison, obtenue grâce au jus de certaines herbes, l'esprit emmène la fille chez lui et le roi fait prendre le deuil à son peuple. L'esprit met sa femme à engraisser mais un crâne lui conseille de ne pas manger et elle s'en abstient. Après trois ans l'esprit invite ses amis à venir la manger. Le crâne donne à la femme un bon médicament et lui dit de se sauver, de ne pas saluer ceux qui se trouveront sur sa route (ce serait révéler qu'elle n'est pas un esprit) et de ne se retourner à aucun appel. L'esprit la poursuit en vain. Elle arrive chez elle et fait placer sur la route un sacrifice que son mari mange avant de rentrer chez lui. Elle n'a plus jamais été inquiétée. Le roi fit alors proclamer qu'on ne recourrait plus aux esprits pour guérir les malades.

Yoruba.

Dans « The Leopard-Man » (BAUMANN, *Ajapa, the Tortoise*, n° 14, p. 68) un beau jeune homme parcourt un village. Une jeune fille s'en éprend. Il revient et elle le suit : « Retourne chez toi et épouse quelqu'un de ton village. Si tu savais qui je suis, tu ne me suivrais pas. » Elle persiste, il la laisse marcher un moment avec lui : « Tu ne me quittes pas avant qu'il soit trop tard?. — Jamais ! » Il s'arrête sur une peau de léopard posée au pied d'un arbre : « Je suis un léopard et ne puis prendre forme humaine qu'une fois par semaine. » Il revêt la peau et se prépare à sauter sur elle. Elle est déjà loin, il la poursuit. Elle arrive à son village sans s'arrêter malgré ses appels. On n'a plus revu le léopard-homme, peut-être va-t-il charmer les cœurs dans d'autres villages.

Mbundu.

Dans un conte recueilli par M. CHATELAIN (*Folk tales of Angola*, n° 15, p. 145. — « The lions and Kimona-Ngombe ») l'animal se déguise dans une intention meurtrière mais la transformation s'effectue à l'aide d'une chanson. Une année de grande famine les lions décident d'envoyer une de leurs femelles déguisée en femme afin de séduire un fermier et de

le tuer pour s'emparer plus aisément du bétail. Le mariage a lieu, l'enfant de la femme principale refusant de se séparer de son père pour dormir, il l'emmène dans la case de la nouvelle mariée. Pendant la nuit, elle se transforme en lionne pour le tuer mais l'enfant qui entend le bruit réveille son père. Le lendemain, malgré ses promesses, l'homme revient avec l'enfant. Elle entend les siens qui l'appellent, elle chante et se transforme en lionne. L'enfant réveille encore son père qui, impatienté, le reconduit à sa mère. A peine sont-ils dehors que l'enfant prétend que la nouvelle femme est une lionne. L'homme refuse de le croire mais se prête à l'expérience d'un sommeil simulé. Il entend la chanson et voit la transformation. Il se lève avec son fils afin d'avertir ses gens qui mettent le feu à la case où l'attend la femme-lionne.

Lamba.

Dans « The Choric Story of the Lion » (DOKE, *Lamba Folk tales*, p. 107) un lion se marie chez les hommes. Après la naissance de son premier enfant, il part avec sa femme, son beau-frère et le bébé pour le village de ses parents. La petite troupe campe en pleine forêt. Le frère fait remarquer à sa sœur que le kraal construit par son mari n'est pas solide et le refait. Le lion reprend sa forme à la tombée de la nuit et conduit les siens à l'attaque du kraal qui résiste. Le petit frère consulte un gnome à propos des événements de la nuit, celui-ci attache à sa ceinture un tambour magique qui lui permet de monter et de descendre dans les airs, lui dit d'y placer sa sœur et le bébé et de retourner chez lui. Le lion les poursuit, l'enfant se met à battre de son tambour en chantant, aussitôt le lion se met à danser, son costume tombe et il est obligé d'aller le ramasser, ce qui donne aux fugitifs une certaine avance. Chaque fois qu'ils sont sur le point d'être rattrapés, l'enfant force le lion à danser et à retourner sur ses pas. Ils arrivent ainsi chez leurs parents.

A-Louyi.

Chez les A-Louyi (JACOTTET, *Textes Louyi*, p. 67, « Le Serpent et la Jeune Fille ») un serpent à forme humaine épouse une jeune fille et l'emmène chez lui. Peu après, elle vient

voir sa mère et lui confie que son mari a l'odeur d'un serpent. Arrive une visite qui confirme ses soupçons. Elle refuse de retourner chez lui. Un jour qu'elle est au bal, son mari la voit et l'enlève. Durant la nuit, elle se réveille, met un mortier à sa place et brûle la hutte contenant le serpent.

Herrero.

Dans « Zwei Löwen die sich in Menschen verwandeln und zwei Herero Mädchen heiraten » (BRINCKER, *Wörterbuch des Otji-Herero*, p. 329) deux jeunes filles courent au loin à la recherche de leur bétail et épousent des lions déguisés en hommes. Leurs maris mangent la viande crue et redeviennent lions quand ils sont dans la brousse. La mère des lions informe de ce fait ses deux brus. La cadette entraîne l'aînée qui est une sotte et elles s'enfuient. L'aînée persiste à vouloir retourner, sa sœur l'accompagne et la mère-lionne les cache à nouveau. Elles repartent une seconde fois. Les maris ne les trouvant plus vont les réclamer. Le père les reçoit et les abrite pour la nuit. Ils redeviennent lions afin de manger un veau mais l'animal crie et ils reprennent forme humaine. Leurs femmes les ayant vus, préviennent leur père qui les enferme jusqu'à ce qu'ils meurent.

Hottentots.

Dans un conte intitulé « How the Nama Women outwitted the Elephants » (BLEEK, *Reynard the Fox...*, p. 61) une femme a épousé un éléphant. La traduction anglaise ne dit pas explicitement si c'était un éléphant à forme humaine mais M. JACOTTET (*Textes Louyi*, p. 68, note 1) l'affirme, peut-être d'après l'original hottentot. Ses frères viennent la voir et elle décide de s'en aller avec eux. Quand les éléphants sont profondément endormis, elle s'échappe avec tout le bétail, ne laissant qu'un animal de chaque espèce. Lorsque son mari s'aperçoit de sa fuite il la poursuit. Elle demande à un rocher de s'ouvrir pour la laisser passer avec ses frères. Il s'ouvre et se referme après eux. L'éléphant fait la même demande, le rocher s'ouvre mais se referme sur lui.

Antankarana.

Dans « Les cinq hommes fosa » (RENEL, *Contes de Madagascar*, p. 261, n° 137) cinq fosa (petits carnassiers de la grosseur du renard) déguisés épousent cinq jeunes filles. Quand ils s'en retournent chez eux avec leurs femmes, le frère de celles-ci les suit et s'aperçoit de ce que ses beaux-frères ne sont pas des hommes. Il avertit ses sœurs et leur conseille de s'enfuir, elles refusent. La nuit venue les maris sortent pour la pêche à l'anguille et quand ils reviennent : « Dormez-vous, femmes ? » Le petit frère répond que non. « Pourquoi ? — Les maraudeurs font trop de bruit en volant des légumes. » Le lendemain ils déracinent tous les légumes et s'en vont dans la forêt. Les femmes et le petit garçon s'enfuient en emportant des sacs de riz et en laissant sur leur lit des troncs de bananier. Pendant la poursuite, elles jettent du riz afin de retarder les fosa. Arrivés au village des parents en même temps que leurs femmes, les fosa sont bien reçus, mais ils s'enivrent, se mettent à courir à quatre pattes et à poursuivre la volaille. On reconnaît des animaux, on en tue trois et les deux autres s'échappent.

Maurice.

M. BAISSAC dans *Folklore de l'Ile Maurice* nous donne trois variantes correspondant à la première forme de notre thème. Dans la première (p. 148, « Histoire de Petit Jean ») le prétendant d'une belle jeune fille qui n'est qu'un animal déguisé porte une plaque d'or au bas des reins pour cacher sa queue. Tout de suite après son mariage, il emmène sa femme dans son pays. Celle-ci a un petit frère galeux qui l'accompagne malgré ses rebuffades. Comme dans la version du Nyasaland, la nuit venue les gens du village reprennent leur forme animale (loups) et chantent autour de la hutte. Il attache une ficelle au pied de sa sœur afin de la réveiller pour qu'elle se rende compte du danger. Ils s'enfuient, non dans un bateau comme chez les Nyassa mais dans un panier comme chez les Fjort. Le loup vient chercher sa femme chez les beaux-parents. On l'invite à coucher dans une case à laquelle on met le feu pendant son sommeil.

Dans la deuxième variante (p. 157, « Histoire du Loup qui voulait brûler sa femme »), pour se débarrasser du loup qui vient réclamer sa femme, on l'invite à un bal spécialement préparé pour lui et ses amis. On cloue les portes et on allume la case badigeonnée de pétrole, soi-disant à cause des punaises.

Dans la troisième variante (p. 162, « Histoire de l'œuf, du balai et de la sagaie ») il n'y a plus de petit frère. La jeune femme est conseillée par une souris qui lui dit de regarder à minuit par le trou de la serrure et lui donne un œuf un balai et une sagaie à lancer en cas de poursuite. Pour avoir une certaine avance, un régime de bananes est installé à sa place dans le lit. L'œuf en tombant devient une mer, le balai devient une forêt et la sagaie donne naissance à mille sagaies qui transpercent tous les loups.

3) *Thème lié à celui de l'enlèvement par un ogre.*

Duruma.

Miss Alice WERNER nous rapporte l'histoire de « Mbodze and the Zimwi » (*Myths and Legends of the Bantu*, p. 186). Mbodze va à la recherche de l'argile en compagnie de six autres jeunes filles. Au retour, elles trouvent la route bloquée par un rocher. Chacune chante, la rocher se déplace pour la laisser passer. Lorsque c'est le tour de Mbodze, le rocher se transforme en un zimwi qui l'emporte. Il l'épouse et quand il la juge assez grasse pour être mangée sort inviter ses amis. Un gnome l'aide à s'enfuir en la transportant dans un bambou creux fermé à la cire et contenant des abeilles à l'une de ses extrémités. Le gnome rencontre les ogres en route. Ils veulent savoir le contenu de son bambou, il met en liberté les abeilles, on le laisse passer. Avant de partir, le gnome avait craché dans toute la maison. Quand le mari de Mbodze rentre et l'appelle, les crachats répondent. Il la cherche partout en vain. Effrayé à la pensée de ses amis, il creuse un trou et s'enterre mais sa longue dent paraît à l'extérieur et son coq le dénonce. Ses amis le déterrèrent et le mangent. Le gnome rend Mbodze à ses parents.

Mbundu

Dans le conte de « Ngana Samba and the Ma-Kishi » (CHATELAIN, *Folk tales of Angola*, p. 97) un ogre enlève une jeune fille, il l'épargne à cause de ses chansons et l'épouse. Elle vit avec lui durant des années mais s'enfuit le jour où elle apprend qu'on va manger ses trois enfants. Le mari la poursuit. Elle jette trois calebasses remplies de millet, de sésame et d'éleusine. Chaque fois, le mari s'arrête pour ne pas laisser perdre de la nourriture. Elle traverse une rivière. Quand l'ogre veut faire de même, il y a une crue qui le force à retourner chez lui.

Fjort.

Dans « Nagomba's Balloon » (DENNETT, *Folklore of the Fjort*, p. 49) une petite fille couverte de plaies va pêcher. Elle est enlevée par un ogre qui la soigne et l'épouse. Elle s'entend avec les prisonniers de son mari pour lui échapper. Ils font un grand panier. L'ogre à son retour sent les feuilles de mateva qui ont servi à sa confection, sa femme prétend qu'il se trompe et lui jure de se tuer s'il l'accuse de chercher à se sauver. On essaie le panier pour voir s'il flotte, l'ogre l'aperçoit et, pensant que sa femme pourrait un jour lui échapper, décide de la tuer. Il lui donne un narcotique et met à chauffer sa tige de fer. La petite sœur de la femme qui s'était changée en criquet et cachée sous le lit, commence à chanter. Il danse. Le chant cesse, il recommence à chauffer le fer. Le chant recommence, et ainsi de suite durant toute la nuit. Au matin l'ogre s'en va, sa femme réunit les gens et ils s'enfuient dans le panier. Quand l'ogre vient réclamer sa femme, les parents le remercient de l'avoir guérie et on le fait asseoir à la place d'honneur qui est une fosse recouverte de brindilles sur lesquelles on a jetté une natte. Quand il est tombé, on le tue à grand renfort d'eau bouillante.

Basuto.

Dans « Ntotoatsana » (JACOTTET, *Treasury of the Ba-Suto Lore*, n° 23, p.160) la fille d'un chef est entraînée par un tour-

billon et mariée à un demi-homme. Des cornes enterrées dans sa hutte l'empêchent de s'échapper. Elle a deux enfants. Ils rencontrent à la fontaine leur oncle maternel qui leur dit de placer des roseaux sous les peaux où leur mère se repose. Elle les brise et les enfants l'obligent à aller en chercher d'autres. Elle trouve alors son frère. Sur ses conseils, elle remplit les cornes d'eau chaude et de bière, place des pierres dessus puis s'en va à minuit. Les fugitifs sont déjà loin quand les cornes commencent à crier. On les poursuit. Ils montent un mouton noir qui se met à chanter pour arrêter les poursuivants. La femme retrouve sa mère.

Mende.

Dans « Der Waldteufel heiratet eine Menschenfrau » (WESTERMANN, *Die Kpelle*, p. 450) le diable assiste à une réunion en ville et ramène chez lui une femme avec un petit garçon : « Je ne veux pas te manger, je veux t'épouser. » Le petit garçon se sauve avec la femme mais le diable les rattrape au bord d'un fleuve : « Puisque j'ai épousé cette femme, elle ne peut rentrer chez elle que si ce fleuve est à sec. » L'enfant ordonne à l'eau de se sécher et fait tomber du feu devant le diable qui rentre chez lui et envoie son fils réclamer la femme. Elle ne veut pas le suivre, le diable vient lui-même et on le brûle.

Maures.

Dans « La jeune fille enlevée par un ghoul et les sept chasseurs » (DESPARMET, *Contes populaires sur les ogres, recueillis à Blida*, p. 271) un ghoul aime une jeune fille. Il s'adresse à la plus astucieuse *settout* (sorcière) du pays : « Livre-la moi et je ferai ta fortune. » Elle prend la forme d'une vieille aveugle et se fait aider par la jeune fille qui vient chercher de l'eau au puits. L'entretien traîne si bien que le ghoul arrive sous la figure humaine et l'emporte. La mère a pour amie une femme qui a sept fils. La recherche et la délivrance sont l'œuvre de ceux-ci (thème des doués) dont les exploits leur ont valu des surnoms honorifiques qui les caractérisent.

Berbères.

M. Henri BASSET (*Essai sur la littérature des Berbères*, p. 135) nous dit que chez les Berbères, les démons *afrit* mâles prennent forme humaine pour épouser des jeunes filles qui ne les reconnaissent pas. Le mari emmène ensuite sa femme dans sa ville et elle n'est pas toujours malheureuse. Il faut cependant que le démon ne se montre jamais sous sa véritable forme, sinon il la dégoûte et elle ne songe plus qu'à se sauver.

L'auteur cite à ce sujet un conte recueilli à Ouargla par M. René BASSET (*Nouveaux contes berbères*, p. 96, n° 103) intitulé : « Les huit frères, leur sœur et l'ogre ». Une jeune fille trouve un taquet de bois, il est si lourd qu'elle le laisse tomber : « Promets-moi, lui crie-t-il, de venir me rechercher. » Elle l'oublie. L'ogre qui s'était changé en taquet se présente maintenant à ses parents, sans doute sous la forme humaine puisque le conte nous dit que les parents ne le reconnaissent pas. Il demande du feu, ne veut en recevoir que de la jeune fille, lui prend la main et l'emporte. Il mange successivement les sept frères qui sont venus pour la délivrer. La mère demande à Dieu un fils « fût-il comme un caméléon ! ». Elle en met au monde un qui est gros comme une tête d'âne. Il va combattre l'ogre et le frappe d'un coup de massue : « Donne-moi un autre coup ! — Rends-moi d'abord mes frères. — Coupe mon petit doigt de pied. » Les frères sortent et Madjitâtâ, le héros, tue l'ogre d'un second coup de massue. Ils rentrent chez leurs parents et le roi prend Madjitâtâ comme vizir.

4) Variantes du thème.

Saho.

Dans « Der teufel der sich in ein mädchen verliebt » (LEO REINISCH, *Die Saho-Sprache, Texte*, n° 20, p. 152) le diable s'éprend d'une jeune fille. Il retire l'eau devant les vaches de son père puis, prenant forme humaine, déclare à ce dernier que ses vaches auront à boire s'il lui donne sa fille en mariage. Il consent au marché et abandonne sa

fille dans la forêt. Elle aperçoit le diable et court jusque chez elle. Seule sa servante, Neschiba, consent à lui ouvrir et lui donne de la farine pour jeter à manger au diable qui la poursuit. Elle lui échappe ainsi et se rend chez son amoureux. Quelque temps après, sa famille étant tombée dans la misère, elle les laisse tous mourir de faim tandis qu'elle marie Neschiba à son beau-frère.

Sénégalmbie.

La légende de Penda Balou (BÉRENGER-FÉRAUD, *Contes de la Sénégalmbie*, p. 227, 4^e partie, n° VIII) est encore une variante du thème dont la forme rappelle notre forme I. Penda ne veut pas se marier. Elle va seule se promener au bord du fleuve et rencontre un beau jeune homme visible pour elle seule qui lui fait la cour. Un jour que sa mère la presse de se marier elle lui avoue qu'elle est éprise d'un étranger à qui elle a promis de le suivre dans son pays. La mère désespérée de voir le royaume sans héritier (Penda est fille de roi) lui signifie que le lendemain elle sera fiancée à quelqu'un du pays. Penda court aux roches et raconte tout à son amoureux qui lui propose de le suivre immédiatement. Elle se jette à l'eau car les états du prince sont de l'autre côté du fleuve. Elle est entraînée vers un merveilleux palais sous-marin, mais au lieu du beau jeune homme, il n'y a plus qu'un horrible caïman qui a repris sa forme une fois rentré chez lui. Elle supplie le génie protecteur de sa famille de la sauver. Il la transforme en une grosse pierre noire.

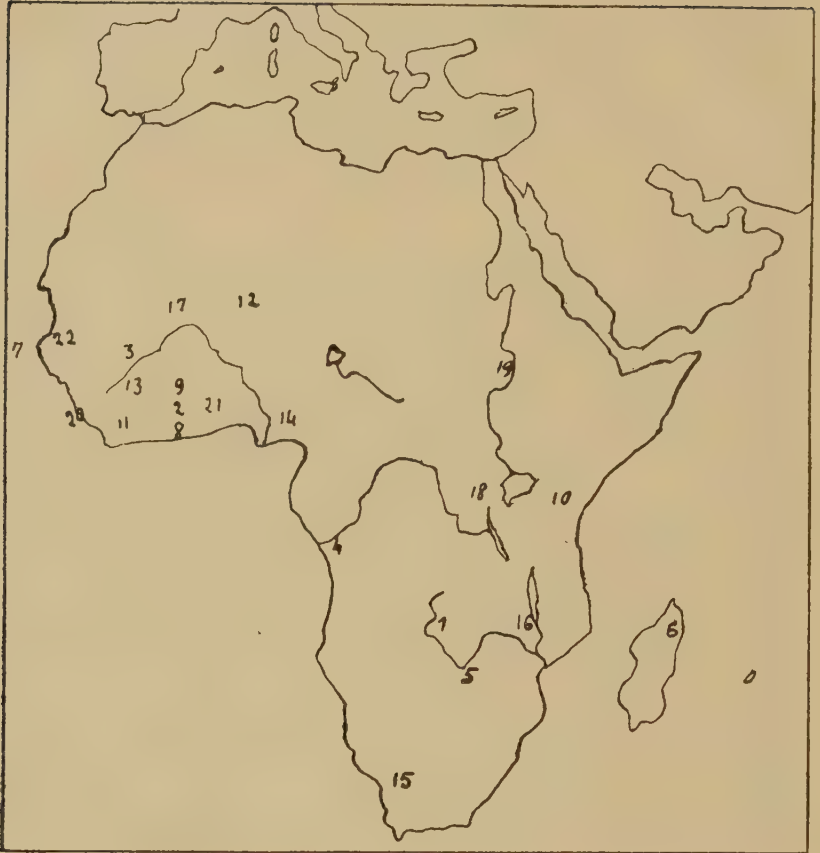
FORME II

1. — *Contes possédant le même thème principal introduit par le thème de la jeune fille difficile et suivi d'un thème de sauvetage.*

Dschagga.

Dans un conte recueilli par M. GUTMANN (*Volksbuch der Wadschagga*, p. 45) une jeune fille refuse de se marier et

THÈME I — FORME 2



- | | | |
|------------------|------------------------|-------------|
| 1. Alouyi | 9. Dagomba | 17. Peuhl |
| 2. Ashanti | 10. Dschagga | 18. Ruanda |
| 3. Bambara | 11. Gola | 19. Shilluk |
| 4. Bas-Congo | 12. Hausa | 20. Temne |
| 5. Ba-Soubiya | 13. Haut-Sénégal-Niger | 21. Togo |
| 6. Betsimisaraka | 14. Ikom | 22. Wolof |
| 7. Cap Vert | 15. Nama | |
| 8. Côte de l'Or | 16. Nyassa | |

ses parents l'encouragent dans ce sens. Dans un bal, elle remarque que son fiancé a une seconde bouche derrière la tête : « Cet homme est un diable ! » Sa mère se moque de cette idée et le mariage se fait. Les époux partent pour le pays du mari et les frères suivent de loin. Arrivé dans la forêt le diable dit à sa femme de se préparer à la mort. Elle grimpe sur un arbre et se met à pleurer. Ses frères surviennent à temps pour tuer le diable.

Temne.

Dans la grammaire de M. THOMAS (*Timne Grammar and Stories*, p. 82) on trouve l'histoire d'une jeune fille qui ne veut pas épouser un homme avec des cicatrices et se marie à un serpent déguisé. La nuit, il verrouille la porte, reprend sa forme et commence à l'avaler. Elle se met à chanter que le python l'avale, on croit qu'elle plaisante. Sa voix faiblit, puis se tait. Les gens sont inquiets et frappent à la porte, impossible d'ouvrir. On défonce, il n'y a plus par terre qu'un énorme python. On le tue et on retire de son corps la jeune femme.

Ashanti.

Dans le livre de contes de M. RATTRAY nous trouvons une légende étiologique qui se rapporte à notre thème (« How it came about that the Parrot's tail became red », *Ashanti Folk tales*, p. 171). — Une jeune fille refuse de se marier, un python déguisé se présente et est accepté. Après le mariage, les époux partent pour le pays du mari. En route, il disparaît dans un souterrain, elle le suit et l'aperçoit sous sa forme animale : « Cherchez mes poux, si vous n'en trouvez pas je vous tue ! » Perroquet qui passait par là entend le débat et prend son fusil. Au bout d'un moment, la jeune femme s'arrête : « Grattez ma tête ! ». — Je suis fatiguée, tuez-moi tout de suite si vous devez me tuer ! » Le serpent se détend et Perroquet tire. Il ramène la fille à sa mère qui lui demande ce qu'il désire comme récompense : « De l'huile de palme, j'y tremperai ma queue en souvenir de cette aventure. »

Dagomba.

Dans le « Grunshi Problem Tale » de M. CARDINALL (*Tales told in Togoland*, p. 203) le thème du mari-animal se continue par celui des doués et est encadré dans celui de la jeune fille difficile. La fille du chef qui ne veut pas se marier, épouse un homme-python qui l'avale durant la nuit. La chambre est vide le matin. Les doués, au nombre de cinq, réussissent à retrouver le python, à le tuer et à ressusciter la jeune fille trouvée dans son estomac. Celle-ci ne se remarie plus.

2) *Le thème n'est pas introduit par celui de la jeune fille difficile.*

Shilluk.

Dans le conte « Anyimo and the Lion » (WESTERMANN, *The Shilluk People, their language and folklore*, n° 85) une belle jeune fille, nommée Anyimo, vit avec son frère Akwot et son père. Un lion se change en homme et rend visite à Akwot. Ce dernier charge sa sœur de le reconduire. Il lui demande plusieurs fois : « Où sommes-nous ? » Elle répond, jusqu'au moment où elle ne reconnaît plus le pays. Inquiète, elle profite de ce que le jeune homme l'a quittée un instant pour enjambrer un palmier auquel elle ordonne de se lever. Le lion revient (probablement sous la forme animale, quoique le conte ne soit pas explicite). Il cherche à l'attraper et elle crie au secours. Les bergers qui rapportent ses paroles ne sont pas crus. On envoie des vieillards qui reconnaissent la voix d'Anyimo. La foule arrive et tue le lion. Le père offre un sacrifice et dans la suite, elle fait un beau mariage.

3) *Le thème est intimement lié à celui des confidences interrompues.*

Hausa.

Dans un conte signalé par M. EQUILBECQ (*Contes indigènes de l'Ouest Africain*, Vol. II, p. 223) « Le Prince ne veut pas

de femme niassée » un prince, grand chasseur, ne veut pas de femme avec cicatrices (niass — tatouage par incision en wolof). Un jour, il tue un lionceau, la mère pour se venger se change en jolie fille et se fait épouser. Un soir, elle lui demande : « Mon mari, lorsqu'une bête féroce se jette sur toi, en quoi te transformes-tu ? — En canari. — Et puis ? — En zo... » Le père l'interrompt : « On ne révèle pas tous ses secrets à une femme. » Le lendemain, la femme veut aller voir ses parents. Il prend son sabre pour l'accompagner : « Veux tu me tuer en route ? » Il prend sa lance : « Que t'ai-je fait ? » A la fin, il s'en va les mains vides. Quand ils sont assez loin, elle laisse tomber ses colliers, son pagne et disparaît un moment dans la brousse où elle appelle tous les lions. Entendant les rugissements, le mari se transforme. « Brisez ce canari ! Cherchez une aiguille ! Écrasez ce mortier ! » Il se change en zobé (bague) et elle est forcée de se retirer. « Mon père, je suis prêt à épouser n'importe quelle femme ! »

Dans « The youth who courted a witch » (TREMEEARNE, *Hausa Folklore*, Mar, 1911, p. 57, n° 8) une femme n'accepte aucun prétendant. Le fils du chef en devient amoureux. Elle lui dit : « Pour moi, je vous aime. » Il l'emmène dans sa hutte mais quand il lui propose de l'épouser : « Dis-moi d'abord quel charme tu possèdes. » Il énumère : pierre, garafunu (plante), eau, kash... Sa mère l'arrête et il dit : « C'est tout ! » Vers huit heures du matin, la femme lui dit de l'escorter chez elle. Arrivés dans la forêt, elle ôte une partie de son costume en lui expliquant que c'est là qu'elle l'a obtenu. Ensuite, elle ôte le reste et devient un diable. Elle le jette à terre mais il se transforme en pierre. Elle jette la pierre à terre, il devient plante. Elle arrache la plante, il devient crotte de bique (kashi). Elle s'arrête : « Il a dit kash... et sa mère l'a interrompu. » Elle l'examine et le rejette. Elle y revient encore : « Est-ce lui ou n'est-ce pas lui ? » Elle le lance avec force dans la forêt. Une fois tombé, il redevient homme et rentre chez lui.

Dans « How the Hunter was hunted » (TREMEEARNE, *Fifty Hausa Folk-Tales*, n° 46, p. 457) un lettré, chasseur de buf-

fles, a un fils. Un buffle prend la forme d'une jeune fille pour venger ses pareils. Elle arrive en ville, les jeunes gens s'empressent, elle ne veut que le fils du chasseur. Flatté, il l'emmène chez lui : « Dans toute la ville il n'y a pas de chasseur comparable à toi et à ton père, avez-vous un charme ? — Certainement, je peux me changer en fourmilière, en souche d'arbre, en zop... » Le père l'arrête : « Assez causé, mon fils ! » Le lendemain, elle lui demande de l'accompagner. Il prend son arc et ses flèches : « Inutile, ce n'est pas si loin. » Arrivés à la rivière, ils se séparent. Elle revient changée en buffle et l'attaque. Il se transforme d'abord en fourmilière, puis en souche, puis en anneau (zobe). Elle prend l'anneau puis le rejette : « Il a dit zop ! Zop n'est pas zobe. » Après avoir cherché en vain, elle s'en va. Il raconte l'aventure à son père : « Il ne faut jamais dire ses secrets à une femme, même à celle qu'on aime le plus. »

Dans « The Contest for Dodo's wife » (TREMEEARNE, *Hausa Superstitions and Customs*, n° 48, p. 292) une femme qui a épousé Dodo revient sur la terre en quête de victime humaine. « Celui qui pourra frapper ce panier et l'ouvrir sera mon mari ! » Comme elle est belle et qu'on ignore qu'elle est mariée à Dodo, les prétendants accourent. Un petit garçon atteint le panier avec un caillou et l'épouse. Après trois semaines, elle veut l'emmener dans son pays. Or le père du garçon est un chasseur qui peut se transformer en éléphant, en lion ou en n'importe quoi. Il sait ce qu'est la femme, son fils aussi. Dans la forêt, elle dit : « Un moment ! » et va se changer en Dodo mais lui se change en lion. Elle veut sauter, il devient serpent. Elle le laisse, il devient oiseau et s'envole. Il rentre chez ses parents : « Nous t'avions dit de ne pas l'épouser ! Quand tu te maries, ne révèle pas à ta femme les secrets de ta famille. » Il répond : « Je vois. »

D'après l'auteur, le conte présente des lacunes : l'enfant doit avoir dit à sa femme : lion et ma-, le père l'ayant alors interrompu. Machiji veut dire serpent.

Côte de l'Or.

Dans « The tail of the princess elephant » (BARKER ET SINCLAIR, *West African Folk tales*, p. 123, n° 22) trois fils

cherchent ce qui pourrait faire le plus de plaisir à leur mère mourante. Le premier promet de lui faire un sépulcre de pierre, le deuxième un cercueil magnifique et le troisième d'y mettre la queue de la princesse des éléphants. La mère meurt. Le jeune homme part. Conseillé par une vieille femme, il atteint le village des éléphants pendant la nuit, coupe la queue et s'en retourne. Poursuivi par les pachydermes qui se sont aperçus du vol, il demande à l'idole qu'il porte dans ses cheveux la conduite à tenir. Elle lui conseille de jeter d'abord une branche qui devient un arbre bloquant le passage, puis un bois-maïs qui devient un champ de maïs et il arrive chez lui. La princesse se change en une belle jeune fille et posant sur sa tête une calebasse arrive au village des hommes : « Celui qui atteindra la calebasse d'une flèche sera mon mari. » Personne ne réussit. « Si Kwesi, celui qui a coupé la queue à la princesse-éléphant était là, il réussirait sûrement ! — Allez chercher Kwesi ! » Il réussit et le mariage a lieu. La nuit du mariage, elle se change en éléphant. Son idole qu'il prie le change en natte et elle ne le trouve pas : « Où étais-tu cette nuit ? — Quand tu es devenue éléphant, j'étais la natte sur laquelle tu marchais. » Elle brûle toutes les nattes. La nuit suivante quand elle reprend sa forme il se change en aiguille. Furieuse d'apprendre que l'idole l'avait aidé de nouveau elle décide de l'en priver. Après qu'il a mangé, elle lui dit de poser la tête sur ses genoux pour s'endormir, il oublie que l'idole est dans ses cheveux et s'endort. Elle la prend et la jette au feu. Quand il se réveille, elle est un éléphant : « O mon idole, que ferais-je ? — Lève les bras comme si tu volais. » Il obéit et est transformé en faucon. C'est pourquoi on voit les faucons volant au-dessus du feu : ils cherchent leur idole perdue.

Temne.

Dans « The man who could not keep secrets » (CRONISE et WARD, *Cunnie Rabbit*, p.258) un chasseur tue beaucoup d'éléphants. Un jour, l'un d'eux se transforme en une belle jeune fille. Lorsqu'il la voit, il chasse sa femme et prend la nouvelle pour épouse. Elle lui demande un jour : « Comment fais-tu lorsque tu rates un éléphant ? — Je me change en bois

mort, en fourmilière... » Il allait indiquer sa dernière transformation quand sa première femme qu'il avait reléguée à la cuisine lui crie : « Vous dévoilez tout votre fond ? » Il se taît. Le lendemain il va à la chasse. Elle redevient éléphant et l'attaque. Il tire et rate. Alors il se transforme en bois mort, en fourmilière, et en cette chose qu'il n'avait pas dite et qui tourne à toute vitesse sur l'eau. Elle perd sa trace après avoir eu le temps de lui écraser tous les os, on doit le rapporter chez lui et il ne peut jamais retourner à la chasse. Quand vous aurez affaire à une femme, ne lui dites pas tout ce que vous avez sur le cœur.

Togo Septentrional.

La version rapportée par M. CARDINALL (*Tales told in Togoland*, p. 213) comporte une poursuite avec transformations. Une jeune fille refuse les prétendants présentés par sa famille et choisit elle-même un beau jeune homme. Il lui demande un jour ce qu'elle ferait en cas de querelle avec lui. « Je me changerais en arbre. — Je vous attraperais. — En étang. — De même. — En pierre ». Sa mère l'arrête : « Ma fille, on ne dit jamais ses secrets à un homme. » Le lendemain, ils partent en voyage. Le jeune homme reprend sa forme d'hyène et s'élance vers sa femme. Elle se change en un arbre sur lequel il s'acharne, en un étang qu'il commence à lapper, en une pierre qu'il essaie d'avalier, enfin en cette chose que la mère l'avait empêché de divulguer et que l'hyène ne réussit pas à deviner.

4) *Le thème est lié à celui des trois chiens.*

Cap-Vert.

Dans un conte recueilli par Dr. PARSONS (*Folklore from the Cape Verde Islands*, p. 131, n° 45) un homme épouse une sorcière. Il a un chien qui le garde. Sa femme veut le tuer : « J'ai un jardin là-bas que je veux te montrer. » Il appelle son chien : « Je ne marche pas avec les chiens. » Il prend son bâton : « Pas nécessaire ! » Il prend trois graines de polon sur lui. « Si d'ici, tu appelles tes chiens, t'enten-

dront-ils? — Oui. » Ils continuent : « Et d'ici? — Oui. — Et d'ici? » Il devient soupçonneux et répond « non ». « Dis ta prière, tu vas mourir! » Il grimpe la colline et se met à chanter : « Mon petit lion! » Au premier couplet, le chien saute, au deuxième il casse sa chaîne, au troisième il est en route. L'homme jette une graine et grimpe le polon. Elle s'arrache une dent pour en faire une hache et commence à couper. Il jette une deuxième graine, et ainsi de suite. Le chien la mange.

Wolof.

Dans « La jeune fille de la brousse noire » (GUILLOT, *Contes d'Afrique*, p. 66) le père meurt en disant : « Le chien te défendra si tu es en danger. Écoute ses conseils. Prends garde aux ruses des animaux. » Le père était chasseur et il savait que les bêtes de la brousse chercheraient à se venger sur sa fille. Des prétendants arrivent de la brousse noire. « Prends garde à ceux-ci » dit le chien. Elle avait oublié les dernières paroles. Elle laisse venir les prétendants et accepte de les reconduire. « Je garderai la maison, tu m'appelleras si tu es en peine. Voici trois bobines de bois qu'on met dans les navettes, jette-les sous ton pied si tu es en danger. » A un signal, les prétendants se changent en bêtes : « Nous avons dit à ton père que nous nous vengerions. » Première bobine : elle se trouve sur un arbre de la hauteur des plus grands palmiers et appelle le chien. Les animaux abattent l'arbre. Deuxième bobine : deuxième arbre magique. Troisième bobine : troisième arbre. Le chien arrive au moment où il s'abat et met les bêtes en pièces. « Il faut écouter les dernières paroles. »

Bambara.

Dans « Le chasseur et les animaux sauvages » (MOUSSA TRAVÉLÉ, *Proverbes et contes bambara*, p. 129, n° 49) c'est un buffle qui se change en fille. Elle ne se nourrit que de viande de chien, le chasseur pour elle extermine sa meute mais la tante maternelle sait que cette femme n'est pas humaine, elle garde les os. Quand tous les chiens sont morts,

elle dit au chasseur : « Demain, je vais chez moi ! » Il prend son fusil pour la reconduire. Elle dit que ce n'est pas nécessaire. Il prend son sabre : « Veux-tu me tuer ? » Finalement, il n'emporte que son sifflet. Arrivés dans la forêt, elle lui dit : « Attends un moment ! » et donne l'alarme aux animaux de la brousse qui arrivent tous. Il grimpe sur un baobab. Ils commencent à couper l'arbre, chacun chantant sa chanson. Le lièvre, quand vient son tour, chante : « Tu n'as pas de sifflet, idiot ? » Les autres trouvent la chanson si jolie qu'ils dansent autour de l'arbre. Le lièvre continue : « Tu n'as donc pas de sifflet, idiot ? » Il comprend et siffle, appelant une à une toutes ses races de chiens. La tante prend les os, les met dans une marmite d'eau bouillante, les chiens ressuscitent. Elle les envoie au secours de leur maître qui leur défend de toucher au lièvre. Ils tuent tous les animaux, sauf le buffle que le chasseur tue lui-même.

Soudan (*Foula-Malinké-Bambara*)

Dans un article sur la chasse dans le cercle de Kita, publié dans le *Bulletin de l'Enseignement de l'A. O. F.* (juin 1934) on trouve le conte suivant :

Un chasseur est très adroit et possède des chiens redoutables. Les bêtes de la brousse font alliance, l'une d'elles se métamorphose en jeune fille et demande l'hospitalité au *donso* (chasseur). Celui-ci l'accueille et l'aime. L'étrangère ne mange que de la chair de chien. Le *donso* raconte ses secrets mais sa mère lui prédit du malheur : « Cette femme n'a pas une odeur pareille à la nôtre. — Sois tranquille, c'est une femme, je suis un homme. » Tous les chiens mangés, la femme s'en va dans la brousse et redevient une bête. Elle pousse un cri, tous les animaux de la forêt entourent le chasseur qui grimpe sur un arbre. Les animaux cherchent à l'abattre. Le lièvre prend la hache et chante : « N'as-tu pas un sifflet, chasseur irréflechi ? » Ils se souvient de son sifflet et siffle trois fois. La mère voit l'eau de son *canari* (marmite) devenir rouge : « Mon fils est en danger ! » Elle avait gardé les os des chiens. Elle les met dans une marmite d'eau bouillante et prononce des paroles magiques. Les chiens ressuscitent et vont au secours de leur maître.

Gola.

La deuxième partie du conte « Die Zwillinge und der Waldteufel » (WESTERMANN, *Die Kpelle*, p. 486) se rapporte à ce type de conte. Le diable en veut à Kona et à Zina, les deux jumeaux dont il avait épousé la sœur, d'avoir réussi à lui ravir sa femme. Il se transforme en une jeune fille dont les jumeaux deviennent amoureux. Un jour il invite Zina à venir avec lui cueillir des noix de kola. A peine le jeune homme est-il sur le kolatier que le diable reprend sa forme sur-naturelle et s'écrie : « Kolatier, descends ! » L'arbre penche. Zina le fait remonter et appelle les chiens, Gobla et Kaba, qui appartiennent à son frère et à lui et leur sont tout dévoués. Ils avalent le diable et rentrent à la maison avec Zina qui rapporte les noix.

Ikom.

Dans « The Story of the Witch who tried to kill her husband » (DAYRELL, *Ikom Folk Stories*, p. 11, n° 6) Akoba refuse tous les partis : elle ne donnera sa main qu'à celui qui atteindra, en lançant une pierre, unealebasse peinte placée à une certaine distance. Leku réussit. C'était un chasseur qui avait cinq chiens. Fatiguée de Leku, elle décide de le tuer, l'invite à venir dans la forêt cueillir des noix de palme en laissant ses chiens à la maison. Quand il est au sommet du palmier, elle se bat la poitrine et en tire une hache, commence à couper et dit au mari : « Je vais te tuer ! » En tombant, le palmiste accroche un autre arbre sur lequel Leku grimpe, elle commence à le couper. Leku envoie un oiseau chercher ses chiens. Akoba crée une inondation, les chiens nagent et la tuent.

Le conte continue sur un autre thème. Leku partage le cadavre en cinq et le donne à porter à ses chiens. Durant la nuit, son autre femme lui demande comment il a porté les cinq paquets et il le lui dit. Le lendemain, elle met des fagots sur le dos des chiens, ils meurent en arrivant. C'est pourquoi les chiens n'obéissent plus comme autrefois à leurs maîtres.

Hausa.

Dans « The Boy, the Witch and the Wonderful Horse » (TREMEEARNE, *Hausa superstitions and customs*, n° 95, p. 432), le fils d'un chasseur, perché sur un arbre, voit une femme se frapper le corps : des bouches apparaissent et elle leur donne à manger : « O Mère, ne me donnes-tu rien ? » disent-elles. Après un nouveau coup, les bouches disparaissent. Elle aperçoit alors le jeune homme qui affirme qu'il n'a rien vu. Rentré chez lui, il raconte son aventure, elle l'apprend et en est furieuse. Elle se transforme en une belle jeune fille : « Celui qui atteindra ce panier et l'ouvrira sera mon mari. » Conseillé par un ami, le fils du chasseur tente sa chance et réussit, il l'épouse, négligeant sa première femme. Il révèle à la nouvelle les charmes qui lui permettent de chasser, mais son père l'interrompt. Les époux s'en vont pour la ville de la femme. Elle l'empêche de prendre son cheval et ses armes, mais il permet au cheval de les suivre. Les voilà dans une ville inconnue, sans aucun habitant. Prévenu par son cheval, il envoie sa femme chercher de l'eau et s'enfuit. Elle le poursuit mais la queue du cheval devient un rasoir qui lui coupe une main. Elle blesse le cheval à la patte mais il dit à son maître : « Même si je n'avais qu'une patte, je te sauverais. » A la porte de la ville, la bête meurt mais le père, sachant ce qui se passe, lâche ses chiens qui chassent la femme. Elle se change ensuite en buisson de fleurs et en cheval, le jeune homme l'évite chaque fois. Cependant, stimulé par son ami, il monte quand même le cheval qui se change alors en vent. Il s'accroche à un arbre et descend. La sorcière se change en épée. Il appelle ses chiens et coupe cette épée avec la sienne : la femme paraît, les chiens la mangent. Il leur fait lécher toute trace de sang.

Ruanda.

Le Père PAGÈS, dans *La vie intellectuelle des Noirs du Ruanda* (C. 1934, Vol. 1, p. 378) a noté un exemple de ce type de conte : « Maguru ya Salwari ». — Salwari, le type de la bravoure, délivre son pays d'une famille de monstres, moitié ogres, moitié dragons. Le dernier survivant lui prédit

que ses armes, son vêtement et sa future femme se transformeront en ogres pour le dévorer. Il achète des chiens pour parer à cette éventualité. Il réussit à se débarrasser du premier monstre.

Quelque temps après, il se décide à prendre femme. Dès la nuit des noces, la femme se transforme et veut dévorer son mari, les chiens s'y opposent : « Fais taire ces bêtes, elles ont failli m'écharper ! » Salwari la croit et cache les dogues. Elle renouvelle plusieurs fois sa tentative sans succès. Sur le point de devenir mère, elle demande à son mari une branche d'arbre à propriétés magiques qui se trouve dans la forêt mais refuse de le laisser emmener les chiens. La mère du jeune homme et celui-ci éprouvent des picotements, pressentiment de mort d'un parent proche. Alors il lui dit : « Si le vent t'apporte une feuille de ficus qui s'arrête sur ta poitrine, regarde le pot à lait, si le liquide est rouge, je serai en danger de mort, détache mes chiens ! »

Arrivé dans la forêt, Salwari grimpe à l'arbre indiqué mais il oublie sa hache, sa femme s'en empare et reprenant sa forme d'ogresse se met à couper, aidée de tous les monstres de la forêt. L'arbre chancelle mais le tronc se renouvelle toujours. Pendant ce temps, la feuille de ficus vient avertir la mère qui délie les chiens tandis qu'un *merle lui donne des détails* sur ce qui se passe. Les dogues dévorent les monstres à l'exception d'un seul qui redevient femme et essaie encore de feindre. « Qu'ils te mangent, toi aussi tu es un monstre ! »

L'histoire se continue avec la révolte des chiens qui tuent leur maître et le ressuscitent quand ils s'aperçoivent que le crime ne leur a pas profité.

Hottentots.

Dans « Die Menschenfresserin die eine Tochter hatte » (SCHULTZE, *Aus Namaland und Kalahari*, p. 398, n° 3) une ogresse a une fille que des hommes veulent épouser mais elle les tue pendant qu'ils dorment. Un prétendant emmène un jour ses deux chiens-lions et une pierre qu'il place à côté de lui. Quand l'ogresse arrive, les chiens la chassent et l'homme s'éveille. Il place la pierre à sa place et s'enfuit. Elle frappe la pierre à coups de hache. Quand elle se met à

sa poursuite, il grimpe à un arbre. Elle coupe les branches jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une seule. Il appelle alors ses chiens qui saisissent la femme. Il s'enfuit et, rentré chez lui, tue trois vaches. Au moment où les chiens vont manger la troisième, il les tue.

Le thème des trois chiens se retrouve aussi lié à d'autres thèmes.

Betsimisaraka.

Dans « Le serpent à sept têtes » (RENEL, *Contes de Madagascar*, n° 12, p. 86) deux époux ont trois enfants, dont une fille mariée au loin. Après son départ, un des frères devient serpent à sept têtes et dévore tout le village. La sœur envoie son mari chez ses parents. Il ne trouve plus aucun être humain mais rencontre le serpent : « Voilà mon beau-frère — s'écrie l'animal — je vais puiser de l'eau pour lui. » L'homme se sauve et le serpent commence à flairer, ne parvenant pas à grimper sur le rocher où l'homme s'est juché, il décide de le ronger. L'homme appelle ses cent chiens (lui et ses frères sont des chasseurs de sangliers) : « O que mon beau-frère chante bien ! — Attends un peu, j'ai quelques paroles à laisser ici. » Voyant les chiens, le serpent le remercie de lui envoyer des proies mais est lui-même tué. L'homme fend son corps et en retire ses victimes. Il ne retrouve pas ses beaux-parents. On crie : « Cherche au bout des doigts. » Il les retire aussi et devient avec eux et sa femme, chef du nouveau village. C'est depuis lors qu'on ne peut plus passer à l'endroit où le serpent est mort.

Konde.

Dans « Die Erzählung von Kombantuli » (BERGER, *Konde, Texte*, p. 124, n° 5) le plus petit de trois frères est parvenu à tuer un oiseau géant qui poursuivait sa mère. Les aînés lui disent : « Prends les bêtes de Linondema et tu seras un chef. » Il part avec deux chiens : Mafiningo et Kajolo, et trouve Linondema, l'ogre à la grande dent. Guidé par Mafiningo, il refuse son lait et se réveille au moment où

l'ogre va le tuer. Celui-ci sort et ne peut rentrer à cause des chiens que le garçon refuse de retenir. Il se sauve avec les bêtes, Linondema le poursuit. Il frappe ses chiens et son bétail pour les changer en pierres et grimpe sur un arbre « mwale ». Linondema l'attaque à coups de hache en chantant : « Tombe, tombe, arbre... ». Le garçon chante à son tour : « Résiste, résiste, arbre... ». L'ogre frappe jusqu'au soir et puis s'en va, comptant revenir le lendemain. Le garçon se sauve, on le félicite, il partage le butin et devient un grand chef.

Zoulou.

Dans « Uzembeni » (CALLAWAY, *Nursery tales*, p. 47), Uzembeni ou « Long-Orteil » est une ogresse qui a mangé tout le monde, à l'exception de ses propres enfants dont elle a trouvé la chair trop amère. Un bel étranger, Uzikulumi, visite le pays et s'enfuit avec une des filles de l'ogresse. Elle les poursuit, ils grimpent sur un arbre qu'elle tâche d'abattre avec sa hache. Uzikulumi la fait dévorer par ses chiens au moment où l'arbre commence à tomber. L'ogresse est mise en pièces et l'arbre se redresse. Mais Uzembeni ressuscite et frappe de nouveau. Les chiens la remettent en pièces et les amoureux se sauvent. Les restes de l'ogresse réduits en poudre sont jetés à l'eau par les chiens.

Chez les Tshindao « How Skin-Sore killed a cannibal » (KIDD, *Savage Childhood*, p. 224) et chez les Xosa « The runaway children » (THEAL, *Kaffir Folklore*, p. 122) les trois chiens paraissent aussi dans des thèmes autres que celui du mari-animal ou démon déguisé.

Temne.

Dans « The Man and the Krifi » (THOMAS, *Anthropological Report on Sierra-Leone*, Part III, p. 58) un homme a deux chiens. Or à cette époque, le *krifi* était sur la terre et possédait un kolatier donnant une abondante récolte car c'était le seul arbre de cette espèce existant dans le monde. L'homme veut cueillir des noix, on lui dit : « Le krifi va te manger ! » mais il part avec ses chiens, grimpe à l'arbre et commence à chanter. Le krifi prend sa hache et attaque l'arbre. L'homme

appelle ses chiens qui brisent la corde où ils étaient attachés. Tandis qu'ils courent, la terre qu'ils entraînent et les morceaux de bois enlevés au kolatier par le krifi se rassemblent et deviennent les montagnes que nous voyons aujourd'hui sur la terre. Mais les chiens coupent le krifi par son milieu. L'homme descend et rassemble les noix. Elle se sont répandues partout, il y a partout des kolatiers.

L'arbre qui se reforme de façon magique n'est pas non plus nécessairement lié au thème des trois chiens ou à celui du mari-animal.

Haut-Sénégal-et-Niger.

Dans « Histoire de Kama » (ZELTNER, *Contes du Sénégal et du Niger*, p. 47) le héros, Kama, a reçu une fille du roi en mariage et sa sœur une autre comme suivante. Kama les tue et le roi les poursuit dès qu'il apprend le fait. Kama jette à terre un œuf qu'il a trouvé sur la route et un arbre pousse, lui et sa sœur sont juchés sur la cime. Le roi rassemble les forgerons avec leurs haches et leur donne à manger, le héros allonge le bras et prend sa part du repas. Les forgerons frappent mais le bois se reconstitue sous les coups de queue d'un varan. Kama tue la bête malgré l'avis de sa sœur et l'arbre tombe. Une corde et une chaîne descendent du ciel, ils s'y agrippent et disparaissent. On ne les a jamais revus.

5) *L'issue est fatale pour la victime.*

Peuhl.

Dans un conte recueilli par M. EQUILBECQ : « La leçon de courage » (*Contes de l'Ouest Africain*, Vol. III, p. 55) le roi promet sa fille à qui pourra biser son lit d'or massif en s'asseyant dessus. Un lion se transforme en homme et réussit. Il épouse la princesse. Dans la nuit il reprend sa forme, la fille pousse des cris, le père ne s'en émeut pas et dit à la mère : « Laisse ta fille avec son mari ! » Le lendemain, on trouve la tête de la princesse et des empreintes de lion. L'histoire se continue avec la vengeance de la mère.

Gola.

Dans « *Das Mädchen und der Waldteufel* » (WESTERMANN, *Die Kpelle*, p. 494) une jeune fille casse tous les récipients où elle a mangé. Ses parents fâchés lui servent ses repas sur des feuilles. Elle ne veut épouser qu'un homme sans tache. Le Grand Diable se présente comme venu d'En-Haut. Elle lui dit : « Dormons ensemble, demain matin je t'examinerai. »

Le lendemain, elle l'épouse avec le consentement de ses parents et part avec lui. Ils voyagent douze jours, traversent un fleuve puis voyagent encore deux jours. Le diable reprend sa forme surnaturelle. Elle pleure. « Si tu pleures, je te mangerai. En tout cas, je ne te laisserai pas retourner. » La nuit suivante, il la tue et la mange. Une semaine après, il rend visite à ses beaux-parents. Ils le chargent de compliments pour leur fille mais ne la revoient plus jamais.

Betsimisaraka.

Dans « *Ravoilaky* » (RENEL, *Contes de Madagascar*, p. 310, n° 154) une femme vit seule avec une petite esclave. Un caïman déguisé entre dans sa maison pour en faire sa femme. Lorsqu'il retourne chez lui avec elle, l'esclave lui crie : « Retourne chez toi, tu verras ton mari se transformer. » Elle refuse de la croire et continue son chemin. Au moment de passer la rivière, le crocodile se jette sur elle et l'emporte.

Bas-Congo.

Dans « *The Leopard tries to steal the Gazelle's Wife* » (WEEKS, *Congo Life and Folklore*, n° 29, p. 449) Léopard qui convoite la femme de Gazelle essaie en vain de l'attirer dans un guet-apens. Tandis qu'il la poursuit, il rencontre une belle jeune fille à qui il demande sur le champ de l'épouser : « Je voudrais bien mais j'ai peur de vos dents et de vos griffes. — Arrachez-les. » Quand elle les a toutes arrachées : « Nous marierons-nous à présent ? — Je voudrais bien mais je n'aime pas vos marques sur le cou et la poitrine. — Enlevez-les ! » Elle les enlève et le léopard meurt. Gazelle re-

prend alors sa forme : « Léopard a voulu m'enlever ma femme, la convoitise l'a tué ! »

Nyassa.

Dans « The Hare and the bangles » (MAC-DONALD, *Africana*, Vol. II, p. 348) l'hyène et le lièvre vont à un village pour se marier. Les femmes consentent mais demandent des peaux de lion, de léopard et de python. Le lièvre leur demande seulement un peu de sel et des bracelets avant de partir pour son expédition. Il arrive au village du lion déguisé en femme. Celui-ci veut aussitôt l'épouser. Le lièvre consent mais prétend que la femme principale a abusé de lui, le lion la tue avec tous ses enfants, le lièvre demande sa peau. Lorsqu'ils sont seuls tous deux : « Mari, tes yeux me font peur ! — Enlève-les ! » Le lièvre l'aveugle, le tue et l'écorche, puis se rend au village du léopard à qui il joue le même tour après avoir obtenu de lui des peaux de python et de léopard qu'il rapporte à sa femme. L'hyène essaye de s'attaquer aux lions qui la tuent.

6) *Thème altéré*

A-Louyi.

Dans l'« Histoire d'un homme et de sa femme » (JACOTTET, *Textes Louyi*, p. 85) nous trouvons le thème altéré et combiné à d'autres thèmes. Un homme épouse une femme très belle. Quand elle veut aller voir ses parents, il la reconduit. En route, il se change en lion et se met à gronder. La femme dit : « C'est mon mari ! » Il redevient homme et se met à rire : « Tu m'as reconnu ! » Il essaie une deuxième fois, mais comme elle n'a pas peur il semble qu'il soit incapable de la dévorer car il reprend sa forme humaine sans insister.

Un autre thème s'intercale ici : l'homme meurt de soif et est changé en étang. La femme boit de cette eau et rencontre des hommes qui veulent l'épouser : « Tuez-moi plutôt ! » Le mari dans le ventre de sa femme demande : « Pourquoi cherchez-vous querelle à ma femme ? » Les malfaiteurs s'en vont. Il sort du ventre et reprend sa route. Un peu plus

loin, il se change en lion une troisième fois, la femme a peur, il la mange et retourne chez lui. Quand son beau-frère vient le voir et demande pour la jeune femme : « Elle est partie pour chez vous, il y a peu de jours. » Il rebrousse chemin, voit les os et la tête de sa sœur et croit que les lions l'ont dévorée. Il avertit le mari qui ramasse les os et les enterre.

Ba-Soubiya.

Dans « Les jeunes filles et le serpent » (JACOTTET, *Textes Soubiya*, p. 76) des jeunes filles se promenant vers le soir entendent quelqu'un qui leur demande à manger. Elles approchent et voient une tête sortant d'un trou. « Que ce jeune homme est beau ! » — Demain nous t'apporterons du pain ! » Tous les soirs elles reviennent lui apporter de la nourriture. Un jour, le petit frère de l'une des jeunes filles les accompagne. Arrivé au trou, il demande à retourner immédiatement. Sa sœur le ramène au village et en route il lui dit que ce qu'elle croit un homme est un serpent. Les autres jeunes filles périssent, avalées par le serpent.

Il faut dire à leur décharge qu'il ne s'agissait pas d'un serpent ordinaire mais du semi-fabuleux « mulala » dont la tête, paraît-il, ressemble à une tête d'homme. Dans le conte : « Les jeunes filles et le léopard » (*ibidem*, p. 81) elles n'ont même pas l'excuse d'une ressemblance plus ou moins fictive pour s'écrier quand elles vont s'amuser dans la forêt avec le léopard : « Qu'il est beau ce jeune homme avec son bel habit bigarré ! » Quand il saisit l'une d'elles et la renverse, les autres battent des mains croyant à un jeu. Un jour, elles sont accompagnées d'un petit garçon. Lorsqu'il voit le léopard bondir et mordre l'une d'entre elles, il se dit « cet animal va les tuer ! » et veut ramener sa sœur qui refuse. Il avertit son père qui part pour la forêt et trouve un grand nombre de cadavres de jeunes filles que le léopard avait déjà tuées. Il revient chercher ses compagnons et fait justice à la bête.

7) *Le chien-gardien ne se retrouve que sous une forme isolée sans mari-démon.*

Maures.

Dans la version de Médée de « Les sept sœurs et la ghoul » (DESPARMET, *Contes populaires sur les ogres*, p. 235) un homme dit à ses sept filles : « Je pars cette année en pèlerinage, je vous laisse la chienne. Elle sera votre gardienne. » Un jour elles laissent éteindre leur feu. L'aînée passe par le toit jusqu'à la maison voisine et demande du feu ; ils n'en ont pas. Toujours à la recherche du feu, elle arrive chez des ghoules à forme humaine, une femme lui propose d'aller coucher avec elles. Quand elle arrive, la chienne se met à aboyer : « Mon maître m'a confié ses filles, vous ne les mangerez pas ! » La ghoul reconnaît un génie et s'en va. Elle revient le lendemain mais s'en va de même sans vouloir descendre dès que la bête aboie. Les jeunes filles s'en étonnent, elle leur dit qu'elle ne viendra coucher pour les protéger qu'après qu'elles auront tué la chienne. Elles tuent leur protectrice malgré les prières de leur petite sœur mais une goutte de sang a jailli sur le mur qui aboie lorsque la ghoul se présente. Celle-ci demande à l'aînée si toutes ses sœurs étaient d'avis de tuer la chienne, en apprenant que la petite s'y était opposée elle lui conseille de la tuer si elle ne veut pas qu'elle les trahisse au retour du père. « L'âme de la chienne » conseille à l'enfant de s'enfuir, un génie la dépose entre les mains de son père qui revient. Le même génie tue la ghoul et ses enfants.

THÈME II

FORME I

(CORRESPONDANT A LA FORME HAÏTIENNE)

1) *La transformation s'accompagne de chanson*

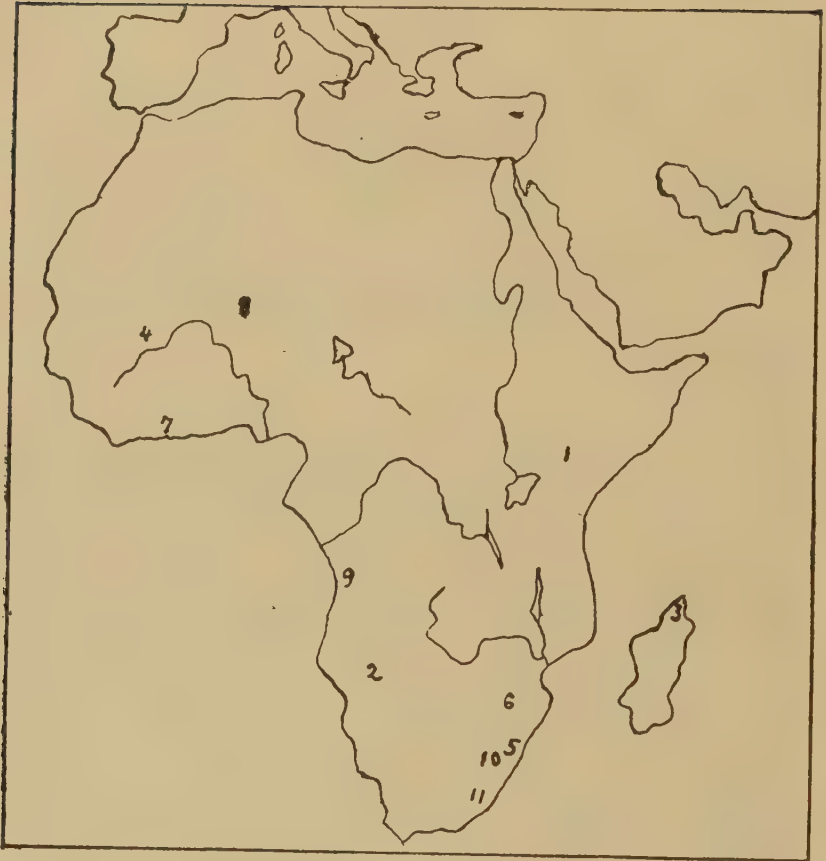
Ba-Ronga.

Dans le conte de « Nabandji » (JUNOD, *Chants et contes Ba-Ronga*, p. 246) un jeune homme refuse de se laisser marier par ses parents et va chercher femme dans un village éloigné. Il remarque que dans ce pays on a l'air de ne jamais manger et s'aperçoit que les gens ont tous deux bouches : ils parlent devant et mangent derrière. Il retourne avec sa femme. Celle-ci sort pour couper le bois ou puiser de l'eau et dès qu'elle est loin de tous les yeux se transforme en licorne à l'aide d'une chanson magique. Elle broute l'herbe et happe les crapauds. Sa belle-mère, étonnée de cette bru qui ne mange pas, l'épie et découvre son secret. Le mari prévenu vient aussi constater. Un jour qu'elle pile du maïs, il prend sa *timbila* (xylophone) et joue l'air, elle se change en licorne, quand il se tait, elle redevient femme. Il la ramène à ses parents : « Voyez comme vous m'avez trompé ! » il commence à jouer, tous se transforment. Il réclame son argent et leur rend leur enfant.

M. JUNOD, dans son livre *Les Ba-Ronga* ⁽¹⁾, (p. 283) nous présente encore une variante de cette forme. Doukouli, l'homme-hyène, va chercher femme dans un village. Il est accepté. Tandis qu'on prépare le repas, il part pour la chasse, chante une petite chanson qui le transforme en hyène et mange des animaux sauvages. La petite sœur de sa fiancée qui l'avait

(1) Neuchâtel, 1898, pp. 517 in-8.

THÈME II — FORME 1



- | | |
|----------------|--------------|
| 1. Akamba | 7. Brignan |
| 2. Ambo | 8. Hausa |
| 3. Antankarana | 9. Mbundu |
| 4. Bambara | 10. Tshindao |
| 5. Baronga | 11. Xosa |
| 6. Barozwi | |

suivie à son insu voit et entend tout. Les jeunes filles vont accompagner Doukouli et ses amis qui leur demandent d'arriver jusque chez eux et promettent de les ramener le lendemain. Une vieille femme-hyène leur conseille de partir car elles ont affaire à des mangeurs d'hommes. Profitant d'une courte absence des garçons, elles s'enfuient vers la rivière. Elles rencontrent Rainette qui accepte de les passer sur son radeau. Doukouli arrive aussi à la rivière, un moment après. La petite sœur chante la chanson qui le transforme en hyène. Il veut tuer Rainette qui a aidé les fugitives, elle se jette à l'eau. Il a peur de la suivre et s'en va,

Tshindao.

Dans un conte des Tshindao du Gazaland rapporté par M. Dudley KIDD (*Savage Childhood*, p. 249) une jeune femme après la naissance de son premier bébé demande à son mari la permission d'avoir sa sœur pour jouer avec l'enfant. Un jour, elle oublie la bouillie du bébé et la fait chercher par la sœur qui aperçoit le mari se transformant en python. Elle raconte ce qu'elle a vu mais la jeune femme est incrédule. Le lendemain, elle fait exprès de laisser la bouillie et retourne avec la sœur pour la convaincre de mensonge. Elle voit le python. Après avoir préparé la bière, au moment de boire, la sœur entame la chanson magique : « Ne chantez pas, je vous en prie ! ». Elle persiste, l'homme est obligé de chanter aussi et se change en python. Elles s'enfuient et les villageois mettent le feu à la hutte du serpent.

2) *La transformation a lieu sans chanson.*

Hausa.

Dans un conte recueilli par M. TREMEARNE (*Hausa Superstitions*, p. 315) un homme épouse une veuve qui peut se changer en singe. Il va à la chasse et la laisse surveiller son champ de tomates. Elle reprend sa forme animale et appelle ses camarades qui détruisent le champ. L'homme averti par un ami est d'abord incrédule, mais ensuite pris de soupçons il fait mine d'aller surveiller un autre champ, se cache et voit la transformation. Il chasse la femme à son retour.

Dans « The Man who married a Gazelle » (TREMEEARNE, *Fifty Hausa Folk Tales*, n° 47, p. 458) un homme est marié. Une gazelle déguisée devient sa seconde femme. Il envoie la première à sa ferme chercher des *okroes* (légumes). Elle les rapporte. Il envoie ensuite la gazelle qui appelle ses compagnes pour les manger et revient lui dire qu'elle n'en a pas trouvé. La fois suivante, il la fait suivre par le fils de la première femme qui la voit se transformer et manger avec les autres gazelles. Il raconte l'histoire à son père : « Très bien ! » Le mari la suit, voit la scène et de retour lui dit : « Quelqu'un est une gazelle. » La queue apparaît. Elle abandonne le maïs qu'elle pilait, se transforme tout-à-fait et se sauve. On n'a pas pu la rattraper.

Bambara.

M. GASTON JOSEPH a publié, dans la *Revue des Traditions Populaires*, un conte où notre thème se trouve encadré dans celui de la jeune fille difficile (« La femme et le palmier » — Tome 28, p. 456). Une jeune fille, Kani, ne veut épouser qu'un homme sans cicatrices. Un palmier (il est dit en note que le personnage du palmier est souvent remplacé par celui du boa) prend forme humaine et est accepté. Cependant, Kani demande à sa petite sœur qui est sorcière d'inspecter l'homme sous ses vêtements. L'enfant se change en mouche et revient lui dire : « Il est très beau mais je doute que ce soit un homme. » Les parents refusent de donner leur fille en mariage à un inconnu. Il part et elle le suit. Arrivé dans une forêt lointaine, il reprend sa forme. Elle voit passer des Dioulas et leur dit d'avertir ses parents qu'elle est perdue dans une forêt de palmiers avec son mari changé en palmier. Ils promettent mais oublient. D'autres Dioulas passent et oublient également mais ils ont un bouc qui refuse de manger et se débat, ce qui leur remet à l'esprit la commission et Kani est ramenée chez elle. C'est depuis lors que les jeunes filles noires s'en remettent à leurs parents du soin de leur choisir un époux.

Brignan.

Un conte brignan (GASTON JOSEPH, *Contes de la Côte d'Ivoire*, R. T. P., Tome 27, p. 568) constitue un parallèle exact avec le conte bambara. Le héros est un singe noir qui reprend sa forme animale dans la forêt en disant à sa compagne : « Fais comme nous, cherche ta nourriture ! » Tandis qu'elle se lamente, passe son père qui la ramène chez elle. Le conteur tire de l'aventure la même morale que le conteur bambara.

Mbundu.

Dans le conte numéro 11 de la collection de M. BELL (*Umundu Tales*, p. 126. « A man with a wife who could change herself into a wild animal ») un homme épouse une femme qui peut se changer à son gré en bête féroce. Quand il va aux champs, elle donne des arachides aux enfants (son fils et son beau-fils) elle mange les siennes rapidement et s'empare de celles du fils du mari. Comme il refuse de les donner elle se change en bête féroce. Il grimpe à un arbre qu'elle commence à ronger pour le renverser. Il appelle son père. Dès que celui-ci répond, elle se jette à l'eau et redevient une femme. Un jour le père se cache et lorsqu'elle s'élance sur l'arbre sous sa forme animale, il la tue.

Barozwi.

Dans « The story of the two Sisters » (POSSELT, *Fables of the Veld*, p. 70) il y a deux sœurs. L'aînée se marie et va chez son mari. Elle ignore qu'il se change en cobra pour chasser les souris. La plus jeune vient la voir au bout d'un an. Dès qu'elles sont aux champs, le mari se cache et quand elles reviennent, il refuse toute nourriture. L'aînée oublie un jour la ceinture pour attacher son enfant et envoie sa sœur la chercher. Elle entend le bruit d'un cobra et se met à chanter. Il répond : « Entre, prends ce qu'il te faut et dis que tu m'as vu. » Le jour suivant, les femmes rentrent et voient le serpent. Elles se sauvent et demandent secours à un homme qui porte une hache de bataille. Il coupe le serpent en morceaux.

La femme cherche en vain son mari. Elle arrive chez sa belle-mère qui pleure en voyant le cadavre. Le chef questionne la femme et la fait chasser en disant : « Tu es une sorcière puisque tu as mis au monde un tel homme. » Les deux sœurs rentrent chez leur père.

Xosa.

Dans le conte « The girl and the Mbulu » (MAC-CALL THEAL, *The Yellow and Dark skinned people of Africa...*, p. 337), notre thème se trouve étroitement mêlé à celui de la fiancée substituée.

Une jeune fille est faussement accusée du meurtre de sa sœur. La mouche et la souris détrompent la mère qui l'envoie chez son oncle et lui remet un bâton avec lequel il lui suffira de frapper le sol pour en voir sortir tous ses biens. En route, elle rencontre un *mbulu* (créature fabuleuse) qui s'empare par ruse de ses vêtements et la fait passer pour sa servante dans le village où ils s'arrêtent, tandis qu'il se prétend la fille d'un chef. La voix du *mbulu* étonne un peu mais il dit qu'il a été malade.

Un homme épouse le *mbulu*. La servante, qu'on envoie chasser les oiseaux du champ de millet, chante son aventure. Les femmes décident de tenter une épreuve : « La queue du *mbulu* aime le lard et les souris ! » Elles placent un piège, la queue est prise. Mais le *mbulu* s'arrange à faire ôter le piège par son mari. Elles font une autre expérience : « La queue du *mbulu* cherche le lait ! » Elles creusent une fosse, la remplissent de lait et invitent tout le monde à sauter. La queue du *mbulu* est arrêtée dans le trou. On le tue.

Là ne s'arrêtent pas les méfaits du *mbulu*. L'homme épouse la pseudo-servante et ils ont un enfant. Une gourde issue de l'endroit où a été enterré le *mbulu* manque de le tuer. On la brûle et on jette les cendres à la rivière.

Ambo.

Dans « Mbamba, der Sohn des Mvula, und seine Frau » (PETTINEN, *Märchen der Aandonga*, p. 199, n° 5) Mbamba est accepté comme époux par Nehoja et l'envoie chercher.

Elle se retire un instant et est prise par un albinos, Niita à la longue barbe : « Meurs ou renonce à te marier ! » Nehoja cède ses vêtements de mariée. Les servantes s'étonnent de la voix et de la peau rouge de Niita mais ne disent rien car elles reconnaissent les vêtements de leur maîtresse. La pseudo-femme avale la nourriture avec la vaisselle et fait la chasse aux poules. Des bergers entendent une voix raconter l'histoire de Nehoja et la rapportent à Mbamba. Il se rend à l'endroit indiqué et retrouve sa femme. Sous prétexte de le laver, on fait tomber Niita dans un piège et on le laisse mourir.

Antankarana.

Dans « Andamohamy » (RENEL, *Contes de Madagascar*, p. 254) deux fiancés se baignent. Un caméléon « prend la ressemblance » de la femme tandis qu'elle plonge et s'en va avec l'homme. La vraie fiancée se change en oiseau, puis en légume, mais ne réussit pas à attirer l'attention du jeune homme. Le mariage a lieu. Andamohamy est inquiet du manque d'appétit de sa femme, elle se prétend malade et demande des sauterelles (nourriture du caméléon) pour s'en faire un remède. Dès que le mari est parti, elle reprend sa forme et mange les sauterelles. Un petit esclave la voit et pousse des cris. Pendant ce temps, le mari qui a chaud à la forge envoie une esclave chercher de l'eau. La fiancée était perchée sur un arbre et son image se reflétait dans le puits, l'esclave croit voir son propre visage et de dépit de se voir si belle mais traitée en esclave, elle casse la cruche. Son maître envoie une autre servante qui reconnaît la jeune fille. Celle-ci lui raconte son histoire, mais ne veut descendre de l'arbre que lorsque sa rivale aura péri. Andamohamy prévenu se rend au puits et de là court au village où il assomme le caméléon. L'histoire se continue sur un autre thème.

Mang'anja.

Dans le deuxième des contes *Märchen der Mang'anja*, publiés par A. WERNER dans le « *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen* » (Vol. II, p. 217) une jeune fille refuse de se marier avec un homme et s'unit à un lion. (A.

WERNER estime que le début du conte manque et qu'on doit y expliquer que le lion s'est métamorphosé.) Elle veut couper sa queue mais il s'y refuse et elle découvre ainsi que son mari est un lion. Désormais, elle fuit tous les hommes.

Akamba.

Dans un conte des Akamba (HOBLEY, *Ethnology of Akamba.*, p. 109) l'hyène, le lièvre et le lion décident de prendre femme. Le lièvre épouse la fille du chacal, le lion celle d'un autre animal. L'hyène veut épouser celle d'un Mkamba. Elle emporte du bétail et des chèvres pour la dot. Pendant le jour, elle prend la forme d'un homme et marche sur deux jambes, de nuit, elle reprend ses quatre pattes. On reçoit cet homme dans une hutte où se trouve une jeune fille. Il déclare qu'il s'appelle Mutili. La nuit, redevenu hyène, il cherche sa nourriture mais effraye les moutons qui font du bruit. La mère s'éveille et demande : « Qui est là ? » L'hyène pousse son cri et comme la femme ne l'a jamais entendu, elle répond : « Qui que tu sois, va dormir, nous causerons demain. » N'ayant pas soupé, l'hyène finit par enlever la queue d'un mouton. Les villageois recherchent le coupable et constatent que l'étranger a de la graisse de la queue autour de sa bouche. Ils le battent en s'écriant : « Tu n'es pas Mutili mais Mbiti car tu manges la viande crue. » On le chasse. Dans la forêt, l'hyène appelle ses congénères et les décide à venir désormais rôder autour du village pour enlever les animaux.

FORME II

*L'être humain reste avec son conjoint
bien qu'il soit au courant de sa véritable nature.*

1. — Il accepte la cohabitation.

Ashanti.

Une autre histoire de mari-animal (RATTRAY, *Ashanti Folk tales*, p. 275) fait plutôt partie du cycle totémique par-

ce que l'héroïne accepte son sort au lieu de se révolter. Une jeune fille refuse de se marier. Léopard lui fait la cour sous la forme d'un beau jeune homme. Elle l'épouse et accepte de le suivre dans son pays. Arrivé chez lui, il reprend sa forme et lui dit : « Je suis un léopard et vous êtes ma femme. — Qui que vous soyez, je vous aime » répond-elle (cf. la jeune fille qui cache le résultat de l'épreuve de l'épingle dans les contes américains). Elle habite avec le léopard et en a deux enfants. Un jour, sa mère vient lui rendre visite, elle la cache et avant de prendre congé d'elle, lui recommande de s'abstenir de parler dans les carrefours. La mère n'observe pas cette précaution et le léopard la dévore. Quand il apprend qu'il a tué sa belle-mère, il reproche à sa femme de ne pas la lui avoir montrée et décide de se séparer d'elle et de ses enfants. Avant de partir, il donne un nom spécial à ses enfants, les bénit et rend tabou pour eux tout animal que le léopard a l'habitude de chasser.

Nigéria.

Dans un autre conte (DAYRELL, *Folk Stories from Southern Nigeria*, p. 42) le Roi qui épouse la fille du Coq sait parfaitement qu'il a affaire à une poule à forme humaine, le père l'avertit de ne pas oublier que malgré son apparence, la jeune femme a conservé tous les instincts d'une poule : qu'elle picorera le maïs dès qu'elle en verra par terre. Le Roi néglige toutes ses femmes pour la nouvelle favorite. La femme principale en est jalouse et comme elle est au courant de l'origine de sa rivale, elle jette du maïs devant elle un jour de grande fête. La femme-poule se précipite pour le ramasser et le roi, honteux, la renvoie chez son père. Il apprend plus tard le complot, répudie la coupable et meurt de chagrin. (cf. Ésope : la femme qui avait été chatte s'élance sur la souris et l'attrape).

Yoruba.

Dans le conte intitulé « The Head » (BAUMANN, *Ajapa, the Tortoise*, n° 20, p. 96) on nous présente un pays dont les habitants ont des têtes mais pas de corps. L'un d'eux veut

voyager et emprunte un corps et des membres à diverses personnes. Il s'éprend d'une belle jeune fille et conquiert son cœur. Elle part avec lui. En route, il est forcé de rendre ses jambes, puis ses bras, puis son corps. La jeune femme veut se sauver mais elle constate que tout le monde est ainsi fait dans ce pays. Elle se meurt de chagrin jusqu'au jour où elle se décide à faire couper son corps et ses membres par son mari. Elle est désormais heureuse. Un jour, elle va visiter ses parents en reprenant momentanément son corps. Il faut s'adapter à ce que nous ne pouvons pas changer.

Saho.

Le conte « Der Stier » (REINISCH, *Die Saho-Sprache, Texte*, p. 200, n° 14) met en scène un taureau qui se transforme en toutes sortes d'animaux, en taureau et en homme. Il épouse une femme qui met au monde plusieurs animaux. Les hommes la tuent et les animaux qu'elle a enfantés la vengent. Elle est au paradis maintenant.

2) *L'être surnaturel: le garde contre son gré.*

Fon.

Dans un conte rapporté par M. GUILLOT (*Contes d'Afrique*, p. 90) la Boule entend parler d'une jeune fille fort difficile dans le choix d'un mari. Elle se met à rouler vers le village et se transforme en jeune homme. Elle plaît à la fille et le mariage a lieu. Elle ramène sa femme, mais à peine a-t-elle atteint la brousse qu'elle se recroqueville, s'enfle, s'arrondit et redevient une boule bien lisse. « Je suis la Boule voyageuse, tu m'as épousée et maintenant tu vas me pousser sans arrêt sur mon chemin. » Elle aurait certainement continué jusqu'à présent si un chasseur qui l'aimait n'avait un jour tué la Boule à coups de couteau. Elle s'est contentée de ce chasseur qui n'était qu'un homme ordinaire. Il ne faut pas être difficile.

Cap-Vert.

Dans le conte numéro 37 de E. C. PARSONS (*Folk tales from the Cape Verde Islands*, p. 106) une fille de roi ne veut épouser qu'un homme né avec une dent en or. Elle finit par en trouver un qui n'est autre qu'un serpent déguisé et l'épouse. Ils partent pour le pays du mari qui arrivé devant son trou reprend sa forme animale. Au bout de dix jours il s'endort. Elle sort, rencontre un gardeur de dindons et chante : « Va dire à ma mère que celui que j'ai épousé est un serpent. » L'un des dindons entend et va délivrer le message. L'histoire se continue sur le thème des doués : les trois compagnons Comedor, Tirador et Olhador (Mangeur, Tireur et Voyant) vont la délivrer.

Akikuyu.

Dans « The man who became a hyena » (ROUTLEDGE, *With a prehistoric people*, p. 326) Ilimu voit une jeune fille qui lui plaît. Il le lui dit et elle accepte de devenir sa femme. Il paie la dot et l'emmène chez lui. Après trois jours, il part pour un long voyage durant lequel il reprend sa nourriture habituelle : des cadavres, comme l'hyène. Lorsqu'il revient, il trouve sa femme en haillons avec un enfant né pendant son absence. Un jour qu'elle laisse son bébé à la maison pour se rendre à son travail, Ilimu s'en empare et le dévore. Lorsqu'elle se rend compte de ce qui est arrivé, elle se sauve dans les bois, grimpe à un arbre et s'installe au sommet, criant et se lamentant : « L'enfant est mort, je vais mourir aussi ! » Ilimu arrive au pied de l'arbre : « Je vois un oiseau dans les branches ! » Ils restent dans leur positions respectives jusqu'à ce que les quatre frères de la jeune femme ayant entendu ses lamentations arrivent à son secours. Ilimu, bien que paraissant semblable aux autres hommes, avait le corps fait de bandes de chair et de bandes de fer disposées alternativement. Les frères le frappent d'abord sur une bande de fer, ce n'est qu'au troisième coup d'épée que la chair est atteinte et qu'Ilimu meurt.

La femme descend de son arbre et retourne avec ses frères. Après quelque temps, elle est achetée une seconde fois pa

un jeune guerrier et va vivre avec lui. Au bout de deux ans, il lui naît encore un bébé. Le père devient une hyène qui dévore l'enfant et la mère. Ces choses sont arrivées par la volonté de Dieu, telles que le conte les rapporte, dans les jours d'autrefois.

3) *Thème altéré.*

Ikom.

Dans un conte recueilli par M. DAYRELL chez les Ikom (*Ikom Folk stories*, p. 88) on peut reconnaître une variante altérée de notre thème. Une jeune fille, Ndere, refuse tous les partis. Le python, qui ignore qu'il s'adresse à un prétendant évincé, demande à Kaku de lui prêter bras, jambes, etc. afin d'avoir forme humaine pour se présenter lui aussi. Kaku accepte, se disant qu'il tuera Python au retour et aura la femme (cf. le rôle d'Annancy dans le conte jamaïcain de « Gaulin », p. 78). Python passe pour le fils de Kaku et épouse Ndere. Après le mariage, le couple en voyage s'arrête chez Kaku qui réclame son bien. La femme apprend alors qu'elle a lié sa destinée à celle d'un serpent. Le voyage continue, une première tentative d'assassinat du python par les émissaires de Kaku échoue mais la seconde réussit grâce à la complicité de Ndere qui épouse Kaku par la suite.

Imérina.

Dans « La jeune fille orgueilleuse » (FERRAND, *Contes populaires malgaches*, p. 151, n° 45) une jeune fille très belle refuse tous ses prétendants. Un pauvre paysan vient dire aux riches du village qu'il l'épousera. « Si tu réussis, nous te donnons cinquante piastres ! » Il revêt un costume magnifique, donne des piastres « comme on donne un sou. » « Si votre maîtresse devient ma femme, je vous donnerai dix piastres à chacune » dit-il aux esclaves. Eblouie par ce luxe emprunté, la fille accepte le paysan qui reçoit les cinquante piastres promises. « Retournons chez nous ! » Ils partent et chemin faisant le mari avoue le subterfuge. Il ne consent à divorcer que moyennant beaucoup d'argent.

THÈME III

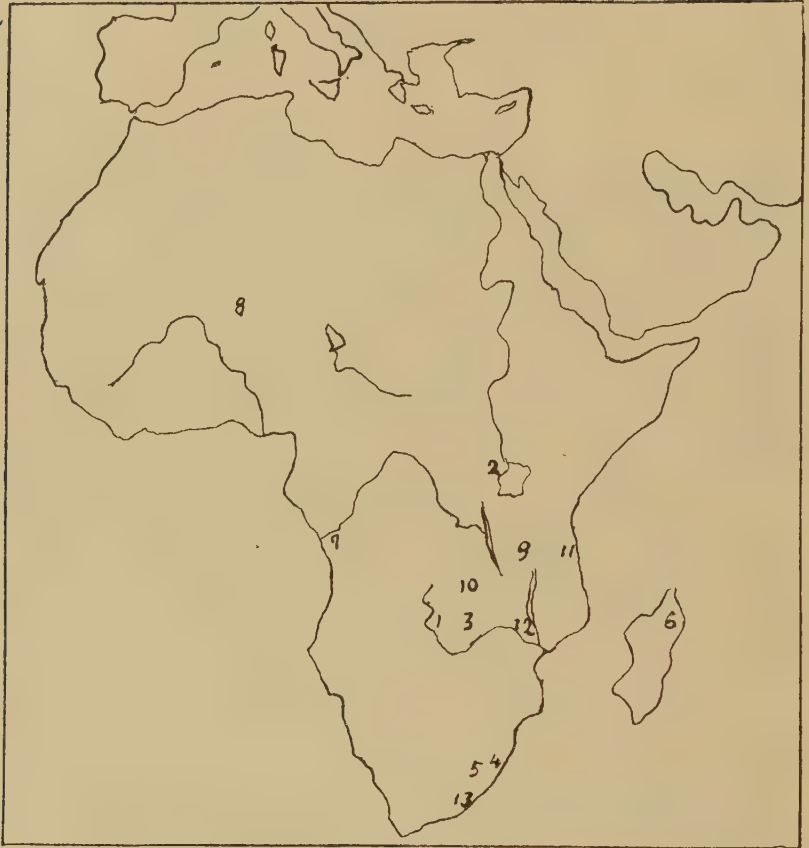
1) Défense de mentionner l'origine.

Betsimisaraka.

Dans « La Fille des Eaux » (RENEL, *Contes de Madagascar*, n° 34, p. 186) un pêcheur est très pauvre. Il attrape dans son filet une belle jeune fille : « Je suis sortie des eaux, dit-elle, pour être ta femme. Voici mes conditions : je m'appelle Razalavavindrano (la Fille-des-eaux) mais tu ne diras à personne d'où je viens, lorsque nous arriverons au village ; sinon, je te quitterai et tu ne m'auras plus comme femme. » Il devient très riche. Elle lui dit : « Fais un enclos avec une porte du côté de l'eau » et vers minuit, on entend des bœufs y entrer. Un garçon naît. Des jaloux attaquent le mari dans la forêt et le forcent à avouer l'origine de sa fortune. La femme dit : « Puisque tu as été parjure, je vais retourner chez nous. » Elle consent cependant à lui laisser l'enfant et à rester un jour de plus : « Je vais vous faire devenir très riches. » La place se couvre de bœufs. Il lui demande encore de rester : « Oui, jusqu'à demain midi. » Le moment arrivé : « Porte notre enfant et suis-moi. » Elle les conduit à l'endroit de la pêche : « Aie bien soin de notre enfant. Quand vous voudrez me voir, amène-le ici au bord du lac ; pour moi, quand j'aurai envie de le voir, je viendrai, une fois la nuit tombée, dans ta maison. » Elle plonge. Ils reviennent le lendemain et la voient avec son père, sa mère et sa jeune sœur. Quand ceux-ci ont regardé l'enfant, ils retournent « dans l'eau, leur demeure. »

Dans « Le Roi du Nord » (*ibid*, n° 31, p. 175) le roi demande du bois pour se construire une case. Du sang coule d'un arbre, une belle jeune fille apparaît. Le roi veut l'épouser mais elle répond : « Je suis celle qu'on ne garde pas, parce qu'on ne doit pas me dire : Qu'elle est capricieuse la descendante du singe et son espèce ! Si on me dit cela, on ne me

THÈME III



1. Alouyi
2. Baganda
3. Ba-Ila
4. Baronga
5. Basuto
6. Betsimisaraka
7. Fjort

8. Hausa
9. Konde
10. Lamba
11. Matumbi
12. Nyassa
13. Xosa

revoit plus ! — Si ce n'est que cela, promet le roi, c'est entendu ! » Elle reste avec lui mais un jour qu'elle ne veut pas aller chercher sa tabatière, le roi prononce la phrase fatale. Elle enlace le gros pilier au milieu de la case et s'élève lentement. Il la supplie et lui offre des présents, elle répond : « Que ferai-je de cent bœufs ? Mon père en a ! Que ferai-je de mille esclaves ? Mon père en a ! Adieu ! Adieu ! ô Roi ! Tu ne me verras plus ! » Le roi ne quitte pas la cour mais ne la voit plus. Il meurt et est enterré.

Dans « Besorongola » (*ibid.*, Vol. I, n° 8, p. 50) un homme et une femme ont trois fils, deux sont sages et le plus jeune est désobéissant et entêté. Ils le chassent : « J'aime à jouer et c'est pour cela que vous me chassez. Je vais trouver la mort. » Ils répondent : « Vas-y. » L'enfant s'amuse à faire des glissades sur la pente d'une montagne, on l'appelle « qui fait beaucoup de glissades » (Besorongola). Un être lui demande : « Pourquoi restes-tu à jouer sans manger ni dormir ? — Je cherche la mort parce que mes parents me détestent. » L'être le décide à aller tendre un piège et il y trouve toutes sortes de richesses, la dernière étant une femme car « Case sans femme, corps sans âme. » Il abandonne alors son jeu et vit heureux avec son épouse quoique tous deux soient des enfants abandonnés. Il refuse d'aller voir sa mère mourante, qui l'a fait demander, et d'assister à ses funérailles. Il agit de même à l'égard de son père. Il accepte cependant d'assister à une fête où on l'enivre pour connaître son secret : « J'ai tout pris au piège ». Femme et richesses s'évanouissent. L'être reparaît : « Je te les rendrai à condition que tu sois discret. » Tout revient. L'histoire continue sous un autre thème.

Dans « L'Ondine » (FERRAND, *Contes populaires malgaches*, p. 91, n° 30) un pêcheur ramène une ondine au bout de sa ligne : « Je t'épouserai à condition que tu ne révèles jamais mon origine. » Un jour qu'il est ivre et qu'on lui demande comment il a pu épouser une femme si belle, il raconte son histoire. L'ondine retourne à la rivière. Ses filles la suivent mais ses fils restent avec leur père. Leurs descendants existent encore à Tamatave.

Matumbi.

Dans « Der Mann und der Fisch » (KRUMM, *Zwei Matumbi Märchen*, p. 156, n° 1) un pêcheur attrape deux poissons. Il en mange un et garde l'autre qui se change en femme et fait le ménage en son absence. Il finit par surprendre le secret et la femme principale lui dit : « D'où vient cette femme? — C'est un poisson, je vais l'épouser. — Dans ce cas, ne dis jamais qu'elle est un poisson. » Il révèle son secret un jour qu'il est ivre et la femme commence à pleurer : « Maintenant, je dois redevenir un poisson. » Elle retourne à la mer. La femme principale dit alors à son mari : « Ne t'avais-je pas averti? »

Konde.

Dans « Die Erzählung von Igumba » (BERGER, *Konde Texte*, p. 118, n° 23) une femme stérile est maltraitée. Un jour, quatre fruits d'*isebe* qu'elle a placés dans une marmite se changent en enfants. Le mari lui demande : « Où as-tu trouvé ces enfants? — Ils sont à moi. » Ce sont des filles qui grandissent et épousent des chefs. La plus jeune reste seule à la maison. Un jour qu'elle se plaint, la mère lui reproche son origine. Elle court appeler ses sœurs et toutes quatre s'envolent comme des oiseaux, puis disparaissent dans le gazon.

Tshi.

A. B. ELLIS a recueilli une légende de ce type concernant l'origine de la famille Sarfu-n'ennam, à Chama, embouchure de la rivière Prah (*The Tshi-speaking Peoples of the Gold Coast of West Africa*, p. 208). — Un homme dont la femme vient de mourir se promène tristement sur la plage. Une femme entre en conversation avec lui et lui demande de l'épouser. Tout va bien jusqu'au jour où la femme demande à aller chez ses parents sans qu'il l'accompagne. Comme il jure de en rien dire, elle avoue qu'elle est un poisson. Tous deux inongent dans la mer. Le mari est bien reçu mais on lui in-

terdit de sortir de la maison. Il sort une première fois, sa femme le fait rentrer. Une seconde fois, comme il a acquis certains traits des poissons (il émet de la lumière phosphorescente) des pêcheurs le harponnent. Ses parents le délivrent en faisant couper la corde par un requin. Il guérit de sa blessure mais sa famille le renvoie sur terre avec sa femme, de peur d'un nouvel accident. Il garde le harpon en souvenir. Ils vivent dans un groupe de huttes. Un jour, le propriétaire décide de les réparer et constate que c'est son harpon qui se trouve là. Le pêcheur, accusé de vol, finit par avouer son aventure.

Rien ne se passe jusqu'à ce qu'il prenne une seconde femme qui traite la première de poisson. Celle-ci dit : « Je ne puis vivre plus longtemps en un endroit où l'on se moque sans cesse de moi et de mes enfants. » Malgré ses prières, elle plonge avec son dernier-né, laissant les aînés qui sont les ancêtres de cette famille où l'on ne peut pas manger de *sarfu* (maquereau).

Fjort.

Le conte « Another vanishing wife » (DENNETT, *Notes on the Folklore of the Fjort*, p. 42) met en scène une jeune femme issue des feuilles d'un « fuba ». Elle apporte à son mari beauté et richesses mais il ne doit jamais révéler son origine. Il reçoit des invitations de sa famille : jaloux de sa fortune, ils veulent en savoir la source, le questionnent et essaient de l'empoisonner. Au moment où il allait commencer à tout raconter, il entend la voix de sa femme : « Oh ! Mavungu ! », il se rappelle et s'en va. Elle lui reproche son étourderie et lui annonce qu'elle ne l'aidera pas une prochaine fois. Lorsqu'il retourne chez ses parents, il mange malgré les conseils de sa femme et peu à peu arrive à dévoiler l'histoire de son mariage. Au fur et à mesure qu'il parle ses vêtements disparaissent, quand il arrive à la transformation des feuilles en maîtresse et suivantes, il est tout nu et la mémoire lui revient. Il court chez lui : maison, femme, serviteurs, tout s'est évanoui !

Basuto.

Dans « Seetetelane » (JACOTTET, *Treasury of Basuto lore*, p. 108, et, *Contes populaires des Bassoutos*, p. 259), un pauvre homme trouve un oeuf immense. Il en sort une femme qui lui apporte la richesse et le bonheur à condition de ne pas révéler son origine. Un jour qu'il est ivre, il enfreint le tabou et raconte que sa femme est issue d'un œuf d'autruche. Elle disparaît avec tous ses dons.

Baganda.

Un pauvre homme, Matumpagwa (MAC-DONALD, *Manuel du langage Luganda*, p. 249) attrape dans un piège une femme « aux longues oreilles » qu'il épouse et qui, en échange, fait sa fortune. L'un de ses enfants ayant fait une remarque désobligeante à propos de ses oreilles, elle s'en va emportant ses richesses.

2) Autres Tabous

Fjort.

Dans « The Vanishing Wife », rapporté par DENNETT (*Notes on the Folklore of the Fjort*, p. 39) nous sommes en présence de deux frères Swarmi et Buite, l'un riche, l'autre pauvre. Buite, qui n'a ni femmes, ni domestiques se nourrit de graines de palmiste. Un jour après avoir beaucoup marché, il s'endort et aperçoit en rêve une jeune femme qui le conduit à la rivière et lui ordonne de frapper le sol trois fois, un canot apparaît, il frappe trois fois le canot et des rames se montrent. Elle lui demande alors d'aller à la pêche et de lui rapporter du poisson, mais en ayant soin de bien couper les têtes. Le lendemain, il reconnaît la rivière du rêve, il frappe et trouve canot et rames. Revenu de la pêche chargé de poisson, il voit une belle maison à la place de sa hutte et la femme lui dit qu'elle est venue prendre soin de lui. Après une longue période de prospérité, il se fatigue d'avoir toujours à couper les têtes des poissons. Un jour, il néglige de

le faire. L'un des petits garçons qui l'accompagnent à la pêche le lui rappelle : « Maman ne peut pas voir une tête de poisson ! — Es-tu mon maître ? » Cependant après un moment de réflexion il court après l'enfant et coupe les têtes. Le même fait se reproduit huit fois avec des enfants différents. Enfin un jour, Perroquet, le plus jeune, a tellement peur de la colère de Buite qu'il s'enfuit à toute vitesse et celui-ci ne peut le rattraper. La femme voit les poissons entiers et disparaît avec toutes ses richesses. Swarmi, étant venu voir son frère, le retrouve aussi pauvre qu'avant et le méprise d'autant plus.

Lamba.

Dans « The choric story of the breaker of the river grass » (DOKE, *Lamba Folklore*, p. 51) une pauvre femme chassée de sa tribu pêche un barbeau. Durant son sommeil, le poisson devient un homme qui l'épouse et lui apporte la fortune, sous une condition : « Ta mère ne doit pas me voir ! » Le jour où il se trouve en présence de sa belle-mère, il se jette à l'eau et disparaît. La femme va chanter au bord de l'eau pour appeler son mari, il répond mais ne revient pas. Sa belle-mère, son beau-père et sa belle-sœur paraissent, elle les reconnaît, va tuer sa mère et retourne à la rivière en chantant. Sa belle-sœur la tire et elle disparaît sous l'eau.

Ba-Ila.

Dans « The Woman who married a fish » (SMITH ET DALE, *The Ila-speaking peoples*. Vol. II, p. 403) une femme attrape un poisson qui devient un homme et l'épouse mais elle ne doit jamais manger des fruits dont il fait sa nourriture. Le jour où elle enfreint la défense, il retourne à la rivière.

Hausa.

Dans le conte « Takisé, le taureau de la Vieille » (ÉQUIL-BECQ, *Contes ind. de l'Ouest afr. franç.*, Vol. I, p. 193) une femme naît de la graisse de la vache secourable qu'une vieille a donnée au chef. Il l'épouse. Elle ne doit jamais sortir au soleil. Sa co-épouse l'y oblige et elle fond.

3) *La femme soumise au tabou ne présente aucun caractère surnaturel.*

Basuto.

Dans « Seilatsasi oa Mohale » (JACOTTET, *Treasury of Basuto Lore*, p. 184) un homme épouse une femme qui ne peut aller chercher de l'eau tant que le jour est clair. Il enfreint le tabou et elle devient une fourmilière. On envoie Poule avertir les parents. Le sorcier appelé redonne forme humaine à la femme et la délivre du tabou.

Xosa.

Dans « Tangalimlibo » (THEAL, *Kaffir Folklore*, p. 54 et TORREND, *Comparative Grammar*, p. 314) la jeune femme est soumise au même tabou. Son beau-père lui ordonne un jour d'aller à la rivière avant la tombée du jour, elle s'enfonce dans l'eau. Coq est choisi, comme étant le plus intelligent et le plus sûr d'entre les animaux, afin d'être le messager de la catastrophe.

A-Louyi.

Dans le conte de « Mwalé » (JACOTTET, *Textes Louyi*, n° 20, p. 57) des hommes cherchent femme. Il en vient une fort belle. Elle ne moud jamais le sorgho. Sa belle-mère est jalouse de lui voir manger son pain et profite de l'absence de son fils pour lui ordonner de moudre. Elle proteste mais la belle-mère répond : « Suis-je ton esclave ? » Elle va vers son mortier en chantant :

« Chez nous je ne faisais que regarder le soleil,
Ici je suis devenue un gros pilon à farine. »

Elle disparaît peu à peu dans le sol avec le mortier et les assiettes. Un petit oiseau prévient sa mère qui vient voir la place et chante en une langue étrangère. Mwalé sort du sol et retourne chez elle. Le mari apprend l'aventure et en est affligé.

Nyassa.

Dans « The girl that refused a husband » (MAC-DONALD, *Africana*, Vol. II, p. 366) une jeune fille refuse tous ses prétendants. Arrive une hyène (déguisée?) qu'elle accepte. Après le mariage l'hyène veut la présenter à ses parents et elle part en voyage, Mais sa mère avertit le mari qu'elle ne peut pas moudre. Arrivée au village du mari, un jour qu'il est absent la femme principale lui donne à moudre du grain, bien que son mari lui ait communiqué le tabou. Au fur et à mesure qu'elle moud, l'eau monte et elle disparaît au bout d'un moment. Un petit oiseau va avertir l'hyène qui revient et reproche à la femme d'avoir brisé le tabou.

Ba-Ronga.

Dans « Le Mariage de Caméléon » (JUNOD, *Les Chants et les Contes des Ba-Ronga*, p. 138) celui-ci épouse une fille d'une grande beauté mais avec défense de la faire cuire à manger, piler du maïs (travaux par excellence de la femme sud-africaine) et manger assise. Au bout de quelque temps, la mère de Caméléon, fatiguée de toujours travailler, donne à sa bru du maïs à piler. Elle s'enfonce dans la terre et là où elle travaillait apparaît un lac. Coq est le messager de deuil choisi pour avertir le mari.

4) *Varianse du thème : le tabou n'est pas brisé.*

Tshi.

Dans le récit suivant, qui relate l'origine de la famille Appei, à Appam (ELLIS, *Tshi-Speaking Peoples*, p. 211) le tabou n'a jamais été brisé. Insana, dernier de sa race, pêche en se plaignant de sa solitude. Un poisson *appei* lui dit : « Ne me tue pas, je serai ta femme, tu seras mon mari. » Il le porte à la maison et va continuer à pêcher. A son retour, il trouve une belle jeune femme au travail. Elle lui explique qu'elle est le poisson et que ni lui, ni ses descendants ne pourront manger d'*appei* sous peine de retourner dans l'eau.

La famille a obéi et à prospéré au point de donner son nom à la ville d'Appam.

Comme en Haïti, l'incident de la fortune procurée par un être surnaturel et dont la vie est liée à l'observation d'un tabou qui, lorsqu'il est enfreint, replace le héros dans sa situation originale, paraît souvent dans d'autres thèmes que celui du conjoint surnaturel.

Temne.

Dans un conte recueilli par Miss CRONISE (*Cunnie Rabbit*, p. 292) une jeune fille et son chien se rendent avec un fantôme au pays de celui-ci situé très loin, de l'autre côté d'une immense vallée. Les fantômes disparaissent un à un et elle reste seule avec celui qu'elle a suivi et dont la maison est la plus éloignée. Les fantômes reviennent et essaient de la tuer, mais elle est sauvée par son chien qui a la faculté de voir les morts à condition qu'elle ne l'appelle plus jamais « chien ». Tout va bien durant un certain temps après son retour mais un jour qu'elle est en colère, elle le traite de chien et meurt instantanément.

Côte de l'Or.

Dans le conte « Adzanumee and her mother » (BARKER ET SINCLAIR, *West African Folk Tales*, p. 77, n° 12) une femme désire beaucoup avoir un enfant. Un jour qu'elle récolte des ignames elle en voit une extrêmement bien formée : « Ah ! si c'était ma fille ! » L'igname répond : « Si je deviens votre fille, voulez-vous me promettre de ne jamais me reprocher d'avoir été igname ? » Elle promet et l'igname se change en une belle jeune fille qu'elle appelle Adzanumee. Elle aide sa mère à la maison, dans les champs et au marché. Un jour où elle ne revient pas, la mère dit : « Où peut-elle être ? Elle ne mérite pas un nom aussi joli que celui d'Adzanumee, ce n'est qu'une igname. » Un oiseau l'entend et vole jusqu'à Adzanumee pour lui rapporter les paroles de sa mère, elle retourne à la maison en pleurant. « Qu'est-ce qu'il y a, ma fille ? » Elle se met à chanter : « Maman vous m'avez reproché de n'être qu'une igname. » Elle se dirige vers le champ d'ignames et elle disparaît.

Brignan.

Dans « La graine de palme » (GASTON JOSEPH, *Contes de la Côte d'Ivoire*, p. 569) une pauvre femme se désole de ne pas avoir d'enfants. Une graine de palme lui dit : « Brise-moi sur un caillou, je deviendrai un enfant, mais promets-moi de ne jamais dévoiler mon origine et de ne jamais manger du fruit du palmier. » Le petit garçon, appelé Alé, grandit et lui procure mainte richesse. Un jour qu'elle a mangé du fruit défendu, Alé redevient graine et elle retombe dans la misère.

Masai.

Dans « Woman and Children of the Sycamore Tree » (HOLLIS, *The Masai*, p. 164) une vieille femme qui a perdu son mari désire avoir des enfants. Le médecin lui conseille de cueillir les fruits du sycamore et d'aller se promener. Elle revient et trouve au lieu de fruits sa maison pleine d'enfants. Un jour qu'elle les traite d'enfants d'un arbre, ils retournent au sycamore et se transforment en fruits.

Bondei.

Une vieille reçoit d'un arbre (WOODWARD, *Bondei Folk Tales*, p. 370) des feuilles qui deviennent serviteurs et servantes. Un jour qu'elle est en colère, elle traite l'une d'elles de « fille d'un arbre ». Tous l'abandonnent et elle retombe dans la pauvreté.

Makua.

Une femme stérile ayant trouvé certaines graines dans un puits les rapporte chez elle et les recouvre de terre (WOODWARD, *Makua tales*, p. 122. « There was a barren woman »). Après un mois il en sort cinq petits garçons et une petite fille. Les enfants grandissent, les garçons se marient et s'en vont, la fille reste avec la mère. Un jour qu'elle est à puiser de l'eau avec sa mère elle voit la lune réfléchie au fond du puits :

« Maman, attrape-moi ça ! — Quoi ? — Ça ! » La mère lui donne un poisson : « Non ! », un serpent : « Non ! », elle s'impatiente : « Graine que tu es ! » La fille se met à courir en criant jusqu'au village, elle appelle ses frères : « Maman dit que vous êtes des graines ! » L'un d'eux sort, il chante jusqu'à ce qu'ils soient réunis, ils se dirigent vers le puits où ils redeviennent des graines.

Nyassa.

Dans un conte rapporté par MAC-DONALD (*Africana*, p. 324) des fruits appelés *masuku* sont changés en homme et servent un chef, Simwe. Un jour que celui-ci est ivre, il fait allusion à leur origine et se voit replongé dans sa condition première.

Yao.

Dans le conte intitulé « Masewe » (VON HELD, *Märchen und Sagen der afrikanischen Neger*, p. 187) une femme stérile place dans un pot deux fruits de « masewe ». Il en naît des enfants très beaux et très forts. Un jour, à la rivière, l'un d'eux demande « cette chose dans l'eau ». Elle prend un poisson, il n'en veut pas. Même chose quand elle prend un crocodile puis un serpent. Finalement, il montre le reflet du soleil dans l'eau. Elle se fâche, disant : « Vous n'êtes jamais contents de rien, cela vient de ce que vous êtes des masewe. » Ils restent tristes toute la journée et disent : « Pourquoi nous as-tu appelés masewe ? Maintenant nous retournons d'où nous sommes venus. » Beaucoup de monde cherche à les retenir, en vain, ils sautent sur l'arbre, attrapent un rameau et deviennent des fruits de « sewe ».

Dans le conte suivant il n'y a pas tabou, mais l'ingratitude envers le protecteur est punie par la ruine du protégé.

Swahili.

Dans « Haamdaanee » (BATEMAN, *Zanzibar tales*, n° 7, p. 99) Haamdaanee est un pauvre homme qui vit des re-

buts qu'il trouve dans le tas d'ordures (dust heap) du village. Un jour il ramasse une pièce d'argent et achète avec elle une petite gazelle. Celle-ci s'échappe tous les jours pour chercher sa nourriture et revient dans la soirée. Elle découvre dans la forêt un diamant d'une grande beauté qu'elle apporte au sultan Keejeepaa de la part du sultan Daaraaee son maître qui demande la main de la fille de Keejeepaa. Celui-ci accepte et le pseudo-Daaraaee se met en route avec sa gazelle. Arrivés près d'un ruisseau, elle le bat et lui ordonne de l'attendre. Elle arrive au palais et raconte que son maître a été victime de brigands. On lui envoie habits et cheval. Il épouse la princesse. La gazelle part en voyage et lui ordonne de ne pas sortir de chez lui jusqu'à son retour. Elle tue le Serpent à Sept Têtes et s'empare de son palais fait de marbre et de pierres précieuses qu'elle donne à son maître. Celui-ci n'est pas reconnaissant et refuse de soigner convenablement la gazelle qui est très malade. Elle meurt et on la jette dans un puits. Le lendemain, Haamdaanee se retrouve sur son tas d'ordures et la princesse dans son palais.

AUTRES TYPES AFRICAINS D'UNIONS HYBRIDES.

Quoique le thème du mari-animal ou démon déguisé soit le plus commun en Afrique, on trouve cependant quelques versions rationalistes où l'animal n'est aucunement déguisé, par exemple chez les Bassoutos dans la troisième version de « Monyohe » (JACOTTET, *Treasury of Basuto Lore*, p. 148), chez les Ba-Soubiya (JACOTTET, *Textes Soubiya*, p. 79), chez les Haoussas (TREMEEARNE, *Hausa Superstitions and Customs*, p. 314 : « The Man who married a monkey ») et chez les Masai (HOLLIS, *The Masai*, p. 201 : « The Crow who married a woman »).

On trouve aussi des mariages avec des créatures surnaturelles du type des « Femmes-Cygnés », par exemple chez les Vandau (CURTIS, *Songs and tales from the dark continent*, p. 51 : « Vasa Gore »), chez les Kado (ÉQUILBECQ, *Contes indigènes de l'Ouest africain français*, I, p. 211 : « Les ailes dérobées »), chez les Kirri (FROBENIUS, *Kulturgeschichte Afrikas*, p. 256 : « Die versteckte Haut der Büffelfrau ») et chez les Malinké (HERVÉ, *Cinq contes du pays Malinké*, p. 163 : « Le Roi et son fils »).

Le type du mari-animal qui n'est autre qu'un homme soumis à un enchantement existe aussi en Afrique du Sud. Nous en avons des exemples chez les Bassoutos dans la première et la deuxième version de « Monyohe » (JACOTTET, *Treasury of Basuto Lore*, p. 126 et 134) et dans le conte de « Maliane » (*Ibid.*, p. 140) et chez les Zoulous dans le conte d'« Untombinde » (CALLAWAY, *Nursery Tales...*, p. 60).

ORIGINES DES CONTES HAÏTIENS

ET REMARQUES SUR QUELQUES INCIDENTS

HAÏTIENS OU AMÉRICAINS

I. — DOMANGAGE

Nous pouvons décomposer le conte en vingt incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Une jeune fille difficile refuse tous ses prétendants
- B. Elle accepte le diable déguisé
- C. Le petit frère se méfie
- D. Le père lui donne un cheval magique qui doit l'aider en cas d'ennui
- E. Le cheval magique se reconnaît à ce que son corps lance des étincelles quand on le frappe avec un bâton
- F. Après le mariage, elle part pour le pays du mari
- G. Le petit frère l'accompagne subrepticement
- H. Il voyage dans le ventre du cheval dont il fera sa demeure
- I. Elle se montre charitable envers la mère du diable
- J. Celle-ci lui dévoile la nature de son époux et ses projets meurtriers à son égard
- K. La mère du diable trompe la surveillance du coq gardien en lui donnant beaucoup à manger
- L. La jeune femme s'enfuit sur le cheval magique
- M. Elle est déguisée en homme et le cheval est rajeuni
- N. Ils arrivent au Pays des Hommes Seuls
- O. et trompent la surveillance de la cloche magique
- P. Le diable les poursuit
- Q. Il arrive au Pays des Hommes Seuls, innocente la cloche qu'on allait enterrer et s'assure l'aide des Hommes Seuls

- R. Un ancien prétendant passeur accepte de faire traverser la rivière à la jeune femme et à son frère
- S. Il tue le diable qui lui demande ses services
- T. Il épouse l'héroïne

Ce type est inconnu chez les Amérindiens. Le conte européen qui s'en rapproche le plus est le conte basque qui a été recueilli par D. VINSON et que nous avons résumé p. 122. Il comporte trois incidents communs et trois équivalents :

- B. Mariage avec le diable déguisé
- J'. Le cheval magique dévoile la nature du futur mari
- D. Cheval magique donné par le père
- F. Voyage après le mariage
- M'. Elle voyage avec des habits d'homme sur le cheval magique
- O'. Épreuves ayant pour but de reconnaître son sexe

Le conte africain qui s'en rapproche le plus est le conte malinké résumé p. 135 recueilli par M. ZELTNER. Il comporte six incidents communs et six incidents équivalents :

- A. Jeune fille « difficile »
- B'. Mariage avec le Boa déguisé
- D. Cheval magique donné par le père
- E'. Le cheval magique se reconnaît à ce qu'il vient le premier lorsqu'on secoue du maïs à la porte du parc
- F. Départ pour le pays du mari
- G'. La petite sœur veut partir, on l'oblige à rester
- J'. Le cheval dévoile à la jeune femme les projets meurtriers du diable à son égard
- L. Fuite sur le cheval magique
- P. Poursuivis par le diable
- M. Elle est déguisée en homme et le cheval rajeuni
- N'. Ils arrivent dans un pays où l'on tue toutes les femmes étrangères
- O'. Épreuves ayant pour but de reconnaître le sexe de l'étranger

Il n'est nullement sûr que le conte ait été introduit par les Malinké, il a pu exister une autre version se rapprochant encore davantage de la nôtre, mais il semble prouvé que Domangage nous soit venu d'Afrique et non d'Europe, le conte wolof de la p. 137 et le conte mpongwé de la p. 138

ont presque autant d'incidents communs ou équivalents que le conte malinké : dix au lieu de douze.

D'autre part, il semble aussi certain que le type africain, représenté par le conte malinké et ses variantes africaines, et le type européen, représenté par le conte basque, aient la même origine : les deux contes-types ont plus de six incidents communs se suivant dans le même ordre. Le thème du pou qui sert d'introduction au conte basque sert aussi d'introduction à une histoire de mari-démon dans le *Pentameron* (1) (Vol. I, p. 47) et à un conte turc de Constantinople de la même famille recueilli par I. KÚNOS (*Türkische Volksmärchen aus Stambul*, n° 23, p. 172) où un démon devine que la peau suspendue à la fenêtre du padishah est celle d'un pou et en échange est fiancé à la fille du dit padishah. Comme il n'a pas changé de forme, on lui offre toutes sortes de richesses pour le détourner du mariage. Il refuse ayant l'intention de dévorer la princesse. Il doit la ramener chez lui et prend les devants pour l'attendre sur la route. Elle demande à son père la permission de faire le voyage sur un certain cheval extraordinaire, Kamertag (Cheval de la Lune). Au moment d'arriver à l'endroit où les attend le démon, Kamertag s'envole (comme la jument malinké) et dépose la princesse dans le jardin d'un prince qui l'épouse. L'histoire se continue sous d'autres thèmes.

L'existence de cette version turque semblerait donner aux versions européennes et africaines une origine orientale. L'incident haïtien de l'enfant qui habite le ventre du cheval appuie cette impression, il existe dans le folklore indien où un enfant vit d'abord dans l'estomac d'un chien, puis dans celui d'une vache et enfin dans celui de Katar, le cheval magique (STOKES, *Indian Fairy Tales*, p. 119 : « The boy who had a moon on his forehead »).

Cheval magique.

On ne retrouve pas en Afrique l'incident du bâton qui lance des étincelles quand on frappe le cheval magique et fait sortir de l'eau quand on frappe les autres. Il existe dans le folklore russe où un proverbe dit : « Quand le Tsar frotte

(1) Traduit en anglais par Richard BURTON. Londres, 1893, 2 vols gr. in-8.

la Tsarine, il n'en sort que des gouttes et non des étincelles » (MASSON, *Le Tsar dans le Proverbe Russe*, Rev. Trad. Pop., 1894, p. 699).

Le cheval magique apparaît quelquefois en Afrique dans d'autres thèmes, par exemple dans un conte Somono rapporté par GUILLOT (*Contes d'Afrique*, p. 78 : « Tiébilini, le petit homme rouge ») la vieille qui poursuit le héros est montée sur un cheval magique Dougou-Bakélé qui franchit d'un bond mille villages.

Le cheval magique existe aussi chez les Amérindiens. Dans « The Boy and the Horse » (DORSEY, *Traditions of the Skidi Pawnee*, n° 41) le cheval que le héros reçoit de l'Aigle et qui fera sa fortune est un cheval parlant.

On le retrouve également dans la littérature populaire européenne de nos jours. Tantôt il s'agit d'un vrai cheval comme dans « Le prince et son cheval » (COSQUIN, *Contes populaires de Lorraine*, Vol. I, p. 133, n° 12) où le cheval Bayard parle et donne des conseils à son maître, tantôt il s'agit d'un être surnaturel ou d'un être humain enchanté qui n'a que l'apparence d'un cheval comme cette jument blanche qui conseille Trégout-à-Baris et le transporte par la voie des airs et qui n'est autre que la Vierge Marie (LUZEL, *Contes populaires de Basse-Bretagne*, Vol. I, p. 101, « Trégout-à-Baris ») ou cette autre qui se fait la protectrice de N'oun-Doaré et se révèle à la fin du conte une princesse qui épouse le héros (*ibid.*, p. 147, « N'oun-Doaré »).

Il a existé dans la mythologie antique de la Grèce et de l'Asie Mineure (HANNIG, *De Pegaso*). KEIGHTLEY en cite plusieurs (*Tales and popular Fictions*, ch. II, p. 79), par exemple chez les Persans, le cheval issu de la source de Soo qui a tué l'orgueilleux shah de Yezdejird et le cheval qui a transporté le prince Agib du château où il menait joyeuse vie avec cinquante belles princesses au château de Repentance. Il nous rappelle aussi le cheval extraordinaire dont parle Gervais de Tilbury (LEIBNITZ, *Scriptores Rerum Brunsvicarum*, i, p. 991). Un gentilhomme catalan, Giraldus de Cabreris, avait un cheval dont il suivait tous les conseils (de quelle manière ces avis étaient-ils transmis?). Il lui faisait servir du pain de blé sur un plat d'argent et lui avait donné un lit de plumes. A la mort de son maître on chercha à

distraire le cheval mais il se tua de chagrin. « Si c'était un cheval ordinaire, nous dit Gervais de Tilbury, d'où avait-il tiré tant de bon sens et de raison? S'il était enchanté (fa-dus) pourquoi avait-il besoin de manger? »

Grand Diable.

Le Grand Diable est un hybride de femme et de démon qui a la puissance de son père mais est mortel comme sa mère. Il a l'apparence humaine mais possède un anneau d'or et une partie de ses cheveux tressés (généralement trois petites tresses) qu'il cache sous les autres cheveux. Ses yeux, ses narines et sa bouche ont la faculté d'émettre des flammes. Je n'ai retrouvé cet ensemble de caractères ni dans les démons européens ni dans les démons africains et orientaux.

Vêtements empruntés et demi-diabes.

L'incident des vêtements empruntés est dérivé de celui de la moitié de corps empruntée par le diable pour se donner l'apparence humaine. Cet être qui n'a qu'une moitié de corps se retrouve dans presque tout le folklore africain. Dans la région du Zambèze on l'appelle *Sikoulkobouzouka* (l'homme à la jambe de cire) parce qu'il remplace le côté absent par de la cire modelée, chez les A-Louyi *Muenda-Ndjangola* (celui qui marche avec un soulier), chez les M'Bounda *Kaendi-Kamo* (l'homme à une seule jambe) et les Ba-Soubiya l'appellent parfois *Chilube* qui correspond à *Chiruwi*, nom sous lequel les indigènes du lac Nyassa le désignent (JACOTTET, *Textes Soubiya*, p. 138, note 1). On le trouve dans un texte *manganja* (SCOTT, *Manganja Dictionary*, p. 97.)

D'après M. DESPARMET (*Contes maures recueillis à Blida : Rev. Trad. Pop.*, Vol. 29, p. 34, note 1) les êtres unijambes qui abondent dans le folklore algérien seraient d'origine orientale. Sous le nom de *Nisnâs*, El-Qazwini (douzième siècle) décrit une peuplade ressemblant à des hommes coupés en deux qui vivraient dans les forêts du Yémen et Ibn-el-Wardi dit que dans l'île de Raij de la Mer de Chine ils ont des ai-

les de chauves-souris (LANE, *Arabian Nights*, Vol. I, p. 53). Les *Chiqq* orientaux sont des êtres démoniaques semblables à des moitiés d'hommes et les *Nisnas* sont des hybrides d'hommes et de *Chiqq* (LANE, *ibid.*).

D'après le Major TREMEARNE (*Hausa superstitions and customs*, p. 123) le *Barin-Mutum* (demi-créature) des Haousas vient probablement du *Chiqq* des Arabes qui ressemble au *Nimchahrah* persan (demi-figure), une espèce de démon semblable à un homme divisé en deux longitudinalement qui court avec grande rapidité et est cruel et dangereux. La même tradition existe en Australie où l'on a aussi le *Turramulan* unijambe. Les *Daitya* de l'Inde n'ont qu'un demi-corps mais il n'est pas divisé comme celui du *Barin-Mutum*.

Les Banyoro d'Uganda racontent l'histoire d'un homme qui n'avait qu'un œil, une oreille, une jambe et un bras (KITCHING, *On the Backwaters of the Nile*, p. 141). Les Zoulous parlent d'une tribu de moitiés d'êtres, trouvant une jeune fille zoulou, l'un d'eux s'écria : « La jolie créature ! mais oh ! deux pieds ! » (TYLOR, *Primitive culture*, Vol. I, p. 391).

Les mêmes êtres existent aussi dans le folklore amérindien. Dans un conte Bilqula recueilli par M. BOAS (*Indianische Sagen*, p. 256) le héros n'a qu'un bras, une jambe, une moitié de corps et une moitié de tête. Le diable des Bahamas « qui avait tout un côté en fer » pourrait donc représenter une tradition ancienne. Cependant nous ne l'avons retrouvé dans aucune des tribus du sud-est des États-Unis. En Haïti, il paraît dans un conte de la série de Ti-Jean, avec tout un côté en fer comme dans les Bahamas.

Canot magique.

Le canot magique des versions de la République Dominicaine et de Trinidad, qui marche à l'aide d'une certaine formule, est peut-être d'origine amérindienne. Sur la côte Nord du Pacifique il faut quelquefois frapper les mains sur les bords (BOAS, *Indianische Sagen*, He'iltuk', n° 4, p. 238). Chez les Kwakiutl, le bateau se meut à la fois sur la terre et sur l'eau, il mange, parle, donne de bons conseils (*ibid.*, Kwakiutl, n° 13, p. 167). Chez les Nimkish (*ibid.*, Nimkish, n° 1, p. 135) chez les Tlatlasik'oala (*ibid.*, Tlatlasik'oala, n°

12, p. 175) et chez les Newettee (*ibid.*, Newettee, p. 184) on se contente de dire que le canot se meut de lui-même sans expliquer comment on le conduit. Dans le folklore de la région des Laes, il est parfois nécessaire pour le propriétaire de frapper le fond du canot avec sa rame, souvent il se contente de crier : « Nitcimaun, pon ! » ou bien : « Tcimaun pol ! » (SKINNER, *Some aspects of the Folklore of the Central Algonkins*, p. 97).

Le bateau qui se meut de lui-même est fréquent dans les traditions européennes. On le rencontre dans la Légende Dorée dès le ^x^e siècle appliqué au bateau de Saint Waldebert (peut-être par influence des Vies de Saints écrites en copte où elle apparaît dès le ^v^e siècle) et dans les légendes du cycle d'Arthur où on lui attribue une origine celtique.

En Europe, il n'est pas question de chanson ou de formule magiques.

Dans les contes africains passés en revue nous ne l'avons remarqué qu'au Nyasaland (voir p. 143). Elle correspond cependant à une vieille tradition égyptienne qui paraît dans des documents littéraires datant de l'époque des Rois. Pour arriver au ciel, il fallait traverser un lac et « acheter » le passeur par des promesses ou des menaces. S'il refusait ses services, on pouvait jeter un sort sur la rame afin que le bateau avance de lui-même, par exemple : « Toi qui es dans le poing du passeur de Sekhet-Earu, conduis à Meri-Re ton bateau. » (SETHE, *Die Alten Pyramidentexte*, 1743).

Cloche magique.

La cloche qui sonne d'elle-même se rencontre souvent dans le folklore européen mais il s'agit généralement d'une cloche d'église. Les plus anciens textes où il soit fait mention d'incidents de ce genre remontent au ^{viii}^e siècle : les cloches sonnent d'elles-mêmes pour avertir les moines de Fulda du retour des reliques de Saint Boniface à Mayence, elles sonnent aussi à Orléans pour accueillir Saint Germain (*Acta Sanctorum*, 31 juillet, VII, 257). De la hagiographie, l'incident passe aux chansons de geste, aux ballades et romances populaires. On peut consulter à ce sujet l'article et la bibliographie donnés par M. Philipps BARRY dans *Modern Langua-*

ge Notes, (Vol. XXX (1915), n° 1, pp. 28-29 : « Bells ringing without hands ».

Dans le quatrième voyage de Sindbad le Marin il est fait mention d'une Ile de la Cloche dans laquelle il y a une Cité de la Cloche et qui paraît habitée par des anthropophages (CHAUVIN, *Bibliogr. arabe*, VII, p. 20, LANE, *Arabian Nights*, III, p. 392). Dans le conte du « Cheval Enchanté » il est parlé d'une trompette de cuivre qui sonne quand un ennemi approche de la ville (CHAUVIN, *ibid.*, V, p. 221, LANE, *ibid.*, III, p. 151). La même tradition figure dans un conte de M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES (*Les Cent-et-une Nuits*, p. 219) qui rappelle aussi l'histoire du roi d'Égypte Sarbak faisant placer à la porte de sa capitale un canard de cuivre qui bat des ailes et chante à l'approche d'un étranger.

Pays des Hommes Seuls.

L'Ile des Femmes est une tradition orientale extrêmement répandue, celle d'un Pays d'Hommes Seuls est plus rare quoiqu'elle dérive de la même notion. Dans le volume IV de la traduction des Mille-et-une Nuits de LANE (*New National Edition*, IV, p. 376, note 23) il est question d'un pays d'hommes seuls : les Cosaques de Zaporovia, environ trente-mille hommes dont les femmes habitent certaines îles du Dniéper. Ils ne visitent ces îles qu'à une époque particulière de l'année. Les enfants mâles sont livrés à leurs pères à un certain âge pour devenir comme eux des chasseurs et des guerriers tandis que les filles restent avec leurs mères.

D'autre part, il n'est pas impossible qu'un pays ou qu'une ville d'hommes ait existé réellement dans les Antilles durant l'époque précolombienne, à plus forte raison que les Taïnos l'aient imaginé et que le souvenir en ait persisté dans nos contes. D'après les chroniqueurs de l'époque de la découverte, il existait deux îles uniquement habitées par des femmes selon le témoignage des Indiens : Matinino et Guadalupe. Les Caraïbes vivaient avec elles à une certaine époque de l'année, quand elles avaient des garçons, elles les donnaient au père qui les emportait. Très intelligentes, elles savaient l'heure d'après le soleil et les étoiles et maniaient avec adresse l'arc et la flèche. Don Ferdinand COLOMB raconte que

l'une d'entre elles luttant avec un matelot Canariote l'aurait complètement terrassé si l'on n'était venu à son secours (*History of the Life and Actions of Admiral Christopher Columbus* (1)..., p. 635). Dans le manuscrit de F. Ramón PANE contenant les mythes et légendes d'Hispaniola (Haïti) recueillis par ordre de Colomb, le chapitre II est consacré à expliquer comment les hommes un jour se séparèrent des femmes qu'un certain Guagugiana laissa à Matinino.

D'autre part, la légende du Pays des Hommes séparé du Pays des Femmes est une tradition africaine qu'on retrouve chez les Dagomba (CARDINALL, *Tales told in Togoland*, p. 231), chez les Ba-Soubiya (JACOTTET, *Textes Soubiya*, p. 118) et chez les Bassoutos (JACOTTET, *Treasury of Ba-Suto Lore*, p. 253).

II. MOUTON

Nous pouvons décomposer le conte en neuf incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Jeune fille difficile refuse tous ses prétendants
- B. Mouton se présente sous divers déguisements humains et est refusé.
- C. Il demande l'aide de Couleuvre
- D. Celle-ci prend forme humaine et est acceptée
- E. Promenade après le mariage, dans laquelle Couleuvre reprend sa forme
- F. Il se met en devoir de dévorer sa femme
- G. Elle charge Mouton qui passait par là d'avertir sa mère
- H. On tue Couleuvre
- I. Le mariage de Mouton avec la jeune femme est prévu pour l'avenir

Le conte amérindien qui s'en rapproche le plus est le conte micmac résumé p. 91 qui renferme trois incidents semblables :

- A. Une jeune fille refuse tous ses prétendants
- D. Elle accepte un serpent à forme humaine
- E. Voyage durant lequel le mari reprend sa forme animale

(1) Dans *A collection of voyages and travels* (vol. II, pp. 557-689), Londres 1704, in-4.

Le conte pawnee de la p. 102 a les mêmes incidents communs mais il s'agit d'un jeune homme qui épouse un daim femelle. De plus, le mari n'éprouve aucune répugnance à vivre chez les daims tandis que la transformation de la femme en serpent est considérée comme une punition par les Micmac. Cette conception se rapproche davantage de la conception haïtienne que la jeune fille difficile sera punie. La jeune fille ou le jeune homme difficile du folklore amérindien en général, ne refuse de se marier que parce qu'il est dans sa destinée de s'unir à un être d'une autre espèce pour enfanter des héros ou servir de trait d'union entre hommes et animaux. Le conteur a donc plutôt tendance à lui être sympathique.

Il n'y a pas de conte européen similaire dans les régions étudiées.

Plusieurs contes africains possèdent avec Mouton cinq incidents communs qui sont généralement les suivants :

A. Jeune fille difficile

D. Animal prend forme humaine et est accepté

E. Voyage après le mariage durant lequel l'animal reprend sa forme ou

E'. L'animal reprend sa forme pendant la nuit

F. Il se met en devoir de dévorer sa femme

H. On le tue

Nous en avons des exemples chez les Dagomba, p. 166 et chez les Temne, p. 165. Le conte fon de la p. 192 a aussi cinq incidents communs : A, D (boule prend forme humaine) E, H, I, et le conte du Cap-Vert de la p. 193 également : A, D, E, G, H. Chez les Bambara, p. 186, il n'y a pas mort du mari : A, D, E, G, H' (la femme est délivrée).

Selon toutes probabilités le conte a été introduit d'Afrique par les esclaves, peut-être sous une forme simplifiée, peut-être aussi sous sa forme actuelle.

Substitution de prétendant.

Dans le conte Ikom résumé p. 194 un incident peut être rapproché de celui du conte haïtien. Dans ce dernier, Couleuvre après avoir promis à Mouton de le faire accepter, se

présente lui-même : le protecteur trahit son protégé. Dans le conte ikom, Kaku n'aide Python à épouser Ndere que dans le but de le tuer et d'avoir sa femme, il le trahit sitôt après le mariage.

Mari-serpent.

Nous l'avons retrouvé sur une grande partie du continent africain (Afrique du Sud et Afrique Occidentale) mais nous ne l'avons relevé ni chez les Amérindiens, ni en Europe occidentale. Il semble cependant exister en Russie, d'après RALSTON (*Russian Folk tales*, p. 65), dans certains contes le serpent « flies as a fiery snake into his mistress's bower, stamps with his feet on the ground, and becomes a youthful gallant. » (s'élance comme un fougueux serpent dans le jardin de sa maîtresse, frappe du pied la terre et se transforme en un jeune amoureux).

Formulette finale.

Les formulettes finales de Mouton et de Miroté ont leurs correspondants en Bretagne. Le conte du « Corps sans âme » (LUZEL, *Contes populaires de Basse-Bretagne*, I, p. 449) s'achève ainsi : « Un grand diable de maître-cuisinier qui me vit me donna un grand coup de pied quelque part, et du coup je fus lancé jusqu'à Plouaret pour vous conter tout ceci. »

Celui du « Roi Dalmar » (*ibid.*, I, p. 385) se sert du même motif « Il y eut alors de grandes fêtes et des festins magnifiques au Palais. Moi-même je pus me glisser parmi la foule des serviteurs jusqu'à la cuisine. Mais comme je trempais mon doigt dans toutes les sauces, le maître-cuisinier qui m'aperçut me donna un grand coup de pied où vous savez bien, et me lança jusqu'ici pour vous conter ce conte. »

On le retrouve encore dans le conte de « Péronic » (*ibid.*, II, p. 79) et dans « La Fille du Roi d'Espagne » (*ibid.*, III, p. 261).

III. COULEUVRE

Nous pouvons décomposer le conte en huit incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. La mère d'une jeune fille ne veut la marier qu'à un prince
- B. Couleuvre se présente sous forme humaine et est acceptée
- C. Promenade après le mariage
- D. Couleuvre reprend sa forme dès qu'elle croit pouvoir agir impunément
- E. La femme se plaint que son mari soit en train de l'avaler
- F. On ne la croit pas
- G. Couleuvre achève de l'avaler et se sauve
- H. La mère est témoin de la fin du drame et meurt de chagrin

Le conte n'a de parallèle ni dans le folklore amérindien, ni dans le folklore européen. Le conte africain qui s'en rapproche le plus est le conte peuhl résumé p. 178. Il comporte cinq incidents communs :

- B. Un lion déguisé épouse une princesse
- D. Il reprend sa forme durant la nuit
- E. La femme pousse des cris
- F. On l'entend mais personne ne s'en émeut
- G. Le lion achève de la dévorer et se sauve

Le prologue-cadre de « la mère difficile punie » est beaucoup moins commun en Afrique que celui de « la jeune fille difficile punie ». Il constitue peut-être une modification haïtienne car on ne le remarque pas dans les autres versions antillaises. Nous le trouvons cependant chez les Wadschagga (voir p. 163) mais le châtiment des parents n'y est pas souligné comme dans le conte haïtien.

Il semble à peu près certain que Couleuvre dérive d'une forme africaine introduite par les esclaves.

IV. NOUVELLES AVENTURES DE COULEUVRE

Nous pouvons décomposer le conte en seize incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Prologue raccordant le conte au précédent
- B. Jeune fille « difficile »
- C. Couleuvre prend forme humaine et est acceptée avec enthousiasme
- D. La mère se méfie
- E. Le petit frère se méfie également
- F. La mère remet à sa fille une épingle avec laquelle elle doit piquer le fiancé : s'il sort du sang c'est un homme, s'il sort du pus c'est un être surnaturel
- G. Il sort du pus mais elle trompe sa mère sur le résultat de l'épreuve
- H. Le petit frère acquiert la preuve que le fiancé est une couleuvre
- I. Il veut suivre sa sœur après son mariage pour la protéger, mais est empêché
- J. Durant la nuit, Couleuvre reprend sa forme et commence à avaler sa femme
- K. Elle demande du secours en chantant son malheur
- L. La mère ne s'émeut ni de la chanson, ni du changement de voix
- M. Le petit frère part au secours de sa sœur, la mère le suit
- N. Il tue Couleuvre qui a presque fini d'avalier sa femme
- O. Il la retire du corps de l'animal et la mère la ranime
- P. Elle en veut à ceux qui ont tué son mari

Le conte n'a de parallèle ni dans le folklore amérindien ni dans le folklore européen. Le conte africain qui s'en rapproche le plus est le conte temne résumé p. 165 que nous avons déjà signalé à propos de Mouton. Il possède sept incidents communs :

- B. Une jeune fille ne veut épouser qu'un homme sans cicatrices
- C. Python prend forme humaine et l'épouse
- J. Durant la nuit il reprend sa forme et commence à l'avalier
- K. Elle chante que Python l'avale
- L. On croit qu'elle plaisante bien que la voix faiblisse
- N. Quand on ouvre la porte il a fini d'avalier sa femme. On le tue
- O. On retire de son corps la jeune femme

Prologue raccordant le conte à un autre conte.

Certains contes sont ainsi liés l'un à l'autre, quelquefois d'une façon tout à fait arbitraire. Par exemple, le conte de « Ma Beauté » a un appendice complètement étranger en « Loïse » que j'étudierai dans un prochain volume où l'on retrouve « Ma Beauté » mère d'une jeune fille qui finit par épouser un prince. Il est aussi quelquefois fait allusion dans le corps du récit à d'autres contes, le fait se produit surtout dans les histoires faisant partie d'un cycle. Par exemple, dans « Lisette », qu'on rattache souvent au cycle de *Bouki et Malice* quoique ce dernier en soit absent, le prince rappelle à Bouki ses méfaits précédents qui constituent chacun le thème d'un récit, dans « Les Trois Chiens », p. 29, Ti-Jean parle à sa mère des grains que Malfini lui a donnés, il existe un autre conte, « Ti-Jean et Malfini », qui a pour thème l'alliance de Ti-Jean avec Malfini, le roi des oiseaux.

Épreuve de l'épingle.

Les épreuves en vue de reconnaître s'il s'agit d'un homme ou d'un être surnaturel (animal anthropomorphe ou démon) existent dans le folklore européen. On en trouve de nombreux exemples en Écosse où pour reconnaître les changelins (KEIGHTLEY, *Fairy Mythology*, pp. 355 et 393) on dépose sur les charbons ardents de la cheminée l'enfant qui est supposé appartenir aux fées afin qu'elles ramènent l'enfant volé. Il peut d'ailleurs arriver que le changelin s'envole dès les premiers préparatifs, dévoilant ainsi lui-même sa véritable nature. Des épreuves du même genre ont lieu en Bretagne (*ibid.*, p. 436), en Normandie (*ibid.*, p. 473), et, paraît-il, en Irlande (HARTLAND, *The Science of Fairy tales*, pp. 93 et sq.).

Elles existent aussi en Afrique. Dans le conte Xosa de la p. 188 on place d'abord un piège avec du lard au passage de la femme soupçonnée car : « la queue du mbulu aime le lard ». L'épreuve n'ayant pas réussi, on fait sauter la femme sur un trou contenant du lait : « la queue du mbulu aime le lait ». Ainsi, la supercherie se trouve découverte et punie.

Je n'ai pas retrouvé la croyance qui veut que dans les veines des démons ou des animaux il ne coule que du pus quand ils prennent l'apparence humaine. Chez les Arabes, il coule du feu dans les veines des djinns (LANE, *Arabian Nights*, vol. I, p. 46).

Rancune de la femme contre ceux qui ont tué son mari-animal.

Cet incident qui est préparé par celui de l'épingle dont la jeune fille cache le résultat ne se rencontre dans aucun des contes africains que nous avons eu entre les mains. Nous n'avons pas non plus retrouvé son pareil dans le folklore européen mais il est courant dans le folklore amérindien. Nous en avons un exemple dans le conte *Carrier* résumé p. 105 : la femme qui a épousé Ours Gris, de retour parmi les siens, reste inconsolable de la mort de son mari tué par son jeune frère, elle le venge en se transformant en ours grâce à la peau qu'on lui a laissée et en désolant la contrée sous cette forme. Dans le conte *Muskhogan* de la p. 94 la femme qu'on vient « délivrer » ne veut pas non plus se détacher du cadavre du vieux buffle qui l'a enlevée. Son sauveur plus prudent que celui du conte précédent la tue avant de retourner au village. Le mari du conte *Tewa* de la p. 107 agit de même par jalousie et peut-être par précaution.

V. MIROTÉ

Le conte peut se décomposer en dix-sept incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Un roi a deux femmes. Il part en voyage avec l'une d'elles
- B. Il laisse l'autre, *Miruté*, avec un coq et un chien pour la garder
- C. Un diable à forme humaine s'éprend de la jeune femme qui accepte ses avances
- D. Il lui demande de la recevoir chez elle
- E. Il lui conseille d'enchaîner le chien et de lui donner beaucoup à manger pour endormir sa méfiance.

- F. Quand le diable arrive le chien casse sa chaîne et le force à retourner
- G. D'après les conseils du diable, Miroté enferme le chien sous une barrique avec de la nourriture
- H. Quand le diable arrive, le chien fait rouler la barrique jusqu'à l'endroit où est caché le coq qui commence à ouvrir l'œil. Le diable est encore forcé de s'en aller.
- I. Toujours d'après les conseils du diable, Miroté tue le chien
- J. Le coq s'envole pour avertir son maître
- K. Le diable commence à « sucer » un pied de Miroté
- L. Elle croit à un jeu
- M. Quand elle comprend son erreur, elle appelle au secours
- N. Le chien ressuscite et tue le diable qui a déjà avalé Miroté jusqu'au cou
- O. Il retire la jeune femme du corps du diable
- P. Averti par son coq, le roi revient
- Q. Le chien raconte ce qui s'est passé
- R. Le roi tue Miroté

Le conte n'a de parallèle ni dans le folklore européen ni dans le folklore amérindien. Nous ne l'avons pas retrouvé sous la forme complète dans le folklore africain. Le conte temne déjà cité (p. 165) contient trois incidents communs et deux équivalents :

- C'. Un python à forme humaine épouse une femme
- K. Une fois seul avec elle il commence à l'avalier
- M. Elle appelle au secours
- N'. On tue le diable qui l'avait complètement avalée
- O. On la retire de son corps

Un conte maure de Médéa résumé p. 182 contient sept incidents communs ou équivalents :

- A'. Un homme part en pèlerinage
- B'. Il laisse ses filles avec un chien pour les garder
- C'. L'une d'elles se laisse prendre aux protestations d'amitié d'une ghoulle à forme humaine
- D. Elle lui demande de coucher avec elles
- F. Quand elle arrive, le chien aboie et la force à s'en retourner
- H'. A la deuxième visite elle s'en va encore dès que le chien aboie
- I. Sur les conseils de la ghoulle, les jeunes filles tuent le chien

Le conte a été introduit d'Afrique soit en deux parties séparées qui se sont soudées en Haïti, soit sous une forme complète correspondant à une version orientale ou orientalisée du thème. Certains esclaves avaient subi l'influence islamique et la tradition rapporte même que Mackandal, notre Spartacus, se servait de la langue arabe.

Polygamie.

Elle apparaît très rarement dans les contes haïtiens. En-dehors de « Miroté » nous n'en pouvons citer d'autre exemple que le conte « Les trois Femmes de Malice ». Elle constitue un autre indice d'influence orientale.

Chien-gardien.

Le chien-gardien des contes maures est un bon génie, c'est pourquoi la ghoule en a peur. Certains djinns arabes ont la forme de chiens (LANE, *Arabian Nights*, I, p. 46).

Coq-gardien.

Nous avons signalé le coq gardien chez les Gola (p.146), un incident similaire se rencontre dans le folklore breton où le perroquet sorcier (LUZEL, *Contes populaires de Basse-Bretagne*, Vol. II, p. 234) dit à son maître tout ce qui se passe chez lui durant son absence. Dans une variante de Miroté, « Gaoulé », le coq est remplacé par une mouche.

Diable qui avale en commençant par les pieds.

Le ghoule arabe est un démon qui avale ses victimes en commençant par les pieds (BIBERSTEIN-KAZIMIRSKY, *Dictionnaire arabe-français*, sub verbo). D'après LANE (*Arabian Nights*, I, p. 51) il peut se présenter sous la forme humaine, nous avons vu que « Couleuvre » dans le conte de ce nom et dans « Nouvelles aventures de Couleuvre » avalait aussi en commençant par les pieds, il s'agit donc d'une espèce spéciale de python, d'un ghoule-python, car les

paysans ont souvent l'occasion de voir des *endormies* (boas) qui avalent leur victime en commençant par la tête.

VI. LES TROIS CHIENS

Nous pouvons décomposer le conte en vingt-quatre incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Un jeune homme difficile, Ti-Jean
- B. Il choisit une diablesse déguisée pour épouse
- C. La mère n'approuve pas le choix de son fils
- D. Le jeune homme a trois chiens qui lui sont dévoués et possèdent des noms particuliers
- E. Les chiens n'aiment pas la femme. Elle s'en plaint à son mari qui refuse de les vendre
- F. Elle décide de les tuer
- G. Ti-Jean trouve les cadavres, les brûle mais conserve un os de chaque chien
- H. Il met chaque os en boîte avec un grain qu'il suffira de jeter pour ressusciter la bête. L'os est fixé à une épingle minuscule au moyen d'un cheveu
- I. Il confie les trois boîtes à sa mère et lui explique l'usage des grains
- J. La diablesse demande à Ti-Jean de grimper à un abricotier pour lui cueillir quelques fruits
- K. Elle réclame les plus verts et se place de façon à en recevoir un sur le ventre
- L. Il crève et une dizaine de nains barbus munis de haches s'en échappent
- M. Ils essaient d'abattre l'abricotier
- N. Ti-Jean jette un grain et l'arbre se fortifie
- O. Elle se frappe le ventre et une deuxième équipe de bûcherons paraît
- P. Malfini (l'Aigle) envoie Colibri pour avertir la mère
- Q. La mère ressuscite les chiens
- R. Ils sont retenus par le cheveu qui s'est transformé en chaîne, On va quérir le forgeron

- S. Ti-Jean jette son dernier grain pour transformer l'abricotier en mapou (baobab)
- T. Il chante pour appeler ses chiens
- U. A sa voix, les chaînes se rouillent et les chiens s'élancent
- V. Ils dévorent les diabolins
- X. La diablesse tâche d'amadouuer son mari
- Y. Il ordonne aux chiens de la tuer

Je n'ai retrouvé l'alliance du thème des Trois Chiens et du thème du Conjoint-Animal déguisé ni dans le folklore européen, ni dans le folklore amérindien.

Le conte africain qui se rapproche le plus des Trois Chiens est le conte du Ruanda (p. 174) qui contient six incidents communs et six équivalents :

- B. Salwari épouse une ogresse
- D'. Il a des chiens dévoués
- E'. Elle se plaint à son mari de ce que les chiens ont failli l'écharper. Il les cache
- J. Elle demande une branche d'arbre à propriétés magiques qui se trouve dans la forêt. Il grimpe à l'arbre
- L'. Elle s'empare de sa hache et appelle à son aide les monstres de la forêt
- M. Ils essaient d'abattre l'arbre
- N'. L'arbre chancelle mais le tronc se renouvelle toujours
- P'. Un merle vient raconter à la mère ce qui se passe
- Q'. Elle délie les chiens
- V. Ils dévorent les monstres
- X. Elle essaie de feindre et d'attendrir son mari
- Y. Il ordonne aux chiens de la tuer

Le conte bambara de la p. 171 comporte cinq incidents communs et sept équivalents :

- B'. Un chasseur épouse un buffle déguisé en femme
- D'. Il a une meute de chiens
- F. La femme, pour se débarrasser des chiens, dit qu'elle ne se nourrit que de chair de chien
- G'. La tante maternelle sait que la femme n'est pas humaine
- I'. Elle conserve les os des chiens
- L'. Arrivée dans la forêt, la femme-buffle appelle tous les animaux de la brousse

- J'. Le chasseur grimpe sur un baobab
 M. Ils essaient de l'abattre
 T. Il appelle une à une toutes ses races de chiens
 Q. La tante ressuscite les os
 V. Les chiens dévorent les animaux
 Y'. Le chasseur tue lui-même le buffle

Le conte du Soudan (p. 172) le suit de près avec cinq incidents communs et six équivalents (B', C, D', F', L', M, T, I', Q, V). Il est assez probable, vu le grand nombre d'esclaves soudanais importés au début de la colonisation, que le conte nous vienne de cette région plutôt que du Ruanda.

Jeune homme difficile.

Ce thème, quoique plus rare que celui de la jeune fille difficile se rencontre aussi en Afrique, par exemple chez les Haoussa (« Le prince qui ne veut pas de femme niassée », p. 166). Il est fréquent chez les Amérindiens, dans les contes résumés dans cette étude nous le retrouvons chez les Skidi Pawnee (« Deer Wife and Buffalo Wife », p. 102) et chez les Caddo (« Buffalo Woman », p. 104).

Chiens possédant chacun leur nom qui tuent les ennemis de leur maître.

Ce trait se rencontre dans deux séries de contes européens lié à d'autres thèmes que celui du conjoint-animal ou démon déguisé. COSQUIN en a étudié les diverses variantes dans le deuxième volume de ses *Contes populaires de Lorraine* (« La Reine des Poissons », pp. 56 sqq.). Voici à peu près en quoi consiste l'épisode des trois chiens lorrain qui se trouve encadré dans d'autres thèmes appartenant à la première série : le héros a trois chiens, Brise-Vent, Brise-Fer et Brise. Il va délivrer une princesse qui doit être dévorée par la bête à sept têtes, lance Brise-Vent contre celle-ci, il abat trois têtes et la bête s'en va promettant de revenir le lendemain. Le lendemain, il lance contre elle Brise-Fer qui abat encore trois têtes : « Je reviendrai demain. » Enfin il lance Brise qui bien que moins fort que les autres arrive à abattre la der-

nière tête. COSQUIN croit que l'épisode appartenait originellement à une seconde série de contes (celle qui a été introduite dans l'Amérique espagnole par les colons) :

« A propos d'un conte italien de la Vénétie du même genre que le nôtre (Widder et Wolf, 8), M. R. Koehler a fait observer avec raison que ce trait (les trois chiens dont chacun a son nom et qui tuent la bête) appartient proprement à un type de contes différent de celui auquel se rapporte notre conte, les Fils du Pêcheur et ses variantes. Dans les contes auxquels il fait allusion, l'idée générale est à peu près celle-ci : Un jeune homme sur la proposition d'un inconnu échange ses trois brebis, toute sa fortune, contre trois chiens, dont chacun est doué de qualités merveilleuses. Grâce à leur aide il s'empare d'une maison habitée par des brigands que ses chiens tuent et s'y établit avec sa sœur. Celle-ci l'ayant trahi et livré à l'un des brigands échappé au carnage et qu'elle veut épouser, les trois chiens le sauvent. Ce sont encore eux qui tuent un dragon auquel est exposé une princesse. »

Il se retrouve aussi chez les Amérindiens où le thème des trois chiens est généralement uni à d'autres thèmes que le mari-animal. M. BOAS lui attribue une origine étrangère : « In the folklore of the area in question (Californie et Mexique) I consider as particularly suspicious the incident of the creation of four trees from arrows or hairs, which the person pursued by a monster or by an animal climbs. The animal cuts down the trees one after another ; and the person is finally rescued by his dogs, whom he calls, and who hear him although they are far away. » (Dans le folklore de la région en question je considère comme particulièrement suspect l'incident de la création de quatre arbres, avec des flèches ou des cheveux. La personne poursuivie par un monstre ou un animal y grimpe. L'animal abat les arbres l'un après l'autre, mais la personne est finalement délivrée par ses chiens qu'elle appelle et qui l'entendent quoiqu'ils soient au loin.) (*Notes on Mexican Folklore*, p. 259).

J'ai retrouvé le trait des noms spéciaux pour chaque chien en Afrique chez les Gola du Libéria, p. 146, et chez les Konde du lac Nyassa, p. 176. Dans le conte Bambara, p. 171, il est bien dit que le chasseur appelle « une à une » toutes ses races de chiens, mais nulle part il n'est fait mention d'un

nom particulier. Dans les contes américains en général, qu'ils soient d'origine africaine ou européenne, nous avons vu que les chiens avaient des noms faisant plus ou moins allusion à leurs qualités.

Os conservés en boîtes.

Nous avons rencontré le détail des os conservés en vue de ressusciter l'animal chez les Bambara. Le conteur ne dit pas s'ils étaient en boîtes, le conteur haïtien n'omet jamais ce détail, il spécifie même quelquefois les dimensions de la boîte (un peu plus grande qu'une boîte d'allumettes). Chez les Amérindiens de la région des Lacs un incident similaire se retrouve fréquemment dans les contes. D'après M. SKINNER (*Some Aspects of the Folklore of the Central Algonkin*, p. 98) il s'agit généralement d'un chien séché et conservé en boîte par le héros. Après sa mort, la veuve sort le chien de sa boîte, il ressuscite, réunit les os de son maître, hurle sur eux et le héros revit. Dans un conte menominee ce sont des castors séchés qui sont conservés dans une petite boîte, quand on ouvre la boîte ils viennent à l'aide de leur maître.

Diablotins issus du corps de la diablesse.

Cet incident qu'on rencontre dans plusieurs Antilles se retrouve en germe en Afrique : dans la variante du Cap-Vert (p. 170) la diablesse s'arrache une dent pour se faire une hache, chez les Ikom *elle se bat la poitrine* et en tire une hache.

Nains barbus.

On les retrouve encore dans un autre conte haïtien extrêmement répandu « Jean Sot et Jean Esprit ». A. WERNER dit que les nains sont communs dans le folklore bantou (*Myths and Legends of the Bantu*, p. 176) et que Chatelain identifiait les « makishi » aux pygmées aborigènes de l'Angola, les Batwa. Elle ne dit pas s'il s'agit de nains barbus, les conteurs haïtiens dont la barbe est généralement assez rare insistent

sur cette caractéristique : « des hommes de la taille d'un enfant de dix ans avec de longues barbes (Jean Sot et Jean Esprit).

Grains magiques.

Cet incident qui s'apparente à celui des œufs magiques qu'on brise durant une poursuite pour faire apparaître des obstacles ou qu'on jette à terre pour se procurer des richesses, se retrouve dans la variante du Cap-Vert, p. 170.

Cheveu qui se change en chaîne.

Ce trait qui apparaît aussi dans des variantes de la République Dominicaine et sous la forme de rubans qui se transforment en chaînes au Chili (p.72) n'existe pas dans les contes africains dont j'ai eu connaissance. Il a été probablement ajouté en Haïti à la version primitive. Il a d'ailleurs perdu sa signification : destiné à empêcher les chiens de rejoindre leur maître, il fallait qu'il provint de la femme, soit qu'elle attachât elle-même les os avec trois de ses cheveux (voir République Dominicaine), soit qu'elle demandât à son mari de les attacher avec trois cheveux qu'elle aurait donnés (voir Chili). On retrouve dans le folklore amérindien du Brésil un incident qui se rapproche de celui-là : dans la légende de Pahy-Tuna (SANTA-ANNA NÉRY, *Folklore brésilien* p. 153) le vieux Pahy-Tuna essaie d'attraper au filet Pahy-Tunaré qui vit au fond du lac et lui a ravi l'affection de ses femmes. Le filet se rompt chaque fois. Il demande à ses femmes quelques-unes de leurs tresses pour s'en faire un hamac. Le filet de cheveux qu'il fabrique résiste à tous les efforts de Pahy-Tunaré qui est capturé.

Arbre magique.

L'arbre créé de façon magique ou qui se renouvelle de façon magique n'est pas nécessairement lié au thème des Trois Chiens. Nous le trouvons isolé en Louisiane dans « Compair Taureau et Jean Malin » (p. 82), en Géorgie dans « Why Brother Bull growls and grumbles » (p. 83). Nous le trou-

vons aussi en Afrique dans le territoire de l'ancienne colonie du Haut-Sénégal-Niger (Histoire de Kama, p. 178). Nous l'avons déjà signalé chez les Indiens Muskogéens, p. 000.

Eau qui se met à bouillir quand le héros est en danger.

Cet incident qu'on retrouve à la Jamaïque (« The three dogs » p. 69) et sous la forme d'eau ou de lait qui se change en sang à Trinidad (p. 68) et à la Martinique (p. 65 et 66) apparaît dans le conte égyptien des Deux Frères (MASPERO, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, p. 19) provenant d'un manuscrit sur papyrus retrouvé dans un tombeau. Ce manuscrit date du ^{xiv}^e siècle avant notre ère et a été écrit pour l'un des fils de Menephtah, le pharaon de l'Exode. Anoupou saura qu'il est arrivé malheur à son frère s'il voit tout à coup *la bière bouillonner dans sa cruche*. En Afrique, il se trouve dans la version du Ruanda, p. 174, où Salwari avertit sa mère qu'il sera en danger lorsque *le lait de son pot deviendra rouge*, l'aristocratie de ce pays étant d'origine hamite ce détail représente une ancienne tradition conservée. Il se rencontre aussi au Soudan où dans la version commune aux Foulas-Malinkés-Bambaras (p. 172) la mère s'écrie : « Mon fils est en danger ! » parce que l'eau de son canari (marmite) est devenue rouge.

VII. BANDOLIÉ

Le conte renferme dix incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Une jeune fille difficile refuse tous ses prétendants
- B. Elle compare l'un d'entre-eux, un boiteux, à un chien
- C. Il décide de lui faire épouser un chien
- D. Il transforme en homme son chien Bandolié
- E. Bandolié plaît à la belle et à sa famille. Ils lui font des avances qu'il accepte. Le mariage est décidé.
- F. Deux jours après, le maître du chien l'appelle en chantant

G. Il répond en aboyant

H. Sa femme le croit indisposé et le met au lit

I. L'homme s'arrête devant la porte et continue à chanter

J. Bandolié reprend sa forme de chien et s'enfuit vers son maître

Je n'ai retrouvé le conte sous sa forme complète ni parmi les Africains, ni parmi les Européens, ni chez les Amérindiens. Les plus proches parmi les parallèles africains (Baronga p. 183 et Tshindao p. 185) ne comportent guère plus de trois incidents semblables ou équivalents :

E'. Un être humain épouse un animal déguisé

F'. Le mari averti ou la belle-sœur chantent la chanson magique

J. L'animal reprend sa forme

La première partie du conte se retrouve chez les Amérindiens parmi les variantes du mari-chien. Le parallèle le plus rapproché se retrouve à la rivière Thompson (p. 98). Il renferme quatre incidents communs et un équivalent :

A. Une jeune fille refuse tous ses prétendants

B. Elle compare l'un d'entre eux à un chien

C. Il décide de lui faire épouser un chien

D. Il change un chien en homme et l'envoie chez la fille

E'. Le chien plaît à la fille, retourne tous les soirs chez elle et la rend enceinte.

Nous sommes peut-être en présence d'une ancienne tradition indigène modifiée par des éléments africains introduits sous une autre forme.

VIII. HISTOIRE DU ROI QUI AVAIT ÉPOUSÉ UNE PINTADE

Le conte se décompose en quinze incidents ordonnés comme suit :

A. Un roi veuf avec un petit garçon se remarie à une pintade déguisée

- B. A partir de ce mariage toutes les récoltes du pays disparaissent sur pied
- C. Un voisin du roi prend comme gardien de son champ le propre fils du roi
- D. Celui-ci cache cet emploi à ses parents
- E. Dès qu'elle se trouve seule, la Reine chante une chanson qui la transforme en pintade et invite ses compagnes à venir manger avec elle
- F. Le petit garçon les voit dévaster un champ
- G. Il raconte tout à son père qui lui dit qu'il a rêvé
- H. Cependant la père ordonne à ses sujets d'empoisonner leur récolte
- I. Tous les champs sont empoisonnés, sauf celui du roi. Les pintades le dévastent.
- J. L'enfant propose à son père de lui faire voir sa femme transformée en pintade
- K. Il se fabrique un instrument de musique avec lequel il s'accompagne en fredonnant l'air magique
- L. La belle-mère veut le faire taire
- M. Il chante plus fort et son père chante avec lui
- N. Elle se transforme en pintade et s'envole
- O. Le roi la tue et la richesse revient dans le pays

Le conte qui se rapproche le plus du nôtre se rencontre chez les Indiens Muskhogéens, (p. 93), il s'agit d'une guenon comme dans la variante haïtienne qu'on raconte dans les environs de Jacmel. Le conte muskhogéen renferme neuf incidents communs ou équivalents :

- A'. Un chasseur épouse une guenon déguisée
- B'. Son mais que les singes avaient l'habitude de manger disparaît encore plus vite
- G'. Sa mère lui conseille de suivre sa femme sans être vu
- E. Il l'entend chanter et la voit se transformer
- F. Il la voit dévaster son champ
- K'. Il chante la même chanson le lendemain
- L. Elle proteste
- M. Il continue
- N. Elle reprend sa forme et se sauve

Le parallèle africain qui s'en rapproche le plus se trouve

chez les Haoussas, (p. 185) il contient cinq incidents communs ou équivalents :

A'. Un homme épouse une guenon déguisée

E. Dès le départ de son mari elle reprend sa forme et appelle ses camarades pour détruire le champ de tomates du mari

F'. Un ami du mari les voit

G'. Il avertit celui-ci qui est incrédule

N'. Cependant il se cache et voit la transformation

S'agit-il comme pour Bandolié d'une vieille tradition indigène ? Comment en ce cas se rencontre-t-elle en Afrique ? La version muskhogean présente six incidents qui se retrouvent chez les Haoussas. S'agit-il d'une tradition africaine introduite à la fois dans la Caroline avec les esclaves qui l'auraient transmise aux Muskhogéens ou à d'autres Indiens demeurant à proximité, et en Haïti ? La chose est possible mais non certaine, la version primitive africaine supposée ne m'étant pas tombée sous la main et le conte ne se retrouvant pas dans les tribus voisines des Haoussas.

Chanson.

Le texte de la chanson débute par deux mots indiens : *Tocaille* et *Kimalo*. Dans le dictionnaire de MARTIUS (*Glossaria linguarum Brasiliensum*) (1) nous trouvons que chez les Tupi, *tocai* désigne un oiseau : avis *Rhamphastos discolorus* Temm. ; chez les Jucúna, *cumalo* veut dire canard. Le mot *tocaille* est employé couramment en créole pour désigner une pintade.

Femme-oiseau.

Je ne l'ai rencontrée en Afrique que dans la Nigeria du Sud (p. 191). Elle est plus commune chez les Amérindiens (pp. 89, 118).

(1) Leipzig. 1867.

IX. RAZCOUISS MACAQ

Le conte se compose de quatorze incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Un bûcheron vit pauvre et solitaire
- B. Il trouve une couleuvre dans sa nasse
- C. Elle lui offre richesse et bonheur à condition de se marier avec elle et d'adopter son fils
- D. Elle lui défend d'appeler l'enfant par son nom de Razcouiss Macaq
- E. Il accepte et elle se transforme en une femme tenant par la main un petit garçon
- F. Il devient riche
- G. Il emmène Razcouiss Macaq à la pêche. Celui-ci jette à l'eau les plus beaux poissons et se moque de son beau-père
- H. Le pêcheur impatienté l'appelle par son nom
- I. L'enfant annonce qu'il le répètera à sa mère
- J. L'homme cherche en vain à le distraire
- K. L'enfant se plaint à sa mère
- L. Elle plonge avec lui dans la mer
- M. Le pêcheur redevient pauvre
- N. Il croit voir au fond de l'eau sa femme enchaînée et son petit beau-fils

Le conte africain qui se rapproche le plus de notre version haïtienne se retrouve chez les Fjort (p. 199). Il renferme cinq incidents communs et quatre équivalents :

- A. Un homme vit pauvre et solitaire
- D'. La femme surnaturelle qui est venue « prendre soin de lui » ne veut pas voir les têtes des poissons
- F. Il devient riche
- G'. Il emmène à la pêche Perroquet le plus jeune des fils de la femme et néglige de couper les têtes des poissons
- I'. L'enfant lui rappelle que sa mère ne peut pas voir une tête de poisson. Il se fâche, Perroquet a peur et s'enfuit
- J. L'homme cherche en vain à réparer le mal, l'enfant ne se laisse pas rattraper
- K'. La femme voit les poissons entiers

L. Elle disparaît

M. Le pêcheur redevient pauvre

Le conte amérindien qui se rapproche le plus de Razcouiss (ou Razcouitt) Macaq se trouve chez les Tepecanos (« El Maiz », p. 113) il renferme cinq incidents communs et cinq équivalents :

A'. Un « paresseux » est envoyé par sa mère pour chercher du travail

B'. Il voit une femme surnaturelle se baigner dans le lac. (Elle apparaîtra plus tard à sa belle-mère sous la forme d'un serpent)

C. Elle lui offre la richesse à condition de l'épouser

D'. Elle lui défend de la maltraiter et plus tard ajoutera un second tabou : défense de la regarder

F. Il devient riche : les provisions de maïs et haricots sont inépuisables

H'. Les maîtresses du mari brûlent les galettes (la femme en souffre, étant le maïs personnifié)

I. Elle rappelle à son mari qu'elle ne doit pas être maltraitée

K'. Il la regarde à la chandelle

L. Elle s'en va

M. Elle emporte maïs et haricots, il redevient pauvre

Le conte européen qui se rapproche le plus de la version haïtienne est la légende française du Moyen-Age rapportée par GERVAIS DE TILBURY (p. 129). Elle comporte trois incidents communs et cinq équivalents :

B'. Raymond rencontre une femme très belle

C. Elle lui demande de l'épouser, elle le rendra heureux

D'. Il ne doit pas chercher à la voir nue

F. Il vit heureux et prospère

H' Après des années, il veut voir sa femme au bain

I'. Elle lui rappelle sa promesse

K'. Il la voit sous sa forme de serpent

L. Elle plonge et disparaît

Un conte gascon moderne (p. 129) contient trois incidents communs et quatre équivalents :

B'. Le héros rencontre une fée

C'. Elle accepte de l'épouser

D. Il ne doit l'appeler « ni fée, ni folle »

G'. Le mari absent, elle ordonne de couper les blés avant leur maturité

H. Impatienté, il la traite de folle à son retour

K. Elle s'en va

L'origine européenne du conte est inadmissible, il y a trop peu de détails communs. L'origine africaine ou amérindienne, malgré les cinq incidents communs, ne peut être prouvée : ce sont les grandes lignes du thème qui sont semblables, les détails caractéristiques ne se trouvent réunis nulle part : le serpent trouvé dans la nasse, le tabou concernant le nom du fils, la provocation de celui-ci, la punition qui atteint peut-être les deux époux (il est pauvre et malheureux, elle lui semble enchaînée au fond de l'eau). Il semble bien que nous ayons affaire à un conte indigène, s'il y a eu des éléments exotiques, ils ont été remaniés, recréés.

Femme-serpent.

Le mari-serpent est commun en Afrique du Sud mais je n'ai pas trouvé de femme-serpent. Elle paraît dans la légende provençale du Moyen-Age rappelée il y a un moment mais ne figure plus dans les contes populaires de l'Europe occidentale. On la retrouve chez les Indiens de l'Amérique Centrale, par exemple chez les Tepecanos (p. 113 et p. 114).

Tabou concernant le nom d'un enfant.

Dans les contes amérindiens, il y a quelquefois identification de l'objet du tabou avec un tiers qui lui tient de près, par exemple chez les Tepecanos dans les contes cités précédemment la femme surnaturelle demande à ne pas être maltraitée, on ne la touche pas mais quand on brûle les galettes de maïs elle se plaint d'être maltraitée et sa face se couvre de boursoflures. Le tabou concernant le nom de l'enfant serait peut-être une extension de celui qui concerne le nom de la femme elle-même.

Nous trouvons un tabou apparenté à celui de notre conte chez les Hausa (TREMEEARNE, *Fifty Hausa Folk tales*, Folk-Lore, 1910, p. 202) l'aîné des enfants, surtout s'il s'agit d'une fille, est toujours connu sous un surnom, en aucun cas la mère ne doit dévoiler son véritable prénom.

Punition atteignant les deux époux.

Peut-être la vision du pêcheur constitue-t-elle une addition à son châtement sans aucun fonds de réalité. Peut-être y a-t-il réellement punition de l'innocente, les châtements collectifs sont communs dans les contes haïtiens, par exemple dans « Bousse-Tabac » (Rev. Soc. Folkl. Franç., 1933, p. 110) j'en ai déjà signalé un : toute la ville disparaît sous les eaux parce que son roi a été cruel, les bons ne sont nullement épargnés.

Dans le conte lorrain du « Loup blanc », p. 130, nous avons un exemple de la punition dirigée à la fois contre celle qui enfreint le tabou et contre son époux surnaturel.

Ce trait se retrouve dans divers contes d'Afrique du Sud, par exemple dans le conte nyassa « The girl that refused a husband », p. 203, et dans les contes lesuto, xosa et louyi de la page précédente.

Il ne se rencontre pas d'habitude chez les Amérindiens. Cependant dans le conte teton « Legend of a mermaid » (p. 109), nous voyons le mari échouer quand il essaie de rattraper sa femme revenant allaiter leur bébé : il lui coupe sa queue de poisson pour l'empêcher de vivre dans l'eau et elle en meurt.

X. GENTIL

Nous pouvons décomposer le conte en onze incidents présentés dans l'ordre suivant :

- A. Un homme extrêmement pauvre découvre une couleuvre dans un trou au bord de la mer

- B. Elle lui propose de l'enrichir à condition qu'il la nourrisse et fasse attention à ce qu'aucune femme ne la voie
- C. Il suit les conseils de la Couleuvre et réussit dans tout ce qu'il entreprend
- D. Il se marie
- E. La femme est curieuse et veut savoir ce que contient la chambre isolée dont son mari garde toujours la clé
- F. Il oublie la clé sur une table. Elle s'en empare et ouvre la chambre
- G. Couleuvre l'entoure de ses anneaux et chante pour rappeler à Gentil sa promesse
- H. Le coq de Gentil est battu à la gaguerre (arène pour combats de coqs)
- I. Son chapeau le pousse vers la porte
- J. Il arrive chez lui et entend le chant
- K. La couleuvre consent à lâcher la femme mais demande à être rapportée dans son trou
- L. Sa femme l'abandonne et toutes ses richesses s'évanouissent.

Ce conte comme le précédent est probablement d'origine indigène, je n'en ai retrouvé aucun parallèle négro-américain, ni dans les Antilles, ni sur le continent. Le thème se retrouve en ses grandes lignes en Afrique et parmi les Indiens d'Amérique, mais comme nous l'avons dit pour Razcouitt Macaq les détails caractéristiques sont différents.

Tabou : « aucune femme ne doit me voir ».

Ce tabou peut être d'origine rituelle. Les femmes ne sont pas admises dans certaines cérémonies. Un tabou de la même espèce se trouve dans le conte Lamba « The breaker of the river grass » (p. 201) où l'homme-poisson n'apporte la fortune à sa femme qu'à une condition : « Ta mère ne doit pas me voir ». D'après FRAZER (*Golden Bough*, p. 172), il fut un temps où le roi des Ewe, tribu ayant laissé une profonde empreinte sur notre langue indigène (cf. mon ouvrage : *Le Créole haitien, morphologie et syntaxe*), ne pouvait être approché de ses sujets, il devait par exemple quitter sa demeure de nuit pour aller se baigner. Seul son représentant

(le roi visible) et trois vieillards étaient admis à causer avec lui en lui tournant le dos.

Nous avons deux exemples d'un tabou similaire chez les Tewa p. 117 où l'enfant se transforme en animal parce que sa mère l'a regardé à travers une fente de la chambre sans ouverture où il vivait jusqu'à l'expiration du délai convenu.

CONCLUSION

Après avoir comparé les contes haïtiens à leurs parallèles d'Amérique, d'Afrique et d'Europe occidentale, nous sommes arrivés aux conclusions suivantes :

1) **Maman d' l'eau** a eu pour champ de diffusion en Amérique, les Antilles, la Guyane française et la Louisiane ; en Afrique, toute la partie occidentale avec extension au Nord jusqu'en Algérie et au Sud jusqu'en Angola. La version haïtienne provient de la cristallisation en une forme unique de diverses versions africaines dont l'une devait être bambara et une autre haoussa. A cette forme est venu se greffer un conte français du Nivernais appartenant à un type européen du même thème.

2) **Domangage** a eu pour champ de diffusion en Amérique, le bassin des Antilles, les États-Unis et le Brésil ; en Afrique, le Sénégal et le Gabon ; en Europe occidentale, le Pays Basque. La version haïtienne, introduite d'Afrique par des esclaves malinké, wolof ou mpongwé, contient certains incidents d'origine orientale qu'on ne retrouve pas dans les versions recueillies de nos jours en Afrique.

3) **Mouton** a eu les Antilles pour champ de diffusion en Amérique ; le Cap-Vert, la Sierra-Leone, la Côte-de-l'Or et le Togo en Afrique. On le retrouve modifié au Soudan français et au Dahomey. Il n'existe pas en Europe occidentale. La version haïtienne a été introduite par des esclaves de l'Afrique occidentale.

4) **Couleuvre** peut être considéré comme une variante de Mouton. Possède par conséquent la même extension et la même origine.

5) **Nouvelles aventures de Couleuvre**, autre variante du même thème, à laquelle est venu se greffer l'incident de l'épingle qu'on retrouve dans les parallèles antillais de Domangage et qui semble présenter une origine européenne. La fin indique l'influence d'une ancienne tradition indigène.

6) **Miroté** se rencontre à la Jamaïque et, sous une forme très altérée, dans les Bahamas. C'est un conte du type oriental. Il se retrouve en partie chez les Maures d'Algérie. La version haïtienne provient de la fusion d'une des versions de « Couleuvre » avec un conte maure ou d'un conte africain orientalisé que je n'ai pas retrouvé.

7) **Les trois chiens** a les Antilles pour champ de diffusion en Amérique. Il est très répandu en Afrique occidentale. L'existence d'une version correspondant à la version haïtienne au Ruanda et d'une version altérée chez les Hottentots paraît prouver qu'il s'agit là d'une très ancienne tradition africaine.

8) **Bandolié** a pour champ de diffusion en Amérique l'île d'Haïti (République d'Haïti et République Dominicaine) et les Bahamas. On en retrouve la première partie chez les Indiens du Canada et la seconde à la fois chez les Indiens du Sud des États-Unis et en Afrique du Sud (Baronga et Tshindao). Il provient donc d'une ancienne tradition indienne modifiée par des éléments africains.

9) **Histoire du Roi qui avait épousé une pintade**, a pour champ de diffusion en Amérique, les Antilles et les États-Unis (Nègres et Indiens). En Afrique, on ne le retrouve que chez les Haoussas mais il en existe une forme apparentée dans le Sud, chez les Xosa, les Baronga et les Tshindao. La version haïtienne reproduit de près un conte des Indiens Muskhogean. Elle dérive d'une ancienne tradition indigène plus probablement qu'elle ne représente un élément africain introduit par des esclaves haoussas en Haïti et dans la Caroline et transmis par les nègres aux indiens.

10) **Razcouiss Macaq** n'existe ni dans les autres Antilles, ni chez les nègres des États-Unis. Le thème se rencontre sous des formes apparentées chez tous les Amérindiens (Ca-

nada, États-Unis, Amérique Centrale et Amérique du Sud), en Europe occidentale (Espagne, France, Iles Britanniques) et dans toute l'Afrique du Sud, s'étendant vers le nord-ouest jusqu'aux Haoussas et aux Tshi en passant par le Bas-Congo. La version haïtienne est d'origine indigène, si le thème a été introduit, tous ses éléments ont été remaniés.

11) **Gentil** est aussi original que « Razcouiss Macaq ». Il n'a pas été relevé dans les autres Antilles. On en retrouve des formes apparentées chez les Indiens de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud et dans toute l'Afrique. Cependant les incidents caractéristiques n'existant nulle part ailleurs, on peut considérer le conte comme d'origine haïtienne.

INDEX GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

(Les chiffres en italiques indiquent les contes résumés).

- Akamba, 190.
 Akikuyu, 193.
 Alabama, 71.
 Algarve, 120.
 Algérie, 213, 242, 243.
 Algonkin, 215, 230.
 A-Louyi, 142, 156, 157, 180, 202, 213, 239.
 Ambo, 188.
 Angola, 155, 160, 230, 242.
 Antambaohaka, 140.
 Antankarana, 158, 189.
 Antigua, 75, 80.
 Antilles, 45, 240, 242, 243, 244.
 Arabes, 151, 214, 223, 225.
 Arapaho, 87, 97, 103.
 Argyllshire, 131.
 Arikara, 113, 118.
 Arowak, 115.
 Ashanti, 165, 190.
 Asie Mineure, 212.
 Australie, 214.
 Avatime, 153.
 Baganda, 200.
 Bahamas, 48, 55, 61, 62, 69, 71, 73, 74, 81, 84, 134, 214, 243.
 Ba-Ila, 201.
 Bambara, 171, 172, 186, 218, 227, 229, 230, 232, 242.
 Bantu, 142, 159, 230.
 Banyoro, 214.
 Barbade, 58.
 Baronga, 183, 203, 233, 243.
 Barozwi, 187.
 Basque, 119, 122, 210, 242.
 Ba-Soubiya, 181, 208, 213, 217.
 Basuto, 160, 200, 202, 208, 217, 239.
 Batwa, 230.
 Bavenda, 141.
 Berbères, 162.
 Betsimisaraka, 139, 176, 179, 195-197.
 Bilqula, 99, 214.
 Blantyre, 142.
 Blida, 133, 152, 161.
 Bonao, 52.
 Bondei, 205.
 Brésil, 59, 231, 242.
 Bretagne, 125, 126, 129, 212, 219, 222, 225.
 Brignan, 187, 205.
 Britanniques, Iles, 119.
 Caddo, 103-105, 228.
 Californie, 229.
 Canada, 243.
 Canariote, 217.
 Cap-Vert, 170, 193, 218, 230, 231, 242.
 Caraïbe, 216.
 Cariacou, 77.
 Caroline, 51, 61, 82, 134, 235, 243.
 Carrier, 89, 105, 223.
 Catalogne, 121, 128, 212.
 Celtes, 215.
 Cheyenne, 87, 100, 108.
 Chilcotin, 100.
 Chili, 72, 85, 231.
 Chocos, 91, 114, 116.
 Cloche, Ile de la, 216.
 Congo, 144, 160, 179, 244.
 Constantinople, 211.
 Coos, 87, 89, 96, 103, 118.
 Copte, 215.
 Côte d'Ivoire, 205.
 Côte de l'Or, 133, 168, 204.
 Corbeaux (Crows), 88, 111.
 Corse, 127, 130.
 Dahomey, 242.

- Dagomba, 166, 217, 218.
 Dniéper, 216.
 Dominicaine, Rép., 50, 52, 53
 63, 67, 74, 214, 231, 243.
 Dominique, 51, 58, 78.
 Dschagga, 163, 220.
 Duruma, 159.
 Écosse, 222.
 Égypte, 151, 215, 216, 232.
 Espagne, 119.
 Esquimaux, 97.
 Estrémadure, 126.
 États-Unis, 214, 242.
 Ewe, 154, 240.
 Fjort, 158, 160, 199, 200, 236.
 Flancs-de-Chiens, 98.
 Fon, 192, 218.
 France, 119.
 Fraser Riv., 99.
 Fulda, 215.
 Gabon, 242.
 Gascogne, 129, 237.
 Gaza, 185.
 Géorgie, 55, 83, 231.
 Gola, 133, 146, 173, 179.
 Grande-Bretagne, 123.
 Grèce, 212.
 Guadalupe, 216.
 Guadeloupe, 56, 61.
 Guilford County, 51, 82.
 Guyane, 60, 242.
 Hausa, 148, 166-168, 174, 185,
 208, 214, 228, 235, 239, 242-
 244.
 Haut-Sénégal-Niger, 178, 232.
 Heil'tsuk, 214.
 Herrero, 157.
 Higüey, 74.
 Hispaniola, 217.
 Hoh, 89.
 Hottentots, 157, 175, 243.
 Ikom, 173, 194, 218, 230.
 Imérina, 139, 194.
 Indes, 211, 214.
 Irlande, 222.
 Jacmel, 234.
 Jamaïque, 45, 46, 57, 61, 63, 64,
 69-71, 72, 76, 78, 79, 81, 83,
 85, 232, 243.
 Jucuna, 235.
 Kado, 153, 208.
 Kalahari, 175.
 Kiowa, 106.
 Kirri, 208.
 Konde, 176, 198, 229.
 Kpelle, 145, 146, 161, 173, 179.
 Kwakiutl, 88, 214.
 Lamba, 156, 201, 240.
 Lekwiltok, 99.
 Lorraine, 126, 130, 212, 228, 239.
 Loucheux, 93.
 Louisiane, 47, 54, 79, 82, 83, 88,
 134, 231, 242.
 Macoris, 53.
 Madagascar, 158, 176, 179, 189,
 195.
 Makua, 205.
 Malgaches, 140.
 Malinké, 135, 172, 208, 210, 232,
 242.
 Mang'anja, 189, 213.
 Martinique, 49, 57, 61, 63, 65-
 67, 232.
 Maroc, 150.
 Masai, 149, 205, 208.
 Matinino, 216, 217.
 Matumbi, 198.
 Maures, 152, 161, 182, 213, 243.
 Maurice, 158.
 Maya, 107.
 Mayence, 215.
 M'Bounda, 213.
 M'Bundu, 155, 160, 187.
 Médéa, 182.
 Mende, 161.
 Menominee, 230.
 Mexique, 229.
 Micmac, 87, 88, 91, 218.
 Montagnais, 87.
 Mpongwe, 158, 121, 242.

- Muskhogean, 93, 94, 223, 232, 234, 235, 243.
 Namaland, 175.
 Naskapi, 87.
 Newetsee, 215.
 Nigeria, 145, 154, 191, 235.
 Ninkish, 214.
 Nivernais, 242.
 Normandie, 222.
 Nutka, 99.
 Nyassa, 133, 142, 158, 180, 203, 206, 213, 215.
 Orléans, 215.
 Oregon, 87.
 Pacifique, 214.
 Pawnee, 102, 111, 218.
 Penobscot, 109, 111.
 Persans, 212, 214.
 Perthshire, 123.
 Peuhl (Foula), 147, 172, 178, 232.
 Portugal, 119, 120, 121, 124, 125, 128.
 Provence, 129, 238.
 Puerto-Rico, 50, 54, 61, 76.
 Puget Sound, 87.
 Quileute, 89.
 Quinault, 100.
 Raij, Ile de, 213.
 Restauración, 67.
 Rio Negro, 116.
 Ruanda, 143, 174, 227, 228, 232, 243.
 Russie, 211, 219.
 Safwa, 141.
 Saho, 151, 162, 192.
 Sakalaves, 140.
 Sainte-Lucie, 58, 61.
 Saint-Jean, 64, 81.
 Saint-Germain, 215.
 Samogo, 148.
 San-José, 53.
 Seibo, 67.
 Sénégal, 242.
 Sénégal, 163.
 Shilluk, 166.
 Shuswap, 95.
 Sierra-Leone, 242.
 Skidi Pawnee, 112, 212, 228.
 Solimoens, 117.
 Somono, 212.
 Soudan, 172, 228, 232, 242.
 Stamboul, 211.
 Swahili, 206.
 Taïno, 216.
 Temne, 147, 165, 169, 177, 204, 221, 224.
 Tepecanos, 113, 237, 238.
 Teton, 109, 239.
 Texas, 88.
 Tewa, 101, 107, 117, 241.
 Thompson, 95, 98, 233.
 Tlaa'men, 99.
 Tlatlasikoala, 214.
 Togo, 170, 242.
 Trinidad (Trinité), 48, 58, 59, 61, 64, 68, 78, 232.
 Tshi, 198, 203, 244.
 Tshindao, 185, 233, 243.
 Tunica, 88.
 Tupi, 235.
 Ute, 95.
 Vandau, 208.
 Vénétie, 229.
 Vierges, Iles, 75.
 Wallon, 119.
 Warrau, 108, 115.
 Wichita, 102, 113.
 Wolof, 137, 171, 211, 242.
 Xosa, 188, 202, 222, 239, 243.
 Yao, 206.
 Yavapai, 88, 96.
 Yémen, 213.
 Yoruba, 133, 145, 155, 191.
 Zambèze, 213.
 Zaporovia, 216.
 Zoulou, 177, 208, 214.

INDEX DES PRINCIPAUX MOTIFS

I. Introduction.

- BAL 96, 101, 149, 165.
BUT conjoint déguisé exprimé
15, 19, 29, 45-71, 77, 84, 89,
105-106, 112, 113, 129, 135-
159, 161, 167, 173, 180, 195.
CHAMP dévasté 36, 78, 79, 93,
185, 186.
CHIEN, complimenté 99, protec-
teur tué 26, 72, tués pour
satisfaire femme 171-172.
CONSEILS, père mourant 171.
ENLÈVEMENT 46, par buffle 94,
par grenouille 106, par ogre
60, 71, 159-162, par ours
105.
ÉPREUVE prénuptiale 54, 66, 69,
122, 151, 152, 168, 169, 173,
174, 178.
FEMME, demande peau future vic-
time 180, se change en bête
féroce 187.
FILLE difficile 6, 14, 20, 33, 45,
46, 48, 50, 60-64, 74-77, 84,
91, 97, 98, 103, 135-148, 165-
167, 170, 179, 186, 192-194.
GARÇON difficile 27, 65, 101, 102,
104.
JALOUSIE infantine 82.
MARIAGE, échange promesse à
être surnaturel 85, 124, 128,
131, 155, 162, sans consente-
ment des parents 186.
MARI en voyage 24, perd toutes-
ses femmes 89.
MÈRE difficile 17, 47, 75, 76, 79,
96, 165 (parents).
MISSION, bienveillante 112, mal
veillante 155.
NAISSANCE MERVEILLEUSE, héros
66, parents 140.
OGRESSE tue gendre 175.
PRÉDICTION 174.
RECHERCHE, mort 197, travail
113.
SUBSTITUTION de fiancée 188, 189.
TIERS révèle existence héroïne,
15, 79, 144.
TRAHISON, frère aîné 114, pro-
tecteur 194.
VENGEANCE, amoureuse évincée
65, 71, 74, amoureux évincé
33, 74, 98, animaux sur chas-
seur 70, 169, 172, — sur en-
fant du chasseur 168, 171,
diable sur beau-frère 173, mari
femme convoitée 179, mère-
lionne 167, moquerie ou dé-
dain envers animaux 105, 106,
sorcière dont le secret est sur-
pris 69, 174, voleur blessé 125,
126, 152 (ghoul).
VOEU pour satisfaire mère mou-
rante 169.
VOL queue princesse éléphant 169.

II. Protagonistes surnaturels.

MARI.

ANIMAL

BÊTE, à queue 139.

— de la brousse 71.

— domestique, âne 74, chien
33, 59, 98-100, porc 75, tau-
reau 70, 80, 82-84, 192.

— *fabuleuse*, cheval à sept têtes 52, rakakabe 140, ratsimanolana 139.
 — *fauve*, chacal 154, chat sauvage 103, hyène 142-144, 170, 183, 190, 194, léopard 138, 142, 155, 181, 191, lion 147, 155-157, 166, 178, 180, 189, loup 103, 158, 159, ours 81, 97, 105.
 BUFFLE 94, 97, tête de - 106, 107.
 CASTOR, 96.
 ÉLÉPHANT 172.
 FOSA, 158.
 GRENOUILLE, 84, 103, 106.
 OISEAU, aigrette 79, chauve-souris 96, corbeau 93, fulmar 97, vautour 82.
 POISSON, 201.
 PORC-ÉPIC, 141.
 REPTILE, boa 135, 186, caïman 163, 179, cobra 187, couleuvre 15, 18, 63, python 165, 166, 194, serpent 46, 62-64,

81, 83, 91, 148, 154, 156, 165, 193.

SINGE, 80, 187.

TRITON, 103.

DÉMON.

DIABLE, 7, 24, 45-58, 62, 63, 76, 84, 121-123, 137, 145, 146, 149, 161, 162, 165, 173, 179, (demi-diable) 147.

ESPRIT, 155.

GHOUL, 150-152, 161.

ILIMU, 193.

LOUP-GAROU, 151.

OGRE, 89, 140, 159-162.

ZIMWI, 159.

DIVERS.

BOULE, 192.

DIEU, 77.

ÉTOILE, 113.

HOMME, demi- 161, disgrâcié 144, tête 145, 191.

PALMIER, 186.

SORCIER, maure 124.

FEMME.

ANIMAL

BÊTE de la brousse 172,
 — *domestique*, vache 71, chienne 101.
 — *fabuleuse*, licorne 183.
 — *fauve* 187, jaguar 108, lionne 167, ourse 105.
 BUFFLE, 102, 104, 108, 111, 112, 118, 168, 171.
 DAIM, 102, 109.
 ÉLÉPHANT, 169.
 GAZELLE, 179, 186.
 GUENON, 78, 79, 93, 115.
 LIÈVRE, 131, 180.
 OISEAU, 78, 118, aigle 89, aigrette 81, canard 89, pigeon 75, pintade 37, poule 191.
 POISSON, 198.
 REPTILE, caméléon 189, couleuvre 39, serpent 129.

DÉMON.

DIABLESSE, 28, 66-68, 82, 91, 167.

FEMME DODO (roi des Eaux), 168.

GHOULE, 152.

MBULU, 188.

OGRESSE, 175.

SORCIÈRE, 65, 69, 107, 153, 170, 173, 174.

DIVERS.

ALBINOS mâle, 189.

ARC-EN-CIEL, 91.

FANTÔME, 111, 112.

FÉE, 130.

FEMME à queue de poisson 109, du monde souterrain 114, issue d'un arbre 195, — d'un œuf 200, prise au piège 197, 200.

FEUILLE, 199.

FRUIT, 198.

GRAISSE, vache 201.
MAÏS, 113, 114.

MIEL, 115.
ONDINE, 195, 196.

DIVERS.

COULEUVRE, 41.
COURROPIRA, 116, 117.
DAIM, 117.
DIABLE, 59.
FANTÔMES, 204.
FEUILLE, 205.
FRUITS, 205, 206.

GÉANT, 72, 126.
GRAINES, 205.
GUACO, 116.
HIBOU, 117.
IGNAME, 204.
OGRE, 95.

III. Personnages secourables.

SURNATURELS.

ARC-EN-CIEL, 91.
CRÂNE, 155.
DIEU, 53, 113, 114.
FEMME-HYÈNE, 185.
FÉTICHE, 138.
GÉNIE, 163.
GNOME, 156, 159.
IDOLE, 169.
ST-JEAN, 114.
STE-VIERGE, 59, 66, 122.
STE-ZÉNAB, 152.
SORCIÈRE-ARAIGNÉE, 106.
VENT 104.

HUMAINS.

CONSEILLERS, *femme* 170 (*première*), 198 (*principale*).
— *mère* 21, 68, 70, 167, 170, 172, de l'ogre, 128.
— *père* 167, 168, *vieil ami père* 152, *vieille* 53, 77, 154.
DÉNONCIATEUR, *beau-père* 191, *belle-mère* 9, 46, 47, 54, 145, 149, 157, *camarade mari* 78, 185, *domestique* 45, 46, 76, 78, 83, 140, *esclave* 139, 179, 189, *femme bienveillante* 89, 151, *fils* 36, 74, 83, 156, 186, 187, *frère* 46, 51, 52, 57, 58, 62, 75, 77, 79, 81, 82, 84, 143, 157, 158,

héroïne spoliée 188, 189, *mère* 57, 145, 183, *neveu* 153, *petit garçon* 81, *sœur* 143, 144, 185, 186, *vieille* 154, *visiteuse* 91, 142, 157, *voisins* 123.
MESSAGERS, *bergers* 189, *Dioulas* 186, *esclave* 139, *ex-fiancé* 144, *servante* 189.
SAUVEUR, *docteur* 123, « *doués* » 161, 166, 193, *ex-fiancé* 144.
— *frère* 23, 46-49, 51-54, 56-58, 60, 62, 64, 105, 125, 141, 143, 153, 154, 156, 161, 162, 165, 193, *jumeaux* 146.
— *homme* 94, *mari* 106, 107, *passer ancien prétendant* 13, 49, *sœur* 52, 53.
DIVERS, *belle-mère* 122.
— *frère avisé* 21, 54, 146, 181, *suit sœur* 57, 143, *suit sœur à son insu* 8, 46, 48, 52, 142, 147.
— *gardienne bain* 151, *mère* 83, 137, *père* 4, 135, 138, *prince* 122, *princesse* 59, « *prophète* » 78.
— *soeur avisée* 143, 144, *suit sœur à son insu* 148, 185.
— *sorcier* 145, 202, *sorcière* 51, 143, 144, *tante* 171.

ANIMAUX.

- CONSEILLERS, cheval 7, 55, 122, 135-138, 150, 174, chien 171, oiseau 142, vautour 107.
 DÉNONCIATEUR, cheval 135-138, oiseau 142, souris 159.
 MESSAGER, chien 53, colibri 30, coq 26, 202, 203, dindon 193, merle 175, mouton 15, oiseau 202, 203, oiseau-mouche 72, paon 64, poule 202.
 MOYEN DE LOCOMOTION buse 113, 145, bœuf 47,
 — *cheval* 55, 150, à cinq pieds 48 à trois pieds 56, aux sept cou-
 leurs 52, cadeau mère 137,, cadeau père 7, 122, 135, 138, homme enchanté 59.
 — crocodile passeur 55, grenouille 142, mouton 161, oiseau 142, (passeur) 148.
 SAUVEUR, *chien* 26, 31, 54, 65-72, 95, 171-178.
 — perroquet 165.
 — souris 97.
 DIVERS, bouc 186, corbeau 100, coq 159, crapauds 69, fourmi 135, lapin 83, lièvre 172, lion 153, Malfini 30, oiseaux 115, rainette 185.

IV. Personnages malfaisants

- AMIE mari 105, 106.
 ANANSI, 85.
 BEAU-FILS, 40, 201.
 BELLE-MÈRE, 202, 203.
 BÛCHERONS, issus de la femme 29, 65, 66, 69, de son âne 71,
 — venus à son appel 68, 171, 172, 175.
 FAMILLE jalouse 199.
 FEMME, 42, 116, (deuxième) 173, du diable 56, principale 191,
 201, 203.
 GRAND'MÈRE, 66.
 LIONS, 167.
 MÈRE, 117, 118, 129, 163.
 PÈRE, (promesse irréflecthie), 124, 128, 162.
 PRÉTENDANT évincé 33, 98.
 REINE, 59.
 ROI de Naz, 129.
 SETTOUT, 161.

V. Révélation de la nature du conjoint
animal ou surnaturel

- AVEU, 39, 89, 104, 118, 155, 171, 191, 192, 198.
 CHAMBRE défendue 52, 58, 72, 124, 153, aux cadavres 55, 57, 58, 125.
 DÉGUISEMENT dépouillé 55, 62, 146-148, 167.
 DÉNONCIATION (voir PERSONNAGES SECOURABLES).
 DISPARITION, hôtes 152, mari quand animal meurt 98, serveurs 138.
 ÉPREUVES, lait dans la fosse 188, lard dans le piège 188, mais jeté 191, montrer les pieds 93, piqure d'épingle 21, 48, 49, 52, 56.
 FEMME avalée 19, 22, 26, 62-64, 165, dévorée 178-181.
 GRAISSE autour de la bouche 190.
 MÉTAMORPHOSE, au moment de dévorer le conjoint 15, 22, 62, 135.
 — *involontaire causée par* : aurore 82, baguette magique 95, chanson magique 34, 36, 74-

- 81, 83, 84, 93, 156, 183, épreuve 188, fuseau qui tombe 121, ivresse 140, nom de Dieu 122, nom Vierge 53, propre nom 84, 123, 186, perte vêtements 46, 64, 82, 145, sommeil 147, vue du rosaire 59.
- *surprise par le conjoint* 91, 96, 97, 107, 115, 150, 152, 165, 187.
- MAISON pleine d'os 57.
- MEURTRE belle-mère 53.
- NAISSANCE enfant 99, 101.
- PARTICULARITÉ, absent le jour 96, chasse poules 158, 189, deux bouches 165, 183, dos qui déteint 94, genou qui chante 77.
- *habitudes* d'ogre 50, 52, 54, 150-154, de vampire 49, 58.
- homme une fois par semaine, 155, langue fourchue 81.
- *nourriture*, cadavres 82, chien 171, herbe 102, œufs crus 62, os 141, rien 77, 183, 187, 189, têtes de poissons 105, vaisselle avec mets contenus 189, viande crue 142, 154, 157.
- *odeur* étrange, 172, serpent 157.
- *picore* maïs 191.
- *pied* fer 48, fourchu 51, 123.
- plaque d'or en bas des reins 158, pus au lieu de sang 21, 48, 49, 52. 56.
- *refus* laisser couper queue 190, chapeau 81.
- PEINTURE pour identifier le mari 99, 100.
- RETOUR A LA FORME ORIGINELLE, *empêché*, médicament sur peau 99, peau brûlée 99, 115, sel jeté 107.
- SOUPÇON de l'être humain 165.
- TABOU, voir p. 250.
- VÊTEMENTS, parties du corps, etc. empruntés 146, réclamés 46, 48, 54, 64, 144, 145, 192, 194,

VI. Aventures consécutives

- APPEL au secours 15, 26, 62, 65-69, 144, 154, 165, 171-178, 187, démenti par mari 26.
- ARBRE REFUGE, 83, 106, 107, 165, 166, 172, 173, 177, 187, 193.
- *issu* baguette 67, bobine 171, flèche 71, graine 171, poils 95.
- se renouvelant de façon magique 30, 65-70, 72, 94, 154 (non-refuge), 175, 177, 178.
- DÉGUISEMENT, *héroïne* en homme 10, 59, 122, 135-138, 150, 151, en marchande 151, en mendicante 143.
- *ghoul* en juif 153.
- DÉFENSE d'éperonner cheval magique 135, 137.
- FUITE, 10, 46-57, 91, 94, 95, 97, 135-151, 153-163.
- dans bambou creux 159.
- dans baril sucre 124.
- dans voiture magique 49, 51.
- dans canot magique 47, 49, 51, 53, 143, dans panier magique 158, 160, dans ventre grenouille 142, sur animaux divers (voir PERSONNAGES SECOURABLES).
- GARDIEN, *coq* 53, 57, gavé 10, 45-49, 55-57, 59, 147 (à dix têtes).
- cornes gavées 161.
- tortue gavée 145.
- MANNEQUINS, etc. 76, 124, 139, 154, 157-159, 175.
- MÉTAMORPHOSE, frère avisé 46, 58, meurtrier 63, 106, 151, 153, 174, sœur avisée 148, 160, 186.
- *victime* pour attirer attention fiancée trompée 189, pour

- échapper meutrier 50, 55, 56, 60, 68, 70, 71, 148, 149, 163, 167-170.
- OBJETS *jetés pour retarder poursuite*, éleusine 160, farine 163, millet 160, riz 158, sésame 160.
- *magiques*, baguette 96, (trois) 67, beignets 83, canot 109, 200 (voir aussi FUIE), chapeau 56.
- *cheveux* qui parlent 142, se changent en câbles 65, 67, 68, cloche 11, cornes parlantes 147, crachats parlants 50, 137, 159, flèches 67, 94, grains 29, 68, 171, matériaux parlants 153, œufs 83, 94, talismans 143, tambour 156.
- *créateurs d'obstacles*, balai 159, bois-maïs 169, branche 169, cailloux 135, cendres 50, 54, charbon 50, 54, cloux 55, courge 143, gourdes 138, œufs 47, 48, 51, 55, 56, 60, 159, sagaie 159, sel 50, 54.
- OBSTACLES magiques 47, 48, 50, 54-56, 60, 135, 159, 169.
- POURSUITE 12, 46-51, 55, 89, 91, 96, 135-161, 174.
- PROSPÉRITÉ 39, 42, 105, 109, 113-115, 129-131, 195-200.
- RECHERCHE par « doués » 161, 166, par frère 53, 54, 58, 146, 162, par mari 106, 107, par père 104.
- RIVIÈRE à traverser 13, 46-49, 51, 55, 57, 148, 149, 160, 185.
- SUBTERFUGES POUR gagner du temps 51, 57, 59, 140, 147, 158, 160, mettre en présence sauveur et victime 161, retarder poursuite 138, 141, 147, 156, 157, 159, 161.
- TABOU BRISÉ, 41, 43, 85, 86, 109-118, 128-132, 195-206.
- TENTATIVES AVORTÉES d'enfreindre tabou 114, 131, 199, 201, de fuite 46-49, 145, 150, 157, 192, de meurtre de l'être humain 175, 180, de meurtre du mari-animal 194.

VII. Tabous

- ALLUSION à l'origine 86, 111, 115, 130, 131, 195-200, 204-206.
- ANIMAL chassé par léopard 191.
- CHASSE au daim 109, 111, aux volées d'oiseaux 117.
- CHERCHER de l'eau durant le jour 202.
- ÊTRE infidèle 105, 109, 112, 114.
- ÊTRE VU, avant d'être mère 129, avant quatre jours 117, 118, nue 129, 130, par belle-mère 201, par mari 114, 128, par sa femme 85, 129, par une femme 41.
- FOUILLER navets 113.
- INVITER Roi sans prévenir 131.
- JOUER avec d'autres enfants 104.
- MANGER assise 203, certaine nourriture 117, 201, 203, jusqu'au mariage 130.
- MALTRAITER femme en paroles ou en actions 108-111, 113-115.
- MOUDRE 202, 203.
- NOM du fils, 39.
- REMUER certaines pierres 113.
- RESTER seule avec homme 131.
- RÉVÉLER présence avant quatre jours 112, nature mari 128, secret aide reçue 116.
- SORTIR au soleil 201.
- VOIR têtes de poissons 201.

VIII. Conclusion

BELLE-MÈRE dévorée, 191.

CHIENS se révoltent 175, tués par leur maître 176.

CONJOINT ANIMAL, etc.

abandonne conjoint 186, 187, 191, 195-201, poursuite 46-53, 56, 57, 60, 70, 96, 97, 135-138, 148, 149, 155, 156, 160, 161, 163, 167.

— *bat* mari et disparaît 82, battu par père 91, chassé 84, condamné à garder forme animale 89, 97, meurt 48, 51, 109, 124, renvoie femme 118, renvoyé 183, 191, retourne Enfer 121-124, se cache 69, 159.

— *s'enfuit* 35, 41, 59, 74-77, 79-82, 93, 105, 108, 109-112, 114, 115, 129, 130, 186, se tue 57,

— *tué* 13, 17, 23, 32, 28, 49, 52, 53, 55, 56, 58, 62, 64-72, 75, 76, 80, 81, 89, 91, 96-98, 106, 107, 139-144, 152-154, 156-162, 165, 166, 171-176, 185, 187-189, 192, par ses amis 159.

— *victorieux* 19, 55, 58, 63, 178-181, garde femme de force (63) ou de son plein gré 102-107, 190-192.

COUPLE HYDRIDE tué 94, 107, tué et vengé 108.

EXPLICATION étiologique 56, 64, 77, 79, 82, 91, 98-100, 102, 112-115, 117, 118, 148, 154, 165, 169, 176, 178, 190, 191, 197, 199, 203.

FEMME abandonnée par sa tribu 98-100, abandonne mari 84, changée en fourmilière 202, dédaignée par ancien prétendant 49, dégoûtée du mariage 46, 62, 166, devient folle 76.

— *infidèle* punie de mort, 27.

— meurt de peur 82, ne trouve

plus de mari 144, regrette mari-animal 23, 94, 106, 107, 201, remariée 13, 17, 59, 60, 144, 145, 150-153, 166, repentante 140, 147, 149, se casse la jambe en fuyant 84, se rend semblable au mari 192.

— *transformée* en animal 92, 106, en pierre 163.

— *tuée* par conjoint animal, etc. 19, 58, 63, 73, 103, 113, 178-181, avec sa famille 155, par mari humain 107, par tiers 94, 192, et vengeance 178, 192.

— tue sa mère 201.

MARI abandonne femme 91, blessé 170, condamné à vivre tête en bas 114, honteux 101,

— *meurt* 112, de chagrin 191, 197,

— remarié 68, repentant 167, ruiné 41, 43, 132, 199-201.

— *transformé* en animal 169, en monstre 129.

— tué et ressuscité 164, tue sa fille involontairement 111.

MÈRE femme meurt de chagrin 19, du mari-animal chassée 188.

MORALE exprimée 23, 69, 75, 92, 138, 143, 154, 168, 170, 171, 173, 186, 187, 192.

PÈRE meurt en cherchant sa fille 104.

PERSONNAGE SECOURABLE récompensé 17, 60, 142, 144, 165, 192, victime dévouement 12, 46, 72, 73, 144, 176.

RECHERCHE conjoint surnaturel fructueuse 109, 111, 114, 128, 129, infructueuse 100, 105.

RÉSURRECTION cheval magique 137, 138, chiens 30, 172, Courroupira 117, famille dévorée 162, héros 175, mari-animal

- avalé par femme 180, sœurs
52, taureau 83.
RETOUR MAGIQUE, 137, 138.
SORCIÈRE donne trésor héros 72.
TABOU non brisé 203.
VICTIME retirée vivante corps
meurtrier 64, 162, 165, 166,
176.

IX. Divers

- ANIMAL DÉGUISÉ décourage amou-
reuse humaine 155.
AVERTISSEMENT TÉLÉPATHIQUE,
eau qui bout 70, 71, qui de-
vient sang 65, 66, 68, 70, 172.
— feuille de ficus 175.
— lait qui devient sang 66, 175,
odeur plantes aquatiques 97,
rose qui s'effeuille 54.
BÉNÉDICTION préférée à omelette
53.
BOTTES de sept lieues 56.
CERCLE magique 123.
CHIEN à dents d'acier 67, dont
cendres aboient, 72, 73, ré-
voltés 175, tués par maî-
tre 176.
CONDITIONS imposées au sauveur
161, (virginité) 105.
CONFIDENCES INTERROMPUES 68,
70, 71, 167-170, 174.
ENFANTS de l'union hybride 58,
91, 92, 97-115, 129, 160, 161,
191-193, 195, 197, 199, 203.
— dévoré par père 58, 193.
— habite ventre cheval magique
8.
ÉNIGMES 47, 51, 56, 123.
ÉPREUVES, peau pou à identifier
122, 151, 152.
— pour déterminer sexe 122, 137,
138, 150, pour faire avouer na-
ture mari 151.
— pour reconnaître cheval magi-
que, bâton 7, mil secoué 135.
ÊTRE corps composé bandes chair
et fer 193.
EXIGENCES, barbe d'or 121, corps
sans défaut 148, dents d'or
50, 52, 53, 63, 74-76, 193,
étranger 33, fils de Roi 125,
grande richesse 54, 93, meil-
leur chasseur 96, même caste
139, pas de cicatrices 137, 145,
147, 165, 167, 186, pas de
négresse 65, pas de tache 138,
179, pas d'ouverture 135, pas
mangeur bouillie, maïs 141,
plus bel homme 145, cra-
chant pommes d'or 53, qui
excrète perles 143, 144, vê-
tements d'or 51.
FEMME couverte bouches 174, en-
chantée 128,
— issue de l'eau ou rencontrée
au bord 39, 11, 112, 195, 197,
— princesse 129, mécontente ma-
ri-animal déguisé présenté par
père 151, stérile 85, 204, 206.
HACHE issue dent sorcière 171.
HARPON révélateur 199.
IMAGE dans l'eau 89, 139, 189.
MALÉDICTION 98.
MARI enchanté 128-130, géant
126, prince turc 125, roi 127,
voleur 125, 126.
MÈRE revient soigner enfant 109.
MÉTAMORPHOSE grâce à peau
106, 156, par bain 114.
NARCOTIQUE, 125, 152, 153, 160.
PALAIS de cristal, 121.
PALMIER obéissant au comman-
dement 166.
PAYS des Hommes Seuls 11, 137,
où l'on tue les étrangères 136.
PEUR grenouilles 97, belle-mère-
louve 103.
PIÈGE donne femme 197, 200.

- PLAINTÉ au père femme-diables-
se 82.
- POINT VULNÉRABLE unique 106,
107.
- POLYGAMIE 24, 140, 169, 191,
198, 201.
- PRÉCAUTIONS contre défense vic-
time 65-68, 170, 172, 175,
179.
- PRÉTENDANT ridiculisé 13, 33, 60,
65, 127.
- RÊVE, 102.
- ROCHER qui se referme 157, 159.
- SACRIFICE en honneur jumeaux
146, pour apaiser tempête 97.
- SECRET trahi 116, 131.
- SEMENCES avalées pour les trans-
porter 114.
- SÉPARER épingles de neuf barils
49.
- TRAVERSÉE fleuve sur flèches 146,
sur fumée 146.
- VASE de sang avec nom victime
124.
- VOEU de silence 122.
- VOYAGE, PROMENADE etc. 8, 15,
18, 22, 45-59, 62-68, 70, 71,
94, 96, 97, 122, 135-158, 165-
168, 174, 175, 179, 180, 186,
192-194, 199.
- YEUX arrachés 153, 180.

Vu le 23 novembre 1936.
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.
Le Recteur de l'Académie de Paris.
S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

CONJOINT ANIMAL OU DÉMON DÉGUISÉ . . .	5
--	---

THÈME I. Intention malfaisante du conjoint surnaturel

Forme I. L'être humain s'enfuit quand il apprend
la nature de son conjoint

Domantage	6
---------------------	---

Forme II. Il est attaqué avant d'avoir pu s'enfuir

Mouton	14
Couleuvre	17
Nouvelles aventures de Couleuvre	19
Miroté	24
Les trois chiens	27

THÈME II. Conjoint sans intention malveillante qui s'enfuit quand on découvre sa nature

Bandolié.	33
Histoire du roi qui avait épousé une pintade	33

THÈME III. Conjoint à intentions bienveillantes, bonheur du couple lié à un tabou

Razcouiss Macaq	39
Gentil	41

Parallèles négro-américains

Thème I, Forme I.

1) Jeune fille difficile, poursuite, même thème principal	45
2) Jeune fille difficile, même thème principal, suivi d'un thème différent	51
3) Même thème principal, prologue différent, poursuite	54

- | | |
|--|----|
| 4) Même thème principal, introduction et dénouement différents | 57 |
| 5) Thème altéré | 59 |

Thème I, Forme II.

- | | |
|---|----|
| 1) Jeune fille difficile, sauvetage, même thème principal | 61 |
| 2) Jeune fille difficile, mort de l'héroïne, même thème principal | 63 |
| 4) Absence du prologue de la jeune fille difficile | 64 |
| 4) Thème lié aux confidences interrompues ou aux trois chiens | 65 |
| 5) Thème lié au chien-gardien | 72 |

Thème II.

- | | |
|--|----|
| 1) Jeune fille difficile, même thème principal, retour à la forme animale commandé par une chanson | 74 |
| 2) Jeune fille difficile, même thème principal, pas de chanson | 77 |
| 3) Prologue différent, chanson magique | 78 |
| 4) Thème isolé, chanson magique | 79 |
| 5) Thème isolé, pas de chanson | 81 |
| 6) Thème suivi du récit de la vengeance que tire l'animal de son dénonciateur | 82 |
| 7) Thème altéré | 83 |
| 8) Variante du thème : quand le mari reprend sa forme, sa femme l'abandonne | 84 |

<i>Thème III.</i>	85
-------------------	----

Parallèles amérindiens	87
---	-----------

<i>Thème I.</i>	89
-------------------------	----

<i>Thème II</i>	93
---------------------------	----

Nouvelles formes

- | | |
|---|----|
| A) La femme s'enfuit quand elle découvre la nature de son mari | 95 |
| B) Elle la découvre lorsqu'il est trop tard, la tribu l'abandonne | 98 |

- C) L'être humain n'éprouve aucune répugnance à cohabiter avec le conjoint lorsqu'il apprend sa véritable nature 102
- D) L'homme n'apprend la véritable nature de sa femme que lorsqu'elle s'est enfuie 108
- E) Les parents tuent le couple hybride . . . 108

Thème III.

- 1) Le bonheur du couple est lié à un tabou 109
- 4) Tabou sans mariage 116
- 3) Nouvelle forme : pas de tabou 118

Parallèles européens. 119

Thème I 121

- Type Barbe-Bleue 124
- Type Fille du Meunier 125
- Trois Chiens liés à d'autres thèmes 126
- Jeune fille difficile isolée 127

Thème III. 128

Parallèles africains. 133

Thème I, Forme I.

- 1) Jeune fille difficile, même thème principal suivi de fuite 135
- 2) Absence du prologue de la jeune fille difficile 149
- 3) Thème lié à l'enlèvement par un ogre 159
- 4) Variantes du thème 162

Forme II.

- 1) Jeune fille difficile, même thème principal, sauvetage 163
- 2) Absence du prologue de la jeune fille difficile 166
- 3) Thème lié aux confidences interrompues 166
- 4) Thème lié aux trois chiens 170
- 5) Issue fatale pour la victime 178
- 6) Thème altéré 180
- 7) Chien gardien sous une forme isolée 182

Thème II. Forme I (correspondant à la forme haïtienne)

- 1) La transformation s'accompagne de chanson 183
- 2) La transformation a lieu sans chanson 185

Forme II : L'être humain reste avec son conjoint après avoir été mis au courant de sa véritable nature 190

- 1) Il accepte la cohabitation 190
- 2) L'être surnaturel le garde contre son gré 192
- 3) Thème altéré 194

Thème III.

- 1) Défense de mentionner l'origine 195
 - 2) Autres tabous 200
 - 3) La femme ne présente aucun caractère surnaturel 202
 - 4) Variante du thème : le tabou n'est pas brisé 203
- Tabou lié à d'autres thèmes 204
- Autres types d'unions hybrides 208

ORIGINE ET REMARQUES SUR QUELQUES INCIDENTS.

- 1) Domangage 209
- 2) Mouton 217
- 3) Couleuvre 220
- 4) Nouvelles aventures de Couleuvre 221
- 5) Miroté. 223
- 6) Les trois chiens 226
- 7) Bandolié 232
- 8) Histoire du Roi qui avait épousé une pinta-de 233
- 9) Razcouiss Macaq 236
- 10) Gentil 239

CONCLUSION DES DEUX PREMIERS VOLUMES 242

Index géographique et ethnographique 245

Index des principaux motifs 248

Croquis de répartition des thèmes. 44, 90, 110, 136,
164, 184, 196

IMPRIMERIE DE MEESTER, WETTEREN (BELGIQUE)